3 1761 04251 4521

PA
8201
A5
1825
t.2

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HELOISE ET D'ABEILARD.

II.

503

LETTRES

ET

ÉPITRES AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

T. 2

PARIS,

CHEZ GARNERY, LIBRAIRE,

RUE DE L'OBSERVANCE, N° 10.

1825.

LIBRARY
OF TORONTO
FEB
15
1979
PR
8201
A5
1825
v.2

AVIS.

Le reproche mérité que nous ont fait jusqu'à présent plusieurs gens de lettres d'avoir toujours omis, dans les différentes éditions de l'excellente épître d'Héloise, par M. *Colardeau*, la lettre originale de M. *Pope*, lettre d'autant plus intéressante que c'est à elle que la littérature est redevable des différentes épîtres en vers qui ont paru depuis seize à dix-huit ans, nous engage aujourd'hui à l'insérer dans la collection précieuse que nous offrons au public, persuadés qu'il la lira avec autant d'avidité que les épîtres qui la suivent. Cette lettre est un chef-d'œuvre d'expressions tendres, de sentimens vifs et passionnés; on y verra avec quel feu,

quelle énergie, l'auteur anglais y fait parler la sensible Héloïse. C'est une amante désolée, une femme privée de ce qu'elle a de plus cher, qui n'existe plus que pour l'ombre d'un homme qu'elle aime toujours avec encore plus d'ardeur; qui peint ses tourmens excessifs et qui sont sans remède; que la douleur, la tendresse accablent, et lui font oublier, dans ces momens de délire, le Dieu qu'elle sert, le cloître qui la renferme, l'univers, et même jusqu'à elle.

AVANT-PROPOS.

Abeilard et Héloïse vivaient dans le douzième siècle. Ces deux personnes furent les plus distinguées de leurs temps, par les lumières de leur esprit et les grâces de leurs figures; mais rien ne les rendit plus célèbres que leur passion infortunée. Après une longue suite de malheurs, ils se retirent chacun dans un couvent séparé, et y consacrent le reste de leurs jours aux devoirs de la religion.

Ce fut quelque temps après leur séparation, qu'une lettre d'Abeilard, adressée à un ami, et qui contenait l'histoire de ses malheurs, tomba entre les mains d'Héloïse. Cet écrit réveilla toute sa tendresse, et occasiona ces

fameuses lettres qui peignent si vivement le combat de la nature et de la grâce : celle-ci en est imitée et tirée en partie.

LETTRE

AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

Dans cette solitude paisible, séjour où la contemplation tourne constamment ses regards vers le ciel, lieu où règne un silence si profond, quels mouvemens troublent la tranquillité de mon âme? Pourquoi mes pensées s'égarent-elles au-delà de cette retraite sacrée? Pourquoi mon cœur ressent-il des feux si long-temps oubliés? Quoi! aimerais-je encore?

Oui, cette lettre vient de lui; c'est le nom d'Abeilard qu'Héloïse doit baiser encore une fois. Nom cher et fatal! je ne veux plus te prononcer: ne passe plus ces lèvres que la religion a consacrées au silence; reste à jamais renfermée dans mon cœur, où l'idée trop chérie d'Abeilard est mêlée avec celle de Dieu.

Que ma main s'arrête, et ne trace pas ce nom.... Mais je viens de l'écrire.... C'est à mes larmes à l'effacer. En vain la malheureuse Héloïse a recours aux larmes et à la prière : son cœur commande sans cesse, et sa main obéit toujours.

O murs, dont la sombre enceinte renferme des tourmens volontaires, et retentit de soupirs poussés par la pénitence! rochers que de pieux genoux ont usés! cavernes hérissées d'épines! autels où les vierges au tein pâle veillent sans cesse! statues des saints, qui ont appris à se vaincre eux-mêmes! votre vue et mon long silence ne m'ont point rendue insensible comme vous. En vain le ciel me rappelle à lui; tandis que je prie, la nature, toujours rebelle, occupe la moitié de mon cœur; mes prières, mes jeûnes, mes pleurs, ne peuvent éteindre ni même affaiblir le feu qui me dévore.

Sitôt que ma main tremblante eut ouvert ta lettre, ô mon cher Abeilard! ton nom, qui s'offrit d'abord à mes regards,

réveilla en moi le sentiment de tous mes malheurs : nom toujours triste, toujours chéri, et que je ne puis prononcer sans pousser des soupirs et verser des larmes. Je tremble toutes les fois que je trouve le mien, sûre que quelque infortune le suivra de près. Mes yeux, baignés de pleurs, parcourent ta lettre de ligne en ligne, et n'aperçoivent jusqu'au bout qu'une longue suite de malheurs..... Tantôt je m'y vois brûlante de l'amour le plus tendre, tantôt accablée à la fleur de l'âge par le plus cruel chagrin; enfin, perdue dans l'obscure solitude d'un couvent, où l'austère religion doit éteindre la flamme la plus vive, ici doivent mourir les plus nobles passions, l'amour et la gloire.

Ecris-moi cependant, cher Abeilard, écris-moi tout ce que ton cœur ressent encore : que j'unisse mes douleurs aux tiennes, et que je rende soupirs pour soupirs; cette ressource ne peut m'être ôtée ni par la fortune ni par nos ennemis; et mon Abeilard serait-il plus cruel qu'eux?

Mes larmes sont à moi, et je ne es ménagerai pas; je donnerai à l'amour celles que j'aurais versées dans la prière. Ces tristes yeux n'ont rien de mieux à faire... Lire et pleurer sera leur occupation éternelle. Partage donc avec moi tes peines, accorde-moi cette triste consolation : fais plus encore, rejette-les toutes sur moi.

Le ciel n'inspira d'abord l'invention des lettres que pour le soulagement des malheureux, pour quelque amant banni, ou pour une amante captive. Elles vivent, parlent, et expriment ce que l'amour a de plus tendre : par leur moyen, les désirs d'un jeune cœur se communiquent sans crainte, l'âme se déploie tout entière aux yeux de l'objet aimé, l'absence est trompée, et, franchissant la distance des lieux, un soupir passe de l'Inde jusqu'au pôle.

Tu sais avec quelle innocence j'allai d'abord au-devant de ton amour, qui se déguisait sous le nom d'*amitié*, mon imagination te prêtait une forme angélique, tes yeux brillaient d'une flamme douce,

pareille à un rayon céleste. Croyant pouvoir t'admirer sans crainte, je t'aimai sans remords. Quand tu chantais les louanges du seigneur, les cieux me semblaient attentifs aux accens de ta voix; et lorsque tu annonçais les vérités divines, elles me paraissaient s'embellir en passant par ta bouche.

Quels préceptes pouvaient manquer de persuader quand tu les donnais? tu m'enseignas trop aisément qu'aimer n'était pas un crime. Bientôt je m'abandonnai à la séduction de mes sens, et ne souhaitai plus de voir ange celui que j'aimais comme homme. Je ne vis plus que dans un sombre éloignement la félicité des esprits célestes, et je cessai de leur envier le ciel, que je perdais pour toi.

Combien de fois, hélas! ai-je dit en moi-même, lorsque mes parens me pressaient de choisir un époux : Je tiens pour cruelles toutes les lois que l'amour n'a point dictées! L'amour, aussi libre qu'un habitant de l'air, à la vue des liens de

l'hymen, étend ses ailes légéres, et s'envole à l'instant. Que les richesses et les honneurs comblent les désirs de celle qui consent à porter le joug du mariage; que son nom soit respecté et sa réputation sacrée, j'y consens : toutes ces apparences de bonheur s'évanouissent devant une véritable passion. Réputation, richesses, honneurs, qu'êtes-vous en comparaison de l'amour! Ce dieu jaloux, se voyant dédaigné, inspire, par vengeance, des passions inquiètes aux mortels qui profanent ses feux en cherchant en lui un autre bonheur que lui-même.

Quand je verrais tomber à mes pieds le maître du monde, qui m'offrirait son trône et l'univers, je mépriserais ses présens : je ne voudrais pas être la femme de César. Trop heureuse, pourvu que je sois la maîtresse de celui que j'aime; et s'il est encore un titre plus libre et plus doux, je le prendrai pour lui seul. Quel bonheur quand deux âmes, unies l'une à l'autre, s'aiment librement, et ne connaissent d'autre loi

que celle de la nature! un seul objet remplit alors le cœur tout entier; on possède, on est possédé à son tour. Les mêmes pensées de deux véritables amans se rencontrent, avant que leurs lèvres se soient ouvertes; les mêmes désirs se lisent dans leurs regards: c'est là une félicité parfaite, et telle était autrefois celle d'Abeilard et la mienne.

Hélas! que notre sort a changé! Quelles horreurs se retracent tout à coup à mon imagination! Que vois-je! mon amant nu, lié et couvert de sang, paraît à mes yeux.... Où était Héloïse dans ce moment affreux? Ses cris, ses efforts, se seraient opposés à des ordres si cruels. Barbares, arrêtez.... retenez votre main sanguinaire, détournez votre rage sur moi seule; ou du moins, puisque nous avons tous deux commis la même faute, faites-en retomber la peine sur tous deux.... Sa douleur m'accable et me trouble... Par pitié, par pudeur, cessez... mes sanglots redoublés et ma rougeur brûlante m'ôtent la force d'achever.

Pourrais-tu avoir oublié ce jour triste et solennel, où, comme des victimes qui attendaient le coup mortel, nous étions aux pieds des autels. Que de larmes coulèrent de nos yeux dans ces cruels momens! A la fleur de la jeunesse, je disais un adieu éternel au monde; je baisais le voile sacré avec des lèvres glacées. Les autels tremblèrent, les lampes pâlirent; Le ciel crut à peine la conquête qu'il faisait, et les anges entendirent avec étonnement les vœux que je prononçais. Je m'avançais cependant vers ce sanctuaire redoutable : ce n'était pas sur la croix que mes yeux étaient fixés, mais sur toi seul. Le zèle de la religion ni la grâce ne faisaient point ma vocation : c'était un amour malheureux, et je ne me perdais ainsi tout entière, que parce que je perdais mon amant.

Viens donc soulager mes douleurs par tes regards et par tes discours; on t'en a laissé l'usage. Que ma tête se repose encore sur ton sein; que je boive à longs traits le

délicieux poison que j'ai pris dans tes yeux; que je retrouve ce poison sur tes lèvres. Donne ce qui est en ton pouvoir, et laisse-moi imaginer le reste.

Mais non : que ces pensées criminelles s'évanouissent pour jamais : viens plutôt m'instruire de mon devoir, et me parler de félicités plus durables. Dessille mes yeux : peins-moi tout l'éclat de la gloire céleste, et fais que mon âme t'abandonne pour son Dieu. Que si tu te refuses à mes vœux, songe du moins que mes fidèles compagnes méritent tes soins. C'est ton troupeau; ce sont des plantes cultivées par tes mains, des enfans de tes prières. Elles ont quitté ce monde dans une tendre jeunesse, et tu les conduisis dans cette paisible retraite (1) dont tu avais élevé les murailles sacrées. Par toi ce désert fut embelli, et le paradis ouvert dans ce lieu sauvage. Là, aucun orphelin en pleurs ne voit les richesses de son père orner les

(1) Le Paraclet, fondé par Abeilard.

autels, ni enrichir les pavés de ce temple. On n'y remarque point des tableaux magnifiques, ni des statues d'un métal précieux, donnés par des pécheurs mourans : tribut d'un aveugle désir d'acquérir un ciel, perdu sans doute par les moyens employés pour l'obtenir. Les voûtes de ce saint édifice sont aussi simples que la piété qui l'habite : elles en retentissent mieux des louanges du Créateur.

Si tu te transportais dans cette retraite solitaire où nous devons passer nos jours; si tu venais sous ces dômes couronnés de pyramides, dont les voûtes respectables seraient environnées d'une nuit éternelle sans les vitres obscures qui laissent passer quelques faibles rayons de lumière, tes yeux dissiperaient ces noirs ténèbres, et des sillons de gloire brilleraient autour de toi : mais maintenant aucun objet consolant ne s'y présente, tout y est plongé dans une profonde tristesse; on n'y entend que des gémissemens, on n'y voit couler que des pleurs.

Viens donc, ô mon père, mon frère, mon époux, mon ami! que ton esclave, ta sœur, ta fille puisse encore, en faveur de tous ces noms, exciter ta pitié pour elle. Rien ne saurait plus me porter à la méditation, ni fixer mes désirs inquiets : je ne suis plus même touchée de ce plaisir simple et ravissant que donne le spectacle de la nature; ces pins plantés sur la pente des rochers, et dont un vent sourd agite les feuillages sombres; ces ruisseaux serpentans qui tombent des montagnes; ces eaux qui font retentir de leurs murmures ces grottes profondes; ces lacs dont le souffle de la bise ride la surface; tous ces objets autrefois si charmans pour moi, ne me procurent aucun repos, ni ne calment mes soucis. La noire mélancolie habite ces bois, ces cavernes et ces voûtes qui ne couvrent que des tombeaux. Elle répand autour d'elle un silence pareil à celui de la mort; sa présence ténébreuse attriste cette décoration jadis si riante, ternit l'éclat des fleurs, obscurcit la verdure, et

rend terrible le bruit des ondes, qui se précipitent en murmurant. On ne ressent plus partout qu'une secrète horreur. Je dois cependant rester ici pour jamais, monument triste et fatal de l'obéissance d'une amante! la mort, la seule mort peut rompre la chaîne qui m'y attache; j'y laisserai toutes mes faiblesses, et j'y sentirai éteindre mon ardeur : mes froides cendres y seront déposées, et j'y attendrai qu'il me soit permis de les mêler avec les tiennes.

Ah! malheureuse! on te croit l'épouse d'un Dieu, et tu n'es encore que l'esclave de l'amour et d'un homme! O ciel! daigne me secourir. Mais d'où part cette prière? Vient-elle d'un mouvement de piété ou de désespoir? Quoi! dans ce lieu même, asile de la chasteté, l'amour trouve-t-il un autel où brûlent ses feux criminels? Je dois me repentir; mais puis-je faire ce que je dois? Je regrette l'amant, et je ne gémis pas du crime : je le vois ce crime, je le blâme, et je l'aime encore en le condamnant. Je

me repens des plaisirs où je me suis livrée, mais j'en sollicite de nouveaux : tantôt les yeux levés vers le ciel, je pleure mon offense; tantôt je songe à toi, et je renonce à l'innocence où je croyais aspirer.

Pourrais-je t'oublier et haïr ma faiblesse? la cause est toujours en moi. Dès que je veux la détruire, je sens que j'en aime l'auteur. Comment séparer du crime l'objet que l'on chérit? L'amour et le repentir se confondent toujours.

Quelle entreprise pour un cœur aussi touché, aussi pénétré, aussi perdu que le mien! Quoi! vaincre une passion si puissante! Avant que mon âme ait pu reprendre sa tranquillité, quels combats entre l'amour et le devoir n'a-t-elle pas à essuyer? Combien de fois doit-elle se repentir, retomber, regretter son amant, le dédaigner, faire tout, excepté de l'oublier? Mais, non, c'en est fait; je n'ai plus rien à craindre, tout est consommé. Viens donc, mon père, viens m'enseigner à soumettre la nature, à renoncer à mon amour,

à la vie, à moi.... et à toi-même. Remplis mon cœur de Dieu, lui seul peut te remplacer.

Ah ! mille fois heureuse la destinée d'une vierge qui s'est consacrée à lui! elle oublie le monde qui l'a oubliée à son tour, et elle goûte les douceurs d'un calme profond. Son humble résignation fait que tous ses vœux sont exaucés. Le travail, le repos partagent et remplissent son temps : un sommeil paisible lui laisse la liberté de veiller et de prier; ses désirs sont toujours réglés, et ses affections toujours les mêmes; ses larmes font ses délices; et ses prières pénètrent les cieux; une grâce divine l'environne sans cesse de rayons éclatans : les anges, qui veillent autour d'elle durant son sommeil, lui procurent les songes les plus doux et les plus purs; pour elle l'époux prépare l'anneau nuptial; des vierges, revêtues de blanc, chantent des hymnes à son honneur : les roses d'Eden, qui ne se fanent jamais, fleurissent pour lui être présentées, et les ailes

des séraphins répandent sur elle les parfums les plus exquis. Elle meurt enfin au son de ces harpes célestes, et se pâme à la vue du bonheur qui l'attend.

D'autres songes, et des ravissemens bien différens, égarent mon âme errante. Quand, à la fin de chaque triste journée, mon imagination te retrace tel que je t'ai connu, ma conscience se tait alors; et, laissant parler la nature, mon cœur tout entier revole vers toi. Je déteste et j'aime cependant le souvenir de cette nuit où mes premières faveurs.... Je t'entends, je te vois; mes mains empressés embrassent ton fantôme pour le retenir. Je m'éveille, je n'entends et ne vois plus rien; le fantôme me fuit, aussi cruel que toi-même; je le rappelle et ne suis point entendue; j'étends mes bras, et ne saisis qu'une ombre fugitive; je ferme les yeux pour ramener ce songe ravissant, revenez douces illusions, images trompeuses!.... Hélas! en vain je te revois, mais c'est pour errer en-

semble dans d'arides déserts, et pour pleurer nos malheurs.

Soudain tu montes sur une tour à demi-détruite par le temps, autour de laquelle rampe le triste lierre, ou sur des rochers dont la cime sourcilleuse est suspendue au-dessus de la mer. Là tu semble me parler du haut des cieux; mais les nuages nous séparent, les vagues mugissent et les vents furieux grondent. Je frissonne d'horreur, le sommeil me quitte brusquement; je me retrouve au milieu des tristes objets qui m'environnent toujours, et en proie à des tourmens qui me suivent partout.

Le destin a tempéré sa rigueur à ton égard d'un mélange de bonté : il ne t'a réduit qu'à une froide suspension de plaisirs et de peines. Ta vie est un calme profond; aucunes passions n'agitent ton cœur : semblable maintenant à ce que la mer était avant que les aquilons orageux eussent reçu l'ordre de la troubler, ton état est paisible comme le sommeil d'un saint à

qui ses péchés sont pardonnés, et dont le salut n'a plus d'épreuves à attendre.

Viens donc, cher Abeilard; qu'aurais-tu à craindre? Le flambeau de l'amour ne brûle point pour les morts : le danger d'aimer ne subsiste plus pour toi. La nature garde le silence, la religion seule t'anime; et la froide indifférence règne dans ton cœur. Cependant Héloïse t'aime encore. O flamme toujours durable et toujours désespérée, semblable aux lampes sépulcrales, qui communiquent à des urnes une chaleur inutile, et qui ne brûlent que pour éclairer les morts!

Quelles nouvelles scènes viennent s'offrir encore? Partout où je tourne les yeux, partout où je porte mes pas, ces images chères et dangereuses me poursuivent. Soit que je pleure sur les tombeaux, soit que je prie au pied des autels, elles fascinent mes yeux, et jettent le trouble dans mon âme. Ton image est toujours dans mon cœur entre le ciel et moi : si j'entends chanter une hymne, je crois reconnaître ta

voix : chaque mot, dans mes prières, est accompagné d'une larme. Tandis que des nuées d'encens s'élèvent dans l'air, et que l'orgue remplit l'oreille de ses sons harmonieux, une seule pensée qui te retrace à mon esprit, me ramène à toi, et détruit toute cette pompe. Prêtres, cierges, temple, tout s'évanouit pour moi : et au moment même que les autels brillent de mille feux, et que les anges qui les environnent sont saisis du plus profond respect, je me trouve noyée dans une mer de passions ardentes.

Mais dans le temps que, charmée de verser des larmes de pénitence, je me prosterne devant le trône de Dieu ; dans le temps que j'invoque ce Dieu avec la plus humble ardeur, et qu'une grâce victorieuse est prête à s'emparer de mon âme, viens, si tu l'oses, tout charmant que tu me parais, viens t'opposer aux décrets du ciel. Dispute-lui mon cœur : viens avec tes regards séducteurs effacer à mes yeux l'image des félicités célestes, détourner de

moi la grâce, et rendre ma repentance infructueuse. Écarte-moi de la route des cieux; viens et m'arrache des bras de Dieu même.

Que dis-je ? malheureuse ! Fuis-moi plutôt, fuis-moi : que des montagnes s'élèvent entre nous, et que des mers nous séparent : ne reviens plus ; ne m'écris point ; ne pense pas même à moi ; surtout ne partage aucun des tourmens que je ressens pour toi. Je dégage Abeilard de tous ses sermens, et ne veux plus même me souvenir de lui. Qu'il s'efforce donc à haïr tout ce qui peut avoir quelque rapport avec moi.... Regards séduisans, que je ne me rappelle que trop encore! Douces idées où j'aimais tant à m'arrêter, je vous dis adieu pour jamais! Et toi, grâce divine, vertu céleste, tranquille oubli des soins de ce monde profane, espérance toujours renaissante, fille du ciel, et mère de la joie, toi qui fais jouir d'une immortalité anticipée, venez, entrez tous dans mon cœur; demeurez-y comme des

hôtes doux et aimables : recevez et plongez-moi dans un éternel repos. La triste héloïse, étendue sur une tombe, vous désire et vous attend. Qu'entends-je? est-ce le souffle des vents qui murmure autour de moi, ou une voix qui retentit aux environs de ces murs, et qui m'appelle? Je crois déjà l'avoir entendue plus d'une fois.

Une nuit, que je gardais les lampes qui brûlent dans notre temple autour des sépulcres, il me sembla, au moment qu'elles étaient prêtes à s'éteindre qu'une voix creuse sortait du fond d'un tombeau : « Viens, triste sœur, me disait-elle, viens; « ta place est ici : viens-y demeurer pour « toujours. Je fus autrefois, comme toi, « victime de l'amour : je tremblais, je ver- « sais des larmes, et je priais comme toi. « Je n'ai trouvé de calme que dans ce « long sommeil. Ici les malheureux ces- « sent de se plaindre, et les amans n'y « répandent plus de pleurs : la superstition même y perd toutes ses craintes; « car Dieu, plus indulgent que les hom-

« mes, nous y pardonne nos faiblesses. »

Je viens, je viens. Que les anges me préparent leurs berceaux odoriférans, leurs palmes célestes et leurs fleurs toujours nouvelles. Je vais où les pécheurs peuvent trouver du repos, et où les saints ne connaissent que des flammes épurées. Cher Abeilard, rends-moi les derniers devoirs : adoucis-moi le passage de ce monde aux demeures célestes : vois mes lèvres tremblantes : ferme mes yeux déjà immobiles, et reçois mon dernier soupir avec mon âme qui s'envole. Non, non.... Que je te voie revêtu de tes vêtemens sacrés, le cierge dans ta main tremblante, Présente la croix à mes yeux élevés vers le ciel; enseigne-moi, et apprends en même temps de moi à mourir. Considère alors cette Héloïse, que tu as tant aimée. Ce ne sera plus un crime de la regarder. Vois les roses de mon teint se flétrir, et la denière étincelle de la vie s'éteindre dans mes yeux; prends ma main, et presse-la jusqu'à ce que, perdant tout

sentiment, je cesse de respirer, et même d'aimer mon Abeilard

Que tu es éloquente, ô mort! il n'appartient qu'à toi de prouver que c'est une folle passion que celle qui a un peu de poussière pour objet.

Le temps viendra où ces traits qui ont eu tant de pouvoir sur moi seront détruits. Que les peines que fait souffrir le passage douloureux de la vie à la mort soient alors suspendues à ton égard par une sainte extase Que de brillantes nuées d'anges descendent du ciel, et veillent autour de toi : que des rayons de gloire partent des cieux ouverts, et que les bienheureux s'avancent au-devant de toi, et t'embrassent avec une tendresse égale à la mienne.

Puisse un même tombeau réunir nos deux noms, et rendre mon amour aussi immortel que ta renommée! Alors si, dans les siècles à venir, deux amans voyageant ensemble, viennent par hasard visiter les murs et les sources du Pa-

raclet, ils inclineront leurs têtes en les approchant l'une de l'autre pour lire l'inscription de notre sépulcre, et, buvant mutuellement les larmes qui couleront de leurs yeux, ils diront, touchés de la plus vive compassion : Puissions-nous ne jamais aimer aussi malheureusement qu'eux.

... Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux !
Gémissons sur leur tombe, et n'aimons pas
comme eux.

Comment ne seraient-ils pas attendris? Celui qui, au moment même de la pompe la plus solennelle du redoutable sacrifice, jettera un regard sur la tombe qui couvrira nos froides cendres, sentira son cœur s'émouvoir; sa pensée, pour un instant, sera détournée du ciel; ses yeux se rempliront de larmes, et sa douleur lui sera pardonnée.

Si le destin faisait jamais ressentir à quelque poëte des maux pareils aux miens, et qu'il fût condamné à pleurer

des années entières l'absence d'un objet chéri, et à se retracer toujours l'image des charmes qu'il ne pourra plus revoir, pourvu qu'il ait aimé aussi long-temps et aussi fortement que moi, qu'il écrive notre funeste et tendre histoire. Celui qui sera le plus sensible à nos malheurs, les chantera le plus dignement.

HÉLOÏSE.

LETTRE
D'ABEILARD A HÉLOÏSE

TRADUITE LIBREMENT DU LATIN

PAR M. C**

Pour servir de réponse à la lettre precédente.

LETTRE
D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

Abeilard, dans sa retraite de Saint-Gildas, dont il était abbé, pour montrer l'exemple à ses moines, ne s'occupait que de lectures spirituelles, et se livrait entièrement au service de Dieu. Il ne s'attendait pas qu'une lettre de consolation, écrite à un ami, dans laquelle il lui fait le récit de ses malheurs, tomberait entre les mains d'Héloïse; il s'attendait encore moins à recevoir de cette tendre épouse une lettre dictée par la passion de la plus vive tendresse, que son cœur conservait intérieurement pour un époux qu'elle ne peut effacer de sa mémoire. Dans cette réponse, ce n'est point un maître ni un directeur pour Héloïse qui parle, c'est Abeilard qui a aimé, qui aime encore, qui ouvre son cœur, et qui pour consoler une femme, dont il est adoré, lui fait voir ce qu'il souffre, et les efforts qu'il fait pour se détacher d'elle. Les

grands hommes sont souvent des tableaux des plus grandes faiblesses; et c'est dans l'emportement de l'amour que la nature est le plus à plaindre : c'est ainsi qu'il faut se représenter la situation d'Abeilard au moment qu'il écrit. Il fait entendre à Héloïse qu'on ne devient vertueux que par degrés. Qu'un homme épris violemment ne change pas aisément de cœur et de langage; que souvent l'amant qui fuit n'est pas toujours maître de l'amour; que pour avoir fait des vœux on n'en est pas souvent plus parfait, et que pour être savant on n'en est pas plus sage. Cependant les expressions dont il se sert ne sont pas si tendres, si fortes, si animées que celles d'Héloïse.

O MA chère et trop sensible Héloïse ! faut-il que la Providence ait voulu que nos malheurs, tracés de ma main pour consoler un ami de la perte de sa fortune, soient parvenus jusqu'au fond de votre solitude ? Mais, que dis-je ? est-ce à moi à me plaindre de cette sage Providence, quand je lui suis redevable de

cette tendre lettre que je ne cesse de mouiller de mes larmes ? Dois-je vous peindre la vive émotion que j'ai ressentie à la vue de ces charmans caractères qui ont fait si souvent mes plus chères délices ? Je vous avoue que je n'ai pu lire une seule de vos pensées, sans y porter mes lèvres encore brûlantes de ces mêmes désirs, de ces mêmes feux qui consumaient mon cœur dans nos secrètes entrevues. Il me semblait, en comblant de baisers votre écrit, baiser la main qui l'a tracé. Le souvenir de nos plaisirs passés me fait toujours verser des larmes sur mon funeste sort. Trop heureux si ces larmes ne proviennent pas d'une faiblesse impure ! Je n'écoute, en pensant à vos charmes, que la tendresse que, malgré mon malheureux état, j'ai toujours pour vous. Mais, hélas ! cette tendresse, que je me fais un plaisir de conserver comme votre époux, chère Héloïse, ne vous la dois-je point ? Qui peut me faire un crime de vous aimer ? Les vœux

que j'ai formés, de renoncer au monde, n'ont pu rompre les liens qui nous enchaînent : et s'ils ont été dissolubles aux yeux des hommes, ils ne peuvent l'être aux yeux de Dieu ; il a reçu nos sermens. En changeant d'état, qu'ai-je perdu ? la moitié de moi-même, une épouse tendrement chérie, adorée même, il est vrai..... Mais quand je considère que vos appas se flétriront, que ce corps, qui semble avoir été formé par les grâces, sera un jour réduit en poussière, je me dis à moi-même : Abeilard, Abeilard, rien n'est stable en ce monde : ces plaisirs si vantés de tous les temps, tôt ou tard font la perte de l'homme qui s'y abandonne ; et si par eux il croit jouir de ce qu'on appelle plaisir, il sera malheureux dans l'éternité... L'amour que nous devons au Créateur doit l'emporter sur l'amour que nous portons à la créature. En aimant Dieu, en nous immolant pour lui, nous espérons une félicité éternelle. Mais quelle est la félicité que procure une

femme ? la félicité d'un instant, et qui souvent est suivie de remords. Ce sont ces réflexions ou plutôt ces vérités qni me consolent. C'est avec elles, Héloïse, que j'ai été au pied des saints autels, jurer à Dieu un parfait dévouement à ses lois. Ainsi donc cette union de l'homme et de la femme, si belle en apparence, n'est à mes regards, qu'un chemin à la corruption, lorsque le plaisir des sens l'a fait seule rechercher. Dois-je vous dire que ce sentiment de satisfaire ma passion m'a seul porté à vous épouser ?.... C'est peut-être pour cette cause d'impureté que Dieu a permis le cruel châtiment que j'ai souffert, et dont je porterai la honte jusqu'au tombeau. Que ne puis-je chasser de mon esprit ce fatal évènement qui ma séparé pour toujours de ce que j'avais de plus cher au monde!.... Non, non, Héloïse ; croyez que cette séparation n'a point lieu ; quant à nos cœurs, ils seront toujours unis ; et, si Dieu veut, ils le seront encore jusqu'à près notre mort.

Mon inclination s'accorderait bien avec la vôtre, ma trop tendre Héloïse, pour entretenir un commerce de lettres ensemble ; mais cette correspondance familière ne deviendrait-elle pas dangereuse pour votre tranquillité et la mienne?... Il faut si peu d'air pour enflammer le feu qui couve sous les cendres.... Les nôtres ne sont pas encore assez éteints pour oser hasarder de nous exposer au moindre vent. Le nocher qui craint la tempête aborde au premier rivage. Si sujets à faire naufrage, pourquoi le chercher ? Tranquilles au port, contemplons d'un œil serein les mortels audacieux qui s'engagent sur cette mer orageuse. Nous nous sommes consacrés, par les vœux les plus solennels, à vivre dans la retraite la plus austère. La pénitence de nos crimes est ce qui doit nous occuper.... Fermons donc l'oreille aux discours de l'esprit tentateur, qui veut troubler nos repos..... Aimons-nous; mais que ce soit d'un amour pur et chaste;

comme nous nous y sommes engagés en nous revêtant de l'habit sacré que nous portons..... Abeilard renonce à Héloïse, comme Héloïse doit renoncer à Abeilard..... et, s'il se peut, oublions-nous l'un et l'autre..... Ce n'est pas que vos lettres me feraient beaucoup de plaisir; mais je ne me trouve pas encore assez ferme et assez décidé sur les mouvemens de mon cœur pour juger si le désir que j'aurais de vous écrire ne serait pas encore un effet de l'amour qui nous unissait autrefois.

Je fais tout ce qui dépend de moi pour suivre les décrets de cette même Providence; mais toutes les sciences auxquelles je me suis appliqué, ne m'ont pas donné le talent de les connaître à fond. Les réflexions que je fais sur les troubles de mon âme, me jettent dans une incertitude et une perplexité qui ont tout lieu de m'effrayer sur mon état actuel. Si quelquefois l'envie de méditer et l'amour de la solitude m'éloignent de mes religieux,

et me font pénétrer dans les lieux les plus écartés et les plus affreux de notre maison, mon imagination me présente Héloïse à la tête d'une troupe de vierges consacrées au Seigneur. Elle leur commande avec cette douceur qui lui est si naturelle; elle les exhorte à une piété fervente par des paroles douces et pleines de cette érudition que la nature lui a départie avec tant de prodigalité; elle les affermit par les exemples les plus sensibles; enfin je vois les anges descendre du ciel pour enlever cette chère épouse de J. C., et la placer au rang de ses brebis les plus chéries. Mais, par un mouvement qu'il m'est impossible de vaincre, lorsque je suis rentré dans le cloître, tous ces rochers escarpés, ces montagnes inaccessibles, cette vaste étendue de mer dont la vue est, pour ainsi dire, accablée; ces déserts, ces rivages battus par les flots; enfin tout ce qui, dans ces lieux, n'est capable que d'inspirer de l'horreur,

disparaît à ma vue, et je retrouve mon ancienne Héloïse.

N'attribuez donc point à mon indifférence pour vous le long silence que j'ai gardé jusqu'ici. Il ne m'est pas possible de vous oublier; car il ne dépend pas de nous de le faire, surtout à l'égard de quelqu'un que l'amour a gravé si profondément dans notre cœur. Il est vrai que dans le commencement de ma profession j'étais plus tourmenté de votre idée, et la grâce, chez moi, n'avait pas encore, à beaucoup près, pris le dessus sur mon âme troublée. Mais comme je m'aperçois qu'elle les balance déjà d'une manière sensible, j'imagine et je compte avoir trouvé un moyen sûr pour la rendre tout-à-fait prépondérante.

Effaçons de notre souvenir ce temps où l'amour, prenant la forme de l'amitié la plus tendre, vous remit entre mes bras pour la première fois. Oublions ces tendres plaisirs dont nous jouissions paisiblement lorsque l'hymen semblait avoir

rendu nos transports légitimes et éternels. Car enfin vous ne pouvez ignorer à quel excès ma passion m'avait livré, et le honteux esclavage où elle m'avait réduit; j'en étais à cette extrémité, que ni le respect pour Dieu et pour les jours qui lui sont consacrés, ni certains devoirs d'honnêtetés qui se gardent parmi les personnes même les moins chrétiennes, ni enfin aucune considération divine et humaine n'était capable d'arrêter la fougue qui m'emportait. La semaine sainte, comme dans un autre temps, il fallait satisfaire ma cupidité; les fêtes les plus solennelles qui imposent aux plus impies quelque sorte de respect, et qui les obligent de faire trève avec le crime, ne pouvaient mettre des bornes à mes convoitises enflammées; et lorsque, par un esprit de religion, vous vous opposiez alors à mes volontés, et tâchiez, par toutes sortes de raisons, de me faire rentrer en moi-même, j'en devenais plus furieux; et ne ménageant ni mon autorité sur vous, ni les

menaces, je vous obligeais, malgré vous, de contenter ma passion. L'amour dont je brûlais pour vous était si ardent, et avait tellement obscurci toutes les lumières de ma raison, que je ne savais plus ce qui me convenait, ou ce qui vous était avantageux : mes intérêts, ceux de mon salut, les vôtres, ceux de Dieu même, ne m'étaient plus rien ; et, par un aveuglement qu'on ne saurait assez déplorer, je leur préférais tous les jours ces brutales voluptés qu'on n'oserait même nommer sans rougir. C'est donc un effet de la justice de Dieu comme de sa miséricorde, de s'être servi de la trahison de votre oncle pour me priver de cette partie de mon corps où la concupiscence avait établi son siége et ce cruel empire qui m'asservissait tout entier à ces désirs infâmes De là, comme de son trône, elle commandait absolument à tous mes membres, et les obligeait, malgré qu'ils en eussent, à suivre les injustes lois de sa tyrannie.

Mais prenons les choses de plus haut.

ma chère Héloïse ; remontons jusqu'à la source de nos malheurs, et nous trouverons que rien n'est plus juste et plus équitable que cette conduite de Dieu envers moi, et que par conséquent rien n'est plus capable de nous consoler et d'apaiser votre douleur. Oui, il a eu raison de me punir ainsi, et il s'est vengé de nous avec plus de justice lors même que nos fautes passées étaient couvertes du sacrement, que lorsque nous nous abandonnions au désordre. Pour vous en convaincre, souvenez-vous, ma tendre amie, de quelle manière nous nous sommes comportés ensemble dans un état aussi sacré qu'est celui du mariage des chrétiens, et combien de fautes nous y avons commises. Avez-vous oublié que, durant le séjour que vous faisiez à l'abbaye d'Argenteuil, je fus une fois vous y trouver clandestinement, dans le dessein de satisfaire notre passion, sans aucun égard à la sainteté du lieu où nous étions, ce qui seul mérite une punition exemplaire ? Comptez-vous

encore pour rien tous les désordres qui ont précédé notre mariage ? L'affront que j'ai fait à votre oncle, en abusant de la confiance qu'il avait en moi, en violant dans sa maison les droits de l'hospitalité, vous paraît-il une petite faute ? Ne faut-il pas tomber d'accord que la trahison qu'il m'a faite est juste, après l'avoir trahi moi-même d'une manière si outrageante ? Croyez-vous qu'une incision, une douleur d'un moment ait suffi pour punir tant de crimes ? Souvenez-vous encore de ce que vous fîtes, lorsque je voulus vous tirer de la maison de votre oncle, et vous envoyer à mon pays pour dérober à sa connaissance l'état où vous étiez, et vous épargner tous les chagrins qui ne pouvaient vous manquer si vous fussiez restée chez lui ; ne prîtes-vous pas alors l'habit de religieuse pour vous déguiser ? Dieu est donc juste de vous avoir fait entrer, comme malgré vous, dans un état dont vous aviez profané l'habit, afin qu'en le portant aujourd'hui avec respect,

vous effaciez l'insulte que vous aviez faite alors aux livrées de l'état monastique.

Le ciel a permis sans doute l'accident qui m'arriva, pour détruire en moi la passion trop violente que j'avais pour vous. Vos charmes séduisans se représentaient à tous momens à mon esprit, et quoiqu'unis ensemble par les liens indissolubles du mariage, je vous adorais; vous étiez ma seule divinité, l'objet de tous mes vœux : enfin, j'oubliais le ciel pour ne penser qu'à vous... Que dis-je? malheureux! Sont-ce là les mouvemens de cette grâce que tu regardes déjà comme maîtresse de ton cœur? Tu veux briser une chaîne qui te tient attaché aux voluptés de ce monde, et tu retraces les désordres affreux qui t'ont conduit vers le précipice! Tu t'en rappelles les endroits les plus sensibles et les plus attrayans.

Ah! pardonnez-moi cet égarement, chère Héloise, et prions ensemble le Seigneur de chasser loin de nous ces tableaux affreux et redoutables. Bannissez de votre

mémoire ces préceptes séducteurs que je vous donnais lorsque j'étais votre maître. Reconnaissez-en tout le faux. Ils n'étaient dictés que par la volupté et la concupiscence. C'était l'enfer qui m'inspirait cette éloquence insinuante, qui nous aurait perdus tous les deux si le ciel ne fût venu à notre secours. Je vous y montrais le crime décoré des ornemens de la vertu, et je glissais dans votre âme un poison d'autant plus violent, qu'il était enveloppé d'un miel doux et séduisant. J'avalais moi-même à longs traits ce poison pernicieux lorsque je vous enseignais, comme vous le dites, qu'aimer n'est point un crime. Je vous l'ai persuadé, et j'en étais convaincu moi-même; mais dans quelle erreur n'étions-nous pas plongés! Il est vrai que notre amour n'était point volage et inconstant, et que, rendu légitime par les liens de l'hyménée, il n'en devint que plus ferme et plus violent, bien loin de s'enfuir à l'aspect des nœuds éternels qui nous unissaient. Vous étiez

la maîtresse adorée d'un époux que vous chérissiez. C'était donc avec raison que vous teniez pour cruelles toutes les lois que l'amour n'a point dictées, et avec justice que vous préfériez celui qui vous aimait sincèrement à celui qui vous aurait comblée de bien et d'une fortune des plus brillantes. C'était là notre état actuel, et celui où nous aurions passé toute notre vie Peut-il se trouver dans le monde un sort plus heureux et plus digne d'envie ? Mais que les temps sont changés. Des vœux indissolubles nous séparent pour toujours du reste des humains. O triste souvenir! cet heureux temps a passé comme un éclair, et ne reviendra jamais. Que cette perspective est triste et accablante! Que ce *jamais* est désespérant!

Mais aussi que le chemin qui conduit à la vertu est étroit et plein d'épines! qu'il est difficile de ne pas s'en écarter! combien de difficultés insurmontables et d'obstacles presque invincibles n'y ren-

contre-t-on pas ? J'entreprends de vous conduire dans ce sentier étroit, et je m'égare dès le commencement de ma route. Toutes mes exhortations ne tendent qu'à vous renouveler la mémoire de mes fautes passées, et à rallumer en mon cœur un feu mal éteint et caché sous la cendre d'une vie austère. Je suis un malade en danger qui veut donner du soulagement, et en guérir un autre moins malade. Aveugle, je prétends réussir à conduire un autre aveugle. Dieu tout-puissant! vous seul pouvez changer les cœurs ; servez-vous de ce pouvoir pour arracher de l'âme d'un pécheur un trait qui le déchire. Faites que, par un heureux retour, il abandonne et perde le souvenir de tout ce qui est capable de l'éloigner de vous Ce changement est en votre pouvoir, Seigneur ; je n'ai recours qu'à vous.

Vous m'assurez que votre vocation n'était qu'une feinte, et qu'elle était plutôt la suite d'une obéissance aveugle pour un amant chéri, que l'effet d'une inspi-

ration divine. Connaissez-vous mieux, ma chère Héloïse. Quoique votre retour ne semble pas plus sincère, et même moins que le mien, cependant il est certain qu'il ne peut venir que d'en haut, et qu'il coule de cette source pure d'où sortent toutes les pensées et toutes les actions agréables au Tout-Puissant. Sa bonté nous est un sûr garant qu'il conduira son ouvrage jusqu'à sa fin. Mais comme le passage d'une extrémité à l'autre, c'est-à-dire du vice à la vertu, qui sont si éloignés entre eux, est si vaste et si étendu, qu'il faut un temps considérable pour parvenir à le traverser, il nous faut passer par les épreuves les plus rudes et par les travaux les plus accablans avant d'arriver au but. Espérez donc toujours, vous en avez tout lieu; car enfin, que n'avez-vous pas sacrifié? Beauté, jeunesse, éducation, bien de la fortune, enfin tout ce qui peut faire le bonheur et combler les désirs des humains. Vous pouviez passer dans le monde une vie aisée et tranquille, et par-

venir à la fin de vos jours, quoiqu'après bien des épreuves, au séjour des malheureux, où vous arriverez avec plus de certitude, mais non pas sans peine, en menant la vie austère et pénitente de toutes les communautés religieuses. Or, un désintéressement aussi volontaire, et un abandon aussi universel de tant d'avantages, ne peuvent être inspirés que par un Être suprême qui veille à notre salut. Votre modestie et votre timidité vous font voir du faux dans votre vocation; mais soyez sans crainte, il n'en est rien; et la suite vous prouvera que c'est le Seigneur qui vous a appelée vers lui. Priez-le d'achever son ouvrage.

Quant à moi, quel sacrifice ai-je fait? qu'ai-je abandonné? quel est mon mérite? Une troupe cruelle de bourreaux acharnés après moi assouvissent leur fureur et m'arrachent tout ce qui semblait alors faire mon unique bonheur; ils me laissent sans connaissance, entre les bras de la mort, et accablé des douleurs les plus

cuisantes. Leur rage était satisfaite, ils étaient contens. Revenu de cette espèce de léthargie, et, baigné dans mon sang, je ne retrouvai plus en moi qu'un corps mutilé et qui méritait à peine le nom d'homme. Le désespoir affreux où mon état me jetait m'aurait fait trancher une vie que leur barbare pitié n'a ménagée que pour me donner tout le temps de conserver le souvenir de leurs cruautés; mais les forces me manquaient. Ce récit vous fait horreur, je le sens bien : cependant il est vrai, tout incroyable qu'il paraisse, et ce n'est qu'une légère esquisse de l'affreux tableau de cette horrible scène.

Qu'ai-je donc présenté au Seigneur pour victime? une brebis galeuse et le rebut du troupeau; un objet hideux, dont la seule vue était capable d'inspirer de l'horreur; un vaisseau battu et brisé par la tempête, et dépourvu de tous ses agrès; enfin, rien qui soit digne d'être offert sur l'autel d'un Dieu aussi miséri-

cordieux, et même qui ne soit capable de l'irriter. La retraite devenant donc mon unique ressource, était le seul parti que j'eusse à prendre. Qu'aurais-je fait dans le monde? comment aurais-je pu y vivre? Méprisé de toute la terre, je n'aurais été regardé que comme un objet inutile et détestable. Plus d'égards, plus de complaisance, plus de plaisirs : c'était là où j'étais réduit. Quel moyen avais-je pour me soustraire à toutes ces humiliations? celui de me retirer du monde, puisque mes bourreaux ont poussé la cruauté jusqu'à me laisser une vie qui ne peut m'être qu'odieuse et insupportable. Ce moyen n'était que la solitude et l'éloignement de toutes les choses qui me devenaient insipides ou à charge. Jai donc fait des vœux; mais vous voyez quel en a été le motif. Quelle différence entre les vôtres et les miens! Aussi ai-je tout lieu de craindre que le Seigneur ne m'abandonne et ne rende pas mon retour aussi sincère que je le désire. Heureux

encore si le glaive tranchant et meurtrier de mes bourreaux eût été capable de me priver de tout sentiment, et d'arracher de mon âme une image qui lui est toujours chère!

Nous pouvons bien lasser le ciel, mais il ne nous est pas possible de le tromper. Le Seigneur, qui pénètre jusqu'au plus profond des cœurs, voit quel est le sujet de ma vocation, et il m'en punit avec toute la rigueur imaginable. Le ver rongeur qui me dévore est un monstre envoyé de la part de ce Dieu terrible pour me tourmenter continuellement; il n'y a que lui seul qui soit capable de m'en délivrer. Mais si sa justice est infinie, sa miséricorde est sans bornes; c'est pourquoi j'espère toujours en lui, étant secondé de vos ferventes prières.

Vous m'invitez à venir passer quelque temps auprès de vous afin de vous instruire de votre devoir, pour dessiller vos yeux, vous peindre tout l'éclat de la gloire céleste, et enfin faire en sorte que

votre âme m'abandonne pour son Dieu. Cette démarche est en mon pouvoir, comme vous le dites fort bien; mais y pensez-vous avec assez d'attention, chère Héloïse ? Que je m'approche de vous dans l'état où je me trouve! Grand Dieu! Indécis, chancelant, rempli de votre image, et enfin hors de moi, ne serait-ce pas m'exposer au plus grand des dangers et vouloir, de dessein prémédité, perdre le peu de fruit que j'ai pu recueillir de mes travaux ? Ce serait rallumer une flamme qu'il est de mon intérêt d'éteindre entièrement; ce serait jeter de l'huile sur un bois bien embrasé. Comment vous instruirais-je de votre devoir, lorsqu'il ne m'est pas possible de m'acquitter du mien ? Pourrais-je, aveuglé comme je le suis par ma passion, entreprendre de dessiller les yeux et rendre la vue à quelqu'un plus clairvoyant que moi ? Quant à vous peindre tout l'éclat de la gloire céleste, vous en avez une idée pour le moins aussi juste que moi; et mes leçons

ne seraient qu'un moyen pour rallumer nos anciens feux, en nous rapprochant ainsi l'un de l'autre. Pour ce qui est de m'abandonner pour Dieu, c'est son ouvrage, lui seul en a le pouvoir, et ce n'est que lui seul qui peut changer nos cœurs. Voyez donc vous-même dans quel précipice affreux je me jetterais, si j'avais le malheur de condescendre à ce que vous voudriez exiger de moi : Ah! fuyons plutôt, dit l'apôtre ; c'est le seul moyen de nous débarrasser d'un ennemi aussi dangereux que vous. Ne croyez pas que ce soit par haine, ou même par indifférence, que je vous nomme *un ennemi dangereux ;* mais c'est que le péril qui plaît devient inévitable lorsqu'on s'en approche de trop près, et par conséquent la fuite est la seule ressource pour s'en garantir. Faible ressource cependant pour moi ; car, quoiqu'absent et éloigné de vous, votre image m'accompagne et me suit partout ; et en quelque endroit que je me retire, je vous retrouve toujours :

que serait-ce donc si nous étions réunis comme vous le désirez.

Héloïse! Héloïse! la pensée seule de cette réunion rallume dans mon cœur cette flamme criminelle dont j'ai brûlé autrefois pour vous. S'il est vrai que l'absence soit le remède le plus sûr aux tourmens de l'amour, c'est à moi de vous fuir à jamais et de me distraire de ces pensées délicieuses que votre image offre sans cesse à mon cœur, toujours ulcéré du trait vainqueur que m'ont lancé vos charmes. Dans ces momens de méditation où je ne voudrais penser qu'à Dieu, le nom d'Héloïse est sur le bord de mes lèvres; et quoique mon devoir m'ordonne de vous oublier, à l'instant que je crois ma raison victorieuse, l'idée de mes plaisirs, se présentant à mon esprit occupé de vos charmes, détruit en un moment tous les vœux que je viens de former. Ne jouirai-je jamais de cette tranquillité que goûte l'âme pure? Si dans le temple je fais ma prière à la

Vierge, dont j'implore le secours, en contemplant la mère de mon Dieu, je crois voir en ses traits divins ceux de ma chère Héloïse..... Je lui jure un amour éternel..... D'après le récit des troubles que me cause le souvenir de vos attraits, jugez quels effets produiraient en moi votre présence. Il est donc de ma prudence de ne vous point revoir.... Je dois vous montrer l'exemple..... Arbrisseau trop faible, le moindre vent pourrait m'abattre..... Adieu..... J'offense le Créateur en pensant davantage à la créature.

Ne comptez donc sur moi que lorsque je serai certain d'être affermi dans la voie de mon salut, et que, dégagé de toute passion, je serai en état de vous voir avec cette tranquillité chrétienne qui est seule capable de rendre le calme à une âme aussi agitée que la mienne jusqu'à présent.

Pour m'engager plus fortement, vous le faites au nom de votre communauté. Ce serait en effet le motif le plus puissant

pour m'y contraindre. C'est mon troupeau, ce sont des plantes cultivées par mes mains, et enfin ce sont les enfans de mes prières, comme vous me le dites fort bien. Mais, puisque le soin vous en est confié, peuvent-elles être en de meilleures mains ? Que ferais-je plus que vous ? Bons exemples, exhortations touchantes et affectives, pratique fervente et habituelle d'une véritable charité chrétienne, douceur dans le commerce de la vie; rien ne leur manque de votre part. A quoi donc servirais-je dans ce séjour tranquille dont la simplicité annonce le respectueux attachement aux biens célestes; où le morne silence inspire la pénitence et le dégagement entier des vanités de ce monde; où enfin règnent une tranquillité, un accord et une paix universelle, affermis par la piété des chastes vierges qui ont assez de bonheur pour se consacrer au Seigneur? J'y porterais une âme agitée et troublée par le ressentiment de nos désordres passés; j'en aurais

tous les jours l'objet encore chéri devant les yeux. Que cet état serait peu propre à maintenir cette douce tranquillité chrétienne qui fait les délices de cette charmante retraite ! Sous la conduite d'un fondateur dont l'âme est si peu en repos, il ne manquerait pas d'arriver un dérangement affreux parmi ces saintes filles; soit négligence dans les devoirs de la société, soit tiédeur dans les prières, soit nonchalance dans les exercices de pénitence : enfin tout éprouverait et se ressentirait du désordre des supérieurs, et je bouleverserais, par mon mauvais exemple, un ordre naissant dont je me sens le père Je dis des supérieurs, car je pense très-bien que votre vocation n'étant pas encore plus accomplie que la mienne, ma vue ne manquerait pas de causer en vous ce que je crains pour moi, c'est-à-dire un dérangement d'esprit auquel il ne nous serait pas possible d'apporter du secours. Cet accident est encore plus à craindre en quelque façon pour vous que pour

moi. Vous n'êtes privée de l'usage d'aucun de vos sens; ainsi jugez quel empire ils prendraient sur vous à l'aspect de celui qui les a autrefois troublés par une passion que vous êtes encore en état de satisfaire. De mon côté, quoique mon malheur m'ait fait perdre les moyens de contenter mes désirs et les vôtres, il me reste néanmoins un ressentiment que la rage de mes ennemis ne m'a malheureusement pas pu ôter. Ainsi, dans cette situation, serais-je plus tranquille? Au contraire, rempli de vains espoirs, je deviendrais comme un forcené, et l'apparence du vice serait plus scandaleuse chez moi que la réalité ne le serait chez vous. Je suis donc un peu moins à plaindre que vous; car je n'ai à me débarrasser que de ce malheureux ressentiment qui me trouble; mais vous avez de plus vos sens à combattre et un souvenir trop séduisant pour vous à effacer de votre mémoire. Il n'y a que l'absence et la prière qui puisse remédier à tous ces maux.

Cessez donc, je vous prie, d'exiger de moi une démarche dont vous voyez tout le danger. Si même nous en agissions avec toute la prudence nécessaire en pareil cas, nous cesserions notre commerce de lettres, comme vous m'y exhortez par la vôtre ; et, quoique ce parti paraisse chez vous fort indéterminé, cependant il serait le plus sûr pour tous les deux, et cela jusqu'à nouvel ordre, c'est-à-dire, jusqu'à ce que nous nous sentions assez de force pour résister à toutes les tentations auxquelles nous serions exposés. Ce grand ouvrage, comme je l'ai déjà dit, est celui d'un Dieu suprême : attendons tout de sa miséricorde.

C'est du plus profond de mon cœur que je vous exhorte à espérer avec patience une guérison qu'il semble que le Seigneur nous ait promise, à en juger par ce qu'il a déjà opéré en vous. Il vous a conduit dans une communauté; il vous a puni par l'endroit le plus sensible, qui est la perte de votre amant; il vous

donne encore à combattre votre passion, ce sont là les armes qu'il met entre les mains de ses élus pour les aider à remporter une victoire complète. Les effets de sa miséricorde sont quelquefois fort longs, mais ils n'en sont pas moins sûrs. Souffrons pour J.-C.; il a souffert pour nous : vous en avez les moyens en offrant vos peines à ce divin Sauveur. Pour moi, si j'ai souffert l'affront le plus sensible et les douleurs les plus aiguës, ce n'était que pour vous et à cause de vous. Mais ces souffrances, qui ont un peu calmé mes sens, n'ont pas rendu mon âme plus tranquille et n'ont d'autre mérite devant Dieu que celui d'avoir souffert pour une créature. Jugez par-là de ma crainte, et combien j'ai raison de faire fond et d'espérer en mes prières, jointes aux vôtres et à celles de votre communauté.

Ne comptons donc pas sur un moment de tranquillité dans ce bas monde, et regardons comme certain que le dernier

jour de notre vie sera le premier jour de notre repos ; car il n'y a que la mort seule qui puisse mettre fin aux maux dont nous sommes accablés, et qui, nous débarrassant de ce corps mortel, nous fasse jouir de la gloire des saints, que le Seigneur promet à ceux qui ont souffert pendant leur vie.

Lorsque l'Éternel, qui tient nos jours entre ses mains et qui en détermine le nombre, aura tranché le fil de cette vie infortunée, et qui, selon toute apparence, arrivera avant la fin de votre carrière, je vous prie de faire enlever mon corps, en quelque endroit que je meure, et de le faire transporter dans votre communauté, pour y être enterré près de vous. Par ce moyen, nous nous trouverons réunis sans courir aucun risque et sans nous exposer à aucun danger ; car alors, crainte, espérance, souvenir, remords, tout sera évanoui comme la fumée qui se dissipe dans l'air et s'envole au gré des vents, et il ne restera aucune trace de nos désordres

passés. Vous aurez même lieu, en considérant mon cadavre, de rentrer en vous-même, et de vous persuader combien il est ridicule de préférer, par un attachement déréglé, un peu de poussière, un corps périssable et la pâture des vers, à un Dieu tout-puissant et immuable, qui seul peut combler tous nos désirs et nous faire jouir d'une félicité éternelle.

ABELARD.

ÉPÎTRES

AMOUREUSES

D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

AVEC LES RÉPONSES

D'ABEILARD A HÉLOÏSE,

Imitées et mises en vers, d'après la fameuse lettre de Pope et les lettres originales latines,

Par MM. COLARDEAU, DORAT, FEUTRY, MERCIER, G. DOURXIGNÉ, SAURIN, C**;

PRÉCÉDÉES

D'une idée précise des amours de ces célèbres et malheureux époux.

IDÉE DES AMOURS
D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD.

La charmante Epître d'Héloïse à Abeilard, mise en vers par M. Colardeau, ainsi que celles de MM. Dorat, Feutry, Saurin, etc. etc., ne peuvent s'entendre sans avoir une idée des célèbres personnages qui en font le sujet. Pour ne pas répéter ce que nous avons déjà écrit des amours et des malheurs de ces amans infortunés, nous serons de la plus grande précision.

Abeilard et Héloïse vivaient sous les rois Louis-le-Gros et Louis-le-Jeune, c'est-à-dire dans le douzième siècle; Abeilard mourut en l'an 1141, et Héloïse en 1164. Abeilard s'était rendu fameux dans toute la France, autant par sa science profonde dans la théologie scolastique, que par sa galanterie et ses malheurs. Il avait la taille la plus avantageuse, la figure aimable, la démarche aisée, mais fière et noble; fa-

meux orateur et philosophe, on remarquait en lui une netteté d'esprit surprenante, une grandeur d'âme que rien ne peut abattre, une capacité qui s'étendait à tout, de la délicatesse dans les passions, de la fermeté dans les malheurs. Si toutes ces qualités caractérisent un grand homme, tel était Abeilard; ce savant que la postérité plaindra toujours.

Héloïse avait près de dix-huit ans lorsqu'elle connut Abeilard. Cette jeune fille joignait à la plus grande beauté les plus rares talens; elle savait la philosophie, avec l'hébreu, le grec et le latin; elle était déjà la plus savante personne de son sexe à cet âge où ses semblables commencent à peine d'acquérir des connaissances. Elle avait la taille très-bien prise, les traits du visage d'une juste proportion, le tein vif et animé, le regard séduisant, l'esprit solide, brillant et enjoué; la nature, en la formant, l'avait douée des plus excellentes qualités; cette aimable fille enfin réunissait en elle-même tant de perfections, que

les cœurs les plus insensibles ne pouvaient la voir ni l'entendre sans admiration. On assure que le nom d'Héloïse (1) lui fut donné à cause de l'étendue de ses lumières, et comme étant un prodige de génie et de beauté ; ainsi que son amant, qui fut nommé Abeilard, à cause des connaissances infinies qu'il avait acquises dans l'Écriture, dans les pères, et dans les langues orientales.

Fulbert, chanoine de l'église de Paris, homme riche, mais aussi simple qu'avare, prenait un soin particulier d'Héloïse. Comme oncle et tuteur, il voulut soutenir des avantages si considérables par une éducation extraordinaire.

Dans ce temps-là Abeilard se faisait admirer dans Paris, où il enseignait avec un applaudissement universel. S'il avait la réputation d'être le plus habile homme de

(1) Voyez, pour l'étymologie des noms d'Héloïse et d'Abeilard, la Vie et les Amours de ces époux malheureux, tome I, pag. 24 et 31.

l'Europe, Héloïse était aussi regardée comme la merveille de son sexe. Fulbert jeta les yeux sur Abeilard, pour instruire sa nièce dans la théologie. Abeilard, qui avait entendu parler d'Héloïse et de son esprit étonnant, consentit sans peine aux désirs de Fulbert. C'est de ce moment que ces deux personnes, si supérieures à leur siècle par les lumières de leur esprit et par la sensibilité de leur âme, se virent, s'aimèrent, se le dirent, se le jurèrent, et prirent des mesures pour se livrer sans contrainte à leur passion. Abeilard n'eut pas de peine à inspirer sa tendresse à Héloïse. L'amour est si aisé à persuader à une fille de dix-huit ans, que les chaînes de ce dieu lui semblent des liens de roses, et que son cœur aveuglé suit ses premiers mouvemens sans autres réflexions que celles qu'inspire le plaisir d'aimer et d'être aimée.

S'il faut juger de la faiblesse de l'homme par Abeilard, on ne doutera point qu'un philosophe, quelque éclairé

qu'il soit, n'est pas plus sage qu'un autre; et quelque envie qu'il ait de ne se point commettre pour conserver sa réputation, tôt ou tard il fait une faute que tout le monde blâme et que tous les hommes feraient comme lui : *Omnia vincit Amor.* Le ciel permet aussi quelquefois, pour punir notre vanité, que le plaisir d'un moment soit comme l'écueil et le malheur de notre vie.

Afin que les leçons d'Abeilard fussent plus souvent réitérées, Fulbert l'engagea à demeurer chez lui; il poussa même la complaisance jusqu'à lui permettre d'entretenir Héloïse le jour et la nuit, et même de la châtier si elle était indocile à ses leçons. Abeilard accepta ces conditions avec d'autant plus de plaisir, qu'elles le mettaient à portée de voir à toutes les heures du jour sa chère Héloïse, dont les progrès dans les sciences humaines étaient étonnans. Cette savante fille n'entendait rien de si beau que ce que lui enseignait Abeilard, et Abeilard ne trouvait rien de si merveilleux que la facilité d'Héloïse à

comprendre et à expliquer même les passages les plus abstraits de l'Écriture.

Les entretiens savans ne faisaient pas seuls l'occupation de ces amans trop heureux, l'amour en faisait la plus grande partie. L'étude et la méditation demandent la retraite et les lieux écartés : ils en profitèrent, sans que ceux qui s'en apercevaient pussent y trouver à redire. Ils vivaient si satisfaits l'un de l'autre dans les bras de l'amour, qu'Abeilard (*in Historia calamitatum*) s'exprime ainsi : « Dans « ces retraites, nous nous entretenions « beaucoup plus de notre mutuelle ar- « deur que de questions de philosophie ; « nous nous donnions plus de baisers que « nous n'expliquions d'axiômes : je por- « tais, continue Abeilard, plus souvent la « main au sein d'Héloïse qu'à ses livres ; « et, en badinant de diverses opinions de « la morale, j'y trouvais la souveraine « félicité. »

Une vie si douce ne fut pas de longue durée. La fortune vint troubler la tran-

quillité de ces deux amans. Leur commerce transpira, et Fulbert, par des chansons, apprit les écarts d'Héloïse. Il se repentit, mais trop tard, de sa trop grande simplicité. Pour éviter les suites de cet amour et conserver l'honneur de sa nièce, il la fit partir pour Corbeil et chassa Abeilard de sa maison.

Héloïse aimait Abeilard autant qu'elle en était aimée. Elle lui écrivit le lieu de sa retraite : l'amour donna des ailes et favorisa Abeilard. Ils continuèrent de se voir secrètement, et ils se donnèrent, dans des entrevues clandestines, tant de preuves d'amour et de tendresse, qu'Héloïse ne fut pas long-temps sans s'apercevoir d'un embonpoint qui ne lui était pas ordinaire ; elle en instruit son amant, qui l'enlève et la conduit en Bretagne, chez une de ses sœurs, où Héloïse accoucha d'un garçon beau comme le jour.

De retour à Paris, Abeilard apprend que Fulbert est furieux : il va le voir, et, pour apaiser la colère de cet oncle outragé,

il lui propose d'épouser Héloïse; Fulbert y consent. Héloïse, soit qu'elle prévît les suites fâcheuses de cet hymen, soit qu'elle aimât mieux vivre maîtresse d'Abeilard que sa femme, employa toute son éloquence pour le détourner de ce dessein. Abeilard avait donné sa parole; cet hymen se fit, mais il ne put adoucir la vengeance horrible et préméditée de Fulbert.

Pour ne point perdre son canonicat et ses écoliers, il fut convenu entre Héloïse et Abeilard que leur mariage serait tenu secret. En conséquence Héloïse se retira au monastère d'Argenteuil, où elle prit l'habit de religieuse. Fulbert se croyant joué de ses neveu et nièce, résolut de punir l'un et l'autre du même coup. Il corrompt le domestique d'Abeilard; et une nuit, accompagné de quatre scélérats, ils surprennent ce malheureux époux, le mutilent et ne lui laissent de l'homme que le nom. Fulbert, convaincu de cet attentat, fut puni par la perte de ses bénifices et de ses biens confisqués, et deux de ses com-

plices subirent la peine du talion. Cet événement causa des larmes à tout Paris, et principalement aux femmes. La mort d'un mari ou d'un amant ne leur aurait pas été plus sensible que la nouvelle de ce malheur. Il n'est pas possible d'exprimer la douleur d'Héloïse, lorsqu'elle apprit cet horrible attentat; elle en fut toujours inconsolable. Abeilard, guéri de sa blessure, honteux de lui-même, se retira chez les moines de Saint-Denis. Mais, avant de prononcer ses vœux, il engagea Héloïse, soit par excès d'amour, soit par excès de jalousie, à faire profession avant lui.

Héloïse aimait trop son malheureux époux pour ne pas lui obéir. En prononçant ses vœux, elle tenait dans ses mains et baignait de ses larmes le dernier billet d'Abeilard, dans lequel il lui jurait un amour éternel. « Je portais (disait-elle « en allant à l'autel) le cœur de mon « amant et le mien, et mon sacrifice im- « molait l'un et l'autre. »

Abeilard, pour conserver sa réputation,

recommence ses exercices. Un *Traité de théologie* qu'il compose lui attire beaucoup d'ennemis, entre autres saint Bernard. Son livre est condamné au feu; il est obligé de fuir; il se retire dans un désert près de Nogent. Les savans étaient rares dans ce siècle. On chercha Abeilard et on le découvrit; on le combla de libéralités pour entendre ses leçons. Ces présens furent si considérables, qu'il en fit bâtir, avec la permission de son évêque, un oratoire qu'il dédia au Saint-Esprit, sous le nom de *Paraclet*.

Ce fut alors que l'abbé de Suger, persuadé que les religieuses d'Argenteuil ne vivaient pas avec toute la régularité de leur état, les fit sortir de ce monastère, où il établit les moines de Saint-Denis.

Abeilard offrit le Paraclet à Héloïse, qui s'y retira avec plusieurs religieuses et deux nièces d'Abeilard, qui prirent aussitôt le voile de religion. L'établissement de ce monastère fut confirmé par une bulle d'Innocent II. Héloïse en fut la première

abbesse; elle y vécut saintement, et reçut, de différentes personnes de considération, des bienfaits qui enrichirent son abbaye.

M. le duc de Bretagne, qui chérissait les savans, nomma Abeilard abbé de Saint-Gildas de Ruys, dans le diocèse de Vannes. Cette abbaye est située sur un rocher battu des flots de la mer. Un lieu si sauvage était propre pour nourrir le chagrin dont Abeilard était dévoré. Il prend possession de son abbaye : il y trouve les moines dans la plus grande débauche. Il veut remettre le bon ordre, et réformer la conduite de ses religieux, dont la licence effrénée scandalisait; mais, au lieu de les faire rentrer dans leur devoir et dans la piété dont il leur montrait l'exemple par l'austérité de ses mœurs, il s'en fit autant d'ennemis, qui, à force de persécution, en voulant même à sa vie, l'obligèrent de se retirer au Paraclet, où il ne demeura pas long-temps à cause des bruits calomnieux qui se répandaient sur son compte et celui d'Héloïse; comme si l'état d'Ori-

gène où il était réduit, ne l'eût pas mis à l'abri de tous soupçons.

Abeilard s'était fait un ami; cet ami était inconsolable de la perte d'une partie de sa fortune. Abeilard crut, pour le consoler, devoir lui écrire l'histoire de ses malheurs. (*Vide, calamitatum Abelardi historia.*) Cette lettre, écrite avec énergie, et si intéressante d'ailleurs par les aventures singulières qu'elle contient, devint bientôt publique. Il en courut plusieurs copies, dont une, entre autres, parvint jusqu'à Héloïse, qui la lut avec la plus grande avidité, venant d'une main qui lui était si chère. Cet écrit rappela dans son cœur les sentimens les plus tendres et les plus vifs, tels qu'elle les avait eus autrefois pour Abeilard; c'est là qu'elle prend occasion de lui écrire, et de lui faire sentir s'il est d'un amant délicat de laisser si long-temps une tendre amante en proie aux fausses idées qu'un long silence aurait pu lui donner. Cette lettre enfin produisit ces fameuses Lettres d'Hé-

loïse et d'Abeilard, qui peignent si vivement les combats de la nature et de la grâce.

Le célèbre Pope a saisi avec la plus grande sagacité les expressions les plus délicates et les plus tendres dont Héloïse s'est servie dans les différentes lettres qu'elle a écrites à Abeilard. C'est un grand tableau que ce fameux poëte a réduit en petit, et dont il a emprunté les couleurs les plus vives, qui, jointes à cet enthousiasme divin, seul fruit du génie, font regarder la lettre d'Héloïse comme une copie au-dessus de l'original, et que M. Colardeau a mise en vers, transporté sans doute, tant des beautés qu'elle renferme, que de la richesse des sentimens expressifs de la plus vive tendresse dont elle est remplie.

Cette Épître, quoique imitée de Pope, est le chef-d'œuvre de ce poëte charmant, de qui la parque meurtrière vient de terminer les jours à la fleur de son âge, ayant à peine atteint quarante ans, et à la gloire

duquel on ne saurait trop élever de monumens. Cet aimable poëte est mort le 7 avril 1776, sans avoir joui des lauriers académiques que ses talens et ses travaux lui avaient justement mérités. Il avait été nommé à l'académie française le 7 mars, un mois avant sa mort. Cette illustre compagnie lui fit dire un service le 18 avril, quatre jours avant celui qui avait été fixé pour sa réception. M. Colardeau était bien digne d'occuper la place qui lui était destinée dans cette classe d'hommes célèbres, dont les écrits savans font tant d'honneur à la nation française.

ÉPÎTRE

AMOUREUSE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

TRADUCTION LIBRE DE L'ANGLAIS
DE M. POPE,

PAR M. COLARDEAU,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

AVANT-PROPOS.

Si les charmes de l'esprit et de l'éloquence rendirent célèbres Héloïse et Abeilard, leur malheureuse passion les rend encore plus intéressans. Ces deux amans éprouvèrent la disgrâce la plus cruelle. L'illustre Pope a rassemblé dans une seule lettre les principaux événemens de la vie de ces infortunés. Cette Épître est plus imitée que traduite. M. Colardeau a cru ne point devoir s'assujettir au sens littéral du poëte anglais. Il a taché d'éviter ce défaut, en ne s'attachant qu'à rendre, autant qu'il a pu, les beautés de l'original.

Il y a eu plusieurs copies manuscrites et même imprimées de cette Épître répandues dans le public; mais presque toutes ont été tronquées, et ne sont pas aussi complètes que celle-ci, qui est la seule que l'auteur ait avouée.

ÉPÎTRE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

(*Héloïse est supposée dans sa cellule, occupée à lire une lettre d'*Abeilard, *et à y faire réponse.*)

Dans ces lieux habités par la simple innocence,
Où règne avec la paix un éternel silence,
Où les cœurs, asservis à de sévères lois,
Vertueux par devoir, le sont aussi par choix,
Quelle tempête affreuse, à mon repos fatale,
S'élève dans les sens d'une faible vestale?
De mes feux mal éteints qui ranime l'ardeur?
Amour, cruel amour, renais-tu dans mon cœur?
Hélas! je me trompais; j'aime, je brûle encore.
O mon cher et fatal!... Abeilard... je t'adore.
Cette lettre, ces traits, à mes yeux si connus,
Je les baise cent fois, cent fois je les ai lus.
De sa bouche amoureuse Héloïse les presse....
Abeilard! cher amant! mais quelle est ma faiblesse?
Quel nom dans ma retraite osé-je prononcer?

Ma main l'écrit... Hé bien, mes pleurs vont
l'effacer.
Dieu terrible! pardonne; Héloïse soupire,
Au plus cher des époux tu lui défends d'écrire:
A tes ordres cruels Héloïse souscrit... [obéit.
Que dis-je? mon cœur dicte... et ma plume
Prisons, où la vertu, volontaire victime,
Gémit et se repent, quoiqu'exempte de crime;
Où l'homme, de son être imprudent destructeur,
Ne jette vers le ciel que des cris de douleur:
Marbres inanimés, et vous, froides reliques,
Que nous ornons de fleurs, qu'honorent nos
cantiques,
Quand j'adore Abeilard, quand il est mon époux,
Que ne suis-je insensible et froide comme vous!
Mon Dieu m'appelle en vain du trône de sa
gloire;
Je cède à la nature une indigne victoire;
Les cilices, les fers, les prières, les vœux,
Tout est vain, et mes pleurs n'éteignent point
mes feux.
Au moment où j'ai lu ces tristes caractères,
Des ennuis de ton cœur secrets dépositaires,
Abeilard, j'ai senti renaître mes douleurs.
Cher époux, cher objet de tendresse et d'hor-
reurs,

Que l'amour dans tes bras avait pour moi de
charmes !
Que l'amour loin de toi me fait verser de larmes!
Tantôt je crois te voir, de myrthe couronné,
Heureux et satisfait, à mes pieds prosterné;
Tantôt, dans les déserts, farouche et solitaire,
Le front couvert de cendre, et le corps sous la
haire,
Desséché dans ta fleur, pâle et défiguré,
A l'ombre des autels, dans le cloître ignoré;
C'est donc là qu'Abeilard, que sa fidèle épouse,
Quand la religion, de leur bonheur jalouse,
Brise les nœuds chéris dont ils étaient liés,
Vont vivre indifférens, l'un par l'autre oubliés;
C'est là que, détestant et pleurant leur victoire,
Ils fouleront aux pieds, et l'amour et la gloire.
Ah ! plutôt écris-moi : formons d'autres liens,
Partage mes regrets... je gémirai des tiens.
L'écho répétera nos plaintes mutuelles;
L'écho suit les amans malheureux et fidèles.
Le sort, nos ennemis, ne peuvent nous ravir
Le plaisir douloureux de pleurer, de gémir:
Nos larmes sont à nous... nous pouvons les ré-
pandre.
Mais Dieu seul, me dis-tu, Dieu seul y doit pré-
[tendre.
Cruel, je t'ai perdu, je perds tout avec toi.

Tout m'arrache des pleurs. . tu ne vis plus pour
moi. [mes larmes;
C'est pour toi... pour toi seul que couleront
Aux pleurs des malheureux Dieu trouve-t-il
des charmes? [teur,
Écris-moi, je le veux; ce commerce enchan-
Aimable épanchement de l'esprit et du cœur,
Cet art de converser sans se voir, sans s'entendre,
Ce muet entretien, si charmant et si tendre,
L'art d'écrire, Abeilard, fut sans doute inventé
Par l'amante captive et l'amant agité.
Tout vit par la chaleur d'une lettre éloquente;
Le sentiment se peint sous les doigts d'une
amante.
Son cœur s'y développe; elle peut sans rougir
Y mettre tout le feu d'un amoureux désir.
Hélas! notre union fut légitime et pure!
On nous en fit un crime, et le ciel en murmure!
A ton cœur vertueux quand mon cœur fut lié,
Quand tu m'offris l'amour sous le nom d'amitié,
Tes yeux brillaient alors d'une douce lumière:
Mon âme, dans ton sein, se perdit tout entière.
Je te croyais un dieu, je te vis sans effroi.
Je cherchais une erreur qui me trompât pour toi.
Ah! qu'il t'en coûtait peu pour charmer Héloïse!
Tu parlais.... à ta voix tu me voyais soumise.

Tu me peignais l'amour bienfaisant, enchanteur....
La persuasion se glissait dans mon cœur:
Hélas! elle y coulait de ta bouche éloquente;
Tes lèvres la portaient sur celles d'une amante.
Je t'aimai.... je connus, je suivis le plaisir;
Je n'eus plus de mon Dieu qu'un faible souvenir;
Je t'ai tout immolé, devoir, honneur, sagesse;
J'adorais Abeilard, et, dans ma douce ivresse,
Le reste de la terre était perdu pour moi :
Mon univers, mon Dieu, je trouvais tout en toi.
Tu le sais; quand ton âme, à la mienne enchaînée,
Me pressait de serrer les nœuds de l'hyménée,
Je t'ai dit : Cher amant, hélas! qu'exiges-tu?
L'amour n'est point un crime; il est une vertu.
Pourquoi donc l'asservir à des lois tyranniques?
Pourquoi le captiver par des nœuds politiques?
L'amour n'est point esclave, et ce pur sentiment,
Dans le cœur des humains naît libre, indépendant.
Unissons nos plaisirs sans unir nos fortunes.
Crois-moi: l'hymen est fait pour des âmes communes,
Pour des amans livrés à l'infidélité.
Je trouve dans l'amour, mes biens, ma volupté.

Le véritable amour ne craint point le parjure.
Aimons-nous, il suffit, et suivons la nature.
Apprenons l'art d'aimer, de plaire tour à tour;
Ne cherchons, en un mot, que l'amour dans l'amour.
Que le plus grand des rois, descendu de son [trône,
Vienne mettre à mes pieds son sceptre et sa couronne,
Et que, m'offrant sa main pour prix de mes at- [traits,
Son amour fastueux me place sous le dais;
Alors on me verra préférer ce que j'aime
A l'éclat des grandeurs, au monarque, à moi-même.
Abeilard, tu le sais, mon trône est dans ton [cœur;
Ton cœur fait tout mon bien, mes titres, ma grandeur.
Méprisant tous ces noms que la fortune invente,
Je porte avec orgueil le nom de ton amante;
S'il en est un plus tendre et plus digne de moi,
S'il peint mieux mon amour, je le prendrai pour toi.
Abeilard, qu'il est doux de s'aimer, de se plaire!
C'est la première loi; le reste est arbitraire.
Quels mortels plus heureux que deux jeunes amans,
Réunis par leurs goûts et par leurs sentimens.

Que les ris et les jeux que le penchant rassemble,
Qui pensent à la fois, qui s'expriment ensemble;
Qui confondent la joie, au sein de leurs plaisirs;
Qui jouissant toujours, ont toujours des désirs?
Leurs cœurs, toujours remplis, n'éprouvent point de vide.
La douce illusion à leur bonheur préside.
Dans une coupe d'or ils boivent à longs traits
L'oubli de tous les maux et des biens imparfaits.
S'il est des cœurs heureux, ils sont heureux sans doute : [route.
Nous cherchons le bonheur, l'amour en est la
L'amour mène au plaisir, l'amour est le vrai bien.
Tel fut, cher Abeilard, et ton sort et le mien.
Que les temps sont changés! ô jour, jour exécrable,
Jour affreux, où l'acier dans une main coupable,
Osa.... Quoi! je n'ai point repoussé ses efforts!
Malheureuse Héloïse! ah! que faisais-je alors!
Mon bras, mon désespoir, les larmes d'une amante
Auraient.... Rien ne fléchit leur rage frémissante!...
Barbares, arrêtez! respectez mon époux!
Seule j'ai mérité de périr sous vos coups.

Vous punissez l'amour, et l'amour est mon crime! [time....
Oui, j'aime avec fureur; frappez votre vic-
Vous ne m'écoutez pas! le sang coule... Ah! cruels!.... [criminels!
Quoi! mes cris, quoi! mes pleurs paraîtront
Quoi! je ne puis me plaindre en mon malheur funeste? [reste :
Nos plaisirs sont détruits, ma rougeur dit le
Mais quelle est la rigueur du destin qui nous perd! [ouvert.
Nous trouvons dans l'abîme un autre abîme
O mon cher Abeilard, peint-toi ma destinée;
Rappelle-toi le jour où, de fleurs couronnée,
Où prête à prononcer un serment solennel,
Ta main me conduisit aux marches de l'autel;
Où, détestant tous deux le sort qui nous opprime,
On vit une victime immoler la victime;
Où, le cœur consumé du feu de mes désirs,
Je jurai de quitter le monde et ses plaisirs.
D'un voile obscur et saint, ta main faible et tremblante,
A peine avait couvert le front de ton amante;
A peine je baisais ces vêtemens sacrés,
Ces cilices, ces fers à mes mains préparés;

Du temple tout à coup les voûtes retentirent,
Le soleil s'obscurcit, et les lampes pâlirent.
Tant le ciel entendit avec étonnement
Des vœux qui n'étaient plus pour mon fidèle amant.
Tant l'Éternel doutait encor de sa victoire!
Je te quittais.... Dieu même avait peine à le croire.
Hélas! qu'à juste titre il soupçonnait ma foi!
Je me donnais à lui quand j'étais toute à toi.
Viens donc, cher Abeilard, seul flambeau de ma vie.
Que ta présence encor ne me soit point ravie!
C'est le dernier des biens dont je veuille jouir.
Viens, nous pourrons encor connaître le plaisir,
Le chercher dans nos yeux, le trouver dans nos âmes.
Je brûle.... de l'amour je sens toutes les flammes.
Laisse-moi m'appuyer sur ton sein amoureux,
Me pâmer sur ta bouche, y respirer nos feux:
Quels momens, Abeilard! les sens-tu? quelle joie!
O douce volupté!... plaisirs.... où je me noie!
Serre-moi dans tes bras! presse-moi sur ton cœur:
Nous nous trompons tous deux; mais quelle [douce erreur!

Je ne me souviens plus de ton destin funeste,
Couvre-moi de baisers.... je rêverai le reste.
Que dis-je? cher amant; non, non, ne m'en
crois pas.
Il est d'autres plaisirs, montre-m'en les appas.
Viens, mais pour me traîner au pied du sanctuaire,
Pour m'apprendre à gémir sous un joug salutaire,
A te préférer Dieu, son amour et sa loi,
Si je puis cependant les préférer à toi.
Viens, et pense du moins que ce troupeau timide
De vestales, d'enfans, a besoin qu'on le guide.
Ces filles du Seigneur, instruites par ta voix,
Baissant un front docile, et s'imposant tes lois,
Marcheront sur tes pas dans ce climat sauvage.
De ces remparts sacrés l'enceinte est ton ouvrage;
Et tu nous fis trouver sur des rochers affreux,
Des campagnes d'Éden l'attrait délicieux.
Retraite des vertus, séjour simple et champêtre,
Sans faste, sans éclat, tel enfin qu'il doit être;
Les biens de l'orphelin ne l'ont point enrichi,
De l'or du fanatique il n'est point embelli.
La piété l'habite, et voilà sa richesse.
Dans l'enclos ténébreux de cette forteresse,

Sous ces dômes obscurs, à l'ombre de ces tours,
Que ne peut pénétrer l'éclat des plus beaux jours,
Mon amant autrefois répandait la lumière :
Le soleil brillait moins au haut de sa carrière ;
Les rayons de sa gloire éclairaient tous les yeux.
Maintenant qu'Abeilard ne vit plus dans ces lieux,
La nuit les a couverts de ses voiles funèbres ;
La tristesse nous suit dans l'horreur des ténèbres,
On demande Abeilard, et je vois tous les cœurs,
Privés de mon amant, partager mes douleurs.
Des larmes de ses sœurs, Héloïse attendrie,
De voler dans leurs bras te conjure et te prie.
Ah ! charité trompeuse ! ingénieux détour !
Ai-je d'autre vertu que celle de l'amour !
Viens, n'écoute que moi, moi seule je t'appelle.
Abeilard, sois sensible à ma douleur mortelle.
Toi, dans qui je trouvais père, époux, frère, ami;
Toi, de tous les amans, l'amant le plus chéri,
Ne vois-tu plus en moi ton épouse charmante,
Ta fille, ton amie, et surtout ton amante ?
Viens, ces arbres touffus, ces pins audacieux,
Dont la cime s'élève et se perd dans les cieux ;
Ces ruisseaux argentés fuyant dans la prairie ;

L'abeille sur les fleurs cherchant son ambroisie
Le zéphyr qui se joue au fond de nos bosquets;
Ces cavernes, ces lacs et ces sombres forêts;
Ce spectacle riant, offert par la nature,
N'adoucit point l'horreur du tourment que j'endure :
L'ennui, le sombre ennui, triste enfant du dégoût,
Dans ces lieux enchantés se traîne et corrompt tout.
Il sèche la verdure; et la fleur pâlissante
Se courbe et se flétrit sur sa tige mourante.
Zéphyr n'a plus de souffle, Écho n'a plus de voix,
Et l'oiseau ne fait plus que gémir dans nos bois.
Hélas! tels sont les lieux où, captive enchaînée,
Je traîne dans les pleurs ma vie infortunée :
Cependant, Abeilard, dans cet affreux séjour,
Mon cœur s'enivre encor du poison de l'amour.
Je n'y dois mes vertus qu'à ta funeste absence,
Et j'ai maudit cent fois ma pénible innocence.
Moi, dompter mon amour, quand j'aime avec fureur!
Ah! ce cruel effort est-il fait pour mon cœur?
Avant que le repos puisse entrer dans mon âme,
Avant que ma raison puisse étouffer ma flamme,

Combien faut-il encore aimer, se repentir,
Désirer, espérer, désespérer, sentir,
Embrasser, repousser, m'arracher à moi-même,
Faire tout, excepté d'oublier ce que j'aime?
O funeste ascendant! ô joug impérieux!
Quels sont donc mes devoirs, et qui suis-je en ces lieux?
Perfide! de quel nom veux-tu que l'on te nomme?
Toi, l'épouse d'un Dieu, tu brûles pour un homme!
Dieu cruel, prends pitié du trouble où tu me vois;
A mes sens mutinés ose imposer tes lois.
Tu tiras du chaos le monde et la lumière:
Hé bien! il faut t'armer de ta puissance entière.
Il ne faut plus créer.... Il faut plus en ce jour,
Il faut dans Héloïse anéantir l'amour.
Le pourras-tu, grand Dieu! mon désespoir, mes larmes,
Contre un cher ennemi te demandent des armes;
Et cependant, livrée à de contraires vœux,
Je crains plus tes bienfaits que l'excès de mes feux.
Chères sœurs, de mes fers, compagnes innocentes,

Sous ces portiques saints, colombes gémissantes,
Vous, qui ne connaissez que ces faibles vertus
Que la religion donne.... et que je n'ai plus;
Vous qui, dans les langueurs d'un esprit monastique,
Ignorez de l'amour l'empire tyrannique;
Vous enfin qui, n'ayant que Dieu seul pour amant,
Aimez par habitude, et non par sentiment :
Que vos cœurs sont heureux, puisqu'ils sont insensibles! (sibles.
Tous vos jours sont sereins, toutes vos nuits pai-
Le cri des passions n'en trouble point le cours.
Ah! qu'Héloïse envie et vos nuits, et vos jours!
Héloïse aime et brûle au lever de l'aurore;
Au coucher du soleil elle aime et brûle encore;
Dans la fraîcheur des nuits elle brûle toujours.
Elle dort pour rêver dans le sein des amours.
A peine le sommeil a fermé mes paupières,
L'Amour, me caressant de ses ailes légères,
Me rappelle ces nuits, chères à mes désirs,
Douces nuits, qu'au sommeil disputaient les plaisirs:
Abeilard, mon vainqueur, vient s'offrir à ma vue :
Je l'entends... je le vois.... et mon âme est emue.

Les sources du plaisir se rouvrent dans mon cœur;
Je l'embrasse.... Il se livre à ma plus tendre ardeur.
La douce illusion se glisse dans mes veines:
Mais que je jouis peu de ces images vaines!
Sur ces objets flatteurs, offerts par le sommeil,
La raison vient tirer le rideau du réveil.
Non, tu n'éprouves plus ces secousses cruelles,
Abeilard, tu n'as plus de flammes criminelles.
Dans le funeste état où t'a réduit le sort,
Ta vie est un long calme, image de la mort.
Ton sang, pareil aux eaux du lac et des fontaines,
Sans trouble et sans chaleur circule dans tes veines.
Ton cœur glacé n'est plus le trône de l'amour.
Ton œil appesanti s'ouvre avec peine au jour:
On n'y voit point briller le feu qui me dévore,
Tes regards sont plus doux qu'un rayon de l'aurore.
Viens donc, cher Abeilard! que crains-tu près de moi?
Le flambeau de Vénus ne brûle plus pour toi.
Désormais insensible aux plus douces caresses,
T'est-il encor permis de craindre des faiblesses?
Puis-je espérer encor d'être belle à tes yeux?

Semblable à ces flambeaux, à ces lugubres feux,
Qui brûlent près des morts sans étouffer leur cendre,
Mon amour sur ton cœur n'a plus rien à prétendre.
Ce cœur anéanti ne peut plus s'enflammer.
Héloïse t'adore et tu ne peux l'aimer.
Ah ! faut-il t'envier un destin si funeste ?
Abeilard, ces devoirs, ces lois que je déteste,
L'austérité du cloître et sa tranquille horreur,
A ton cher souvenir rien n'arrache mon cœur,
Soit que ton Héloïse, aux pleurs abandonnée,
Sur la tombe des morts gémisse prosternée,
Soit qu'aux pieds des autels elle implore son Dieu,
Les autels, les tombeaux, la majesté du lieu,
Rien ne peut la distraire ; et son âme obsédée
Ne respire que toi, ne voit que ton idée :
Dans nos cantiques saints, c'est ta voix que j'entends.
Quand sur le feu sacré ma main jette l'encens ;
Lorsque de ses parfums s'elève le nuage,
A travers sa vapeur je crois voir ton image :
Vers ce fantôme aimé mes bras sont étendus :
Tous mes vœux sont distraits, égarés et perdus.
Le temple orné de fleurs, nos fêtes et leur pompe,

Tout ce culte imposant n'a plus rien qui me
trompe :
Quand autour de l'autel brûlant de mille feux
L'ange courbe lui-même un front respectueux,
Dans l'instant redouté des augustes mystères,
Au milieu des soupirs, des chants et des prières,
Quand le respect remplit les cœurs d'un saint
effroi,
Mon cœur brûlant t'invoque et n'adore que toi.
Cependant, Abeilard, crains qu'un pouvoir
suprême,
Pour m'arracher à toi, ne m'arrache à moi-
[même.
Un jour ton Dieu, mon Dieu, peut parler à
mon cœur.
De ce Dieu, ton rival, sois encor le vainqueur.
Vole près d'Héloïse, et sois sûr qu'elle t'aime.
Abeilard, dans mes bras l'emporte sur Dieu
même.
Oui, viens... ; ose te mettre entre le ciel et moi :
Dispute-lui mon cœur..., et ce cœur est à toi.
Que dis-je? Non, cruel, fuis loin de ton amante;
Fuis, cède à l'Éternel Héloïse mourante;
Fuis, et mets entre nous l'immensité des mers:
Habitons les deux bords de ce vaste univers.
Dans le sein de mon Dieu, quand mon amour
expire,

Je crains de respirer l'air qu'Abeilard respire;
Je crains de voir vos pas sur la poudre tracés:
Tout me rappellerait des traits mal effacés.
Du crime au repentir un long chemin nous mène;
Du repentir au crime un moment nous entraîne.
Ne viens point, cher amant; je ne vis plus pour toi.
Je te rends tes sermens; ne pense plus à moi.
Adieu plaisirs si chers à mon âme enivrée!
Adieu douces erreurs d'une amante égarée!
Je vous quitte à jamais et mon cœur s'y résout;
Adieu, cher Abeilard, cher époux..., adieu tout.
Mais quelle voix gémit dans mon âme éperdue!
Ah! serait-ce.... Oui, c'est elle, et mon heure est venue.
Une nuit..... je veillais à côté d'un tombeau;
La torche funéraire, obscur et noir flambeau,
Poussait par intervalle un feu mourant et sombre.
A peine il s'éteignit et disparut dans l'ombre,
Que du creux d'un cercueil, des cris, de longs accens,
Ont porté jusqu'à moi cette voix que j'entends:
Arrête, chère sœur, arrête, me dit-elle;

Ma cendre attend la tienne et ma tombe t'appelle.
Du repos qui te fuit c'est ici le séjour;
J'ai vécu comme toi victime de l'amour.
J'ai brûlé comme toi d'un feu sans espérance.
C'est dans la profondeur d'un éternel silence
Que jai trouvé le terme à mes affreux tourmens.
Ici l'on n'entend plus les soupirs des amans;
Ici finit l'amour, ses soupirs et ses plaintes;
La piété crédule y perd aussi ses craintes.
Meurs, mais sans redouter la mort ni l'avenir.
Ce Dieu que l'on nous peint armé pour nous punir,
Loin d'allumer ici des flammes vengeresses,
Assoupit nos douleurs et pardonne aux faiblesses.
O mon Dieu! s'il est vrai, si telle est ta bonté,
Précipite l'instant de ma tranquillité.
O grâce lumineuse! ô sagesse profonde!
Vertu, fille du ciel, oubli sacré du monde,
Vous qui me promettez des plaisirs éternels,
Enlevez Héloïse au sein des immortels,
Je me meurs.... Abeilard, viens fermer ma paupière.
Je perdrai mon amour en perdant la lumière.
Dans ces derniers momens, viens du moins recueillir

Et mon dernier baiser et mon dernier soupir.
Et toi, quand le trépas aura flétri tes charmes,
Ces charmes séducteurs, la source de mes larmes;
Quand la mort de tes jours éteindra le flambeau;
Qu'on nous unisse encor dans la nuit du tombeau;
Que la main des amours y grave notre histoire;
Et que le voyageur, pleurant notre mémoire,
Dise : Ils s'aimèrent trop, ils furent malheureux;
Gémissons sur leur tombe et n'aimons pas comme eux.

HÉLOÏSE

ÉPÎTRE
D'ABEILARD A HÉLOÏSE.
SON AMANTE, SON ÉPOUSE,

IMITÉE ET MISE EN VERS

D'après la LETTRE D'ABEILARD, de M. C**, servant de réponse à celle d'HÉLOÏSE, par M. Pope.

AVERTISSEMENT.

Tout ce qui peint l'amour et caractérise la violence de cette passion, presque toujours fatale aux malheureuses victimes qui s'y laissent entraîner par le seul attrait du plaisir qui les domine, ne peut manquer d'intéresser vivement.

Le succès prodigieux et si bien mérité de l'*Épître d'Héloïse*, de M. Colardeau, a fait naître, depuis douze à quatorze ans, un torrent de petits poëmes, sous les titres d'*Héroïde*, d'*Épître*, de *Lettre*, etc., le plus grand nombre dans l'oubli, mais parmi lesquels il en est plusieurs où nous avons trouvé du sentiment, de l'énergie et des expressions si tendres et si analogues aux *Amours d'Abeilard et d'Hélo se*, que nous avons cru faire plaisir au public de les extraire et d'en former l'*Épître* suivante, en nous attachant toutefois à suivre presque littéralement le sens de la *Lettre d'Abeilard à Héloïse*, qui sert

de réponse à la *Lettre d'Héloïse*, du célèbre Pope.

Nous n'avons d'autre mérite (si c'en est un) que d'avoir rassemblé, sous un seul point de vue, les beautés de détail qui nous ont paru les plus piquantes et les plus convenables à notre objet; ainsi, à quelques vers près de notre composition, il n'y a rien de nous. Semblables au jardinier qui, du choix de différentes fleurs de son parterre, artistement arrangées, en fait, au moyen du jonc qui les retient, un bouquet charmant. Le *parterre*, sont les poëmes que nous avons parcourus; les *fleurs*, les tirades de vers que nous avons été obligés d'ajouter pour la liaison et l'ensemble des différens *larcins* dont presque toute cette *Épître* est composée. Avons-nous réussi? C'est au lecteur à décider.

Après un aveu aussi sincère, on ne nous accusera point de *plagiat*. Si le public applaudit à notre ouvrage, notre zèle a tout fait, et nous ne nous prévaudrons

point de ce succès. C'est aux auteurs que nous avons, pour ainsi dire, *métamorphosés*, à s'en réserver toute la gloire.

AVANT-PROPOS.

Abeilard ne s'attendait pas, dans la retraite de Saint-Gildas de Ruys, dont il était abbé et supérieur, à recevoir une lettre d'Héloïse. Sa naissante vertu et sa faible piété se trouvaient alors comme étouffées sous la multitude des idées qui s'élevaient de son cœur comme d'un fonds dont l'amour s'était emparé. Lorsqu'il quitta la France pour se retirer à son abbaye, Abeilard crut y laisser sa passion et ne penser qu'aux devoirs de sa nouvelle dignité; mais il se trompa.

Il y avait déjà quelques années qu'il était dans cette abbaye, où, voulant profiter avec fruit de la solitude que la Providence lui avait destinée, il faisait tous ses efforts pour éteindre, par ses larmes et ses austérités, la flamme dont son cœur était toujours dévoré pour Héloïse, lorsqu'il reçut d'elle une lettre si tendre, qu'elle détruisit en un instant

tous les vœux qu'il avait faits de ne vivre uniquement occupé que du service de Dieu. Il eut beau vouloir résister à la violente passion qui l'animait, l'amour le tyrannisait. Aussi faible qu'Héloïse, il était plus à plaindre qu'elle.

Dans cette lettre, Abeilard fait une vive peinture des combats qu'il éprouve. S'il goûte les douceurs de la grâce, c'est par intervalle. La piété cependant l'emporte sur l'amour; il engage Héloïse de l'imiter; il lui représente que c'est une nécessité indispensable, pour son salut et le sien, de vaincre une passion qui ne peut être que criminelle; qu'il est détaché totalement de ce monde, et que ce n'est que par un retour sincère à la vertu et une longue patience dans l'exacte observation des devoirs qu'ils ont chacun à remplir dans le saint état qu'ils ont embrassé, qu'ils peuvent obtenir de Dieu le pardon de leurs crimes. C'est ainsi qu'il faut prendre le caractère d'Abeilard dans le temps qu'il a écrit cette lettre.

ÉPÎTRE

D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

Qui peut m'écrire?.... Ouvrons.... Grand
Dieu! c'est Héloïse!
A peine votre époux revient de sa surprise.
Je couvre de baisers cet écrit séduisant;
Il pénètre mon cœur d'un plaisir ravissant....
Mais Abeilard doit-il s'occuper de vos charmes?
Vos tourmens, vos soupirs me causent mille
alarmes....
Nos amours, nos malheurs par votre main tracés,
Le cruel souvenir de nos plaisirs passés,
Pour le plus tendre amant votre excès de ten-
dresse....
Ah! cessons d'écouter une impure faiblesse!
Loin de nous éloigner du sentier des vertus,
Oublions un amour dont les nœuds sont rompus.
Du plus funeste sort compagne infortunée,
Au malheur de mes jours par l'amour enchaînée,
Chère Héloïse! ô vous, dont le nom seul m'est
cher

A mon repos pourquoi venez-vous m'arracher?
Vous pouvez, partageant l'horreur qui me consume,
Des pleurs que je répands adoucir l'amertume;
Mais le triste néant où mon être est plongé,
En vous faisant frémir ne peut être changé.
Si le plus beau jour luit, une affreuse lumière
D'un rayon accablant vient frapper ma paupière....
Puissiez-vous, dans ces traits qu'a formés ma douleur,
Y contempler les maux qui déchirent mon cœur!
Objet infortuné de la fureur céleste,
Je partage à regret le jour que je déteste.
Tout ce qui m'environne est ligué contre moi (1).
Quand l'hymen nous soumit sous sa plus tendre loi,
Nous vivions tous les deux, sans nulle défiance,
Dans cette douce paix que donne l'innocence.
L'amour et la vertu dirigeaient notre cœur
Dans les sentiers étroits qui mènent au bonheur;
Jamais nous n'avions vu la discorde indocile
De son flambeau cruel alarmer notre asile.

---

(1) Abeilard était alors persécuté si cruellement par les moines de son abbaye, qu'ils en voulaient même à sa vie.

Aussitôt que l'aurore avait doré les cieux,
Que ses premiers rayons venaient frapper nos yeux,
A la Divinité, dont nous sommes l'image,
Nous portions, à genoux, un légitime hommage.
De mes faibles talens, employant le secours,
Nous bénissions la main qui veillait sur nos jours
Et dès que la nuit sombre, amenant les ténèbres,
Déployait les ressorts de ses voiles funèbres,
A peine délassés des fatigues du jour,
Nous cherchions le repos... et nous trouvions l'amour.
Unis étroitement, les plus vives caresses
Signalaient chaque jour nos égales tendresses....
O ciel! aurais-je cru, dans des momens si doux,
Qu'Abeilard d'Héloïse eût cessé d'être époux?
Aurais-je pu penser qu'une main infernale,
Conduite par l'excès d'une fureur brutale,
Aurait détruit en moi (1)?... Mais chassons de mon cœur
Ces mortels souvenirs, objets de ma douleur.
Pour vivre dans l'opprobre avais-je une âme faite?

---

(1) Par un excès de la plus horrible vengeance, Abeilard perdit les signes de sa virilité.

Il faut me concentrer dans une humble retraite :
On cède au désespoir quand la honte s'y joint ;
L'esprit est philosophe et le cœur ne l'est point.
La fureur des complots n'a rien qui m'épouvante ;
Vous êtes mon soutien, mon guide, mon amante ;
Et pour combler mes vœux, je vois dans votre cœur
Un temple à la tendresse, un autel à l'honneur.
D'un amour malheureux vous êtes la victime ;
Ma passion pour vous fut la source du crime.
Aimons-nous encor plus, et prouvons aux jaloux
Que les rapports du cœur ont seuls des droits sur nous.
Le ciel qui nous forma, qui porta dans notre âme
Ces élans mutuels du feu qui nous enflamme,
Veille encor sur nos jours.... Nos liens sont sacrés ;
Pourquoi, s'ils l'offensaient, les aurait-il serrés ?...
Le seul nom d'Héloïse apaise mes alarmes :
Vous volez dans mes bras, vous essuyez mes larmes ;
En aimant Abeilard, vous aimez un époux,
Et Dieu ne peut m'ôter ce nom si saint, si doux.
Oui, ces antres obscurs, ces monts inaccessibles,

Ces rochers à nos yeux deviendraient moins terribles,
Si nos soins, notre amour savaient les embellir.
Nous verrions l'aquilon chassé par le zéphyr,
Les neiges en torrens s'écouler dans les plaines,
La chaleur du midi réchauffer nos haleines,
Et la nature enfin, sensible à nos revers,
Créer à nos désirs un nouvel univers;
Nous en jouirions seuls.... Votre oncle et ses complices,
Que Thémis a punis de trop légers supplices (1),
Ne viendraient plus troubler l'union de nos cœurs;
Dieu seul éclairerait nos fidèles ardeurs;
Nos jours s'écouleraient au sein de la tendresse;
Chaque jour, chaque instant, l'amour et son ivresse
Porteraient dans nos cœurs leurs charmes bienfaisans;
Le plaisir unirait deux époux, deux amans;
Nos baisers.... Mais que dis-je?... Ah! malheureux! arrête;
Vois le ciel courroucé qui menace ta tête....

---

(1) Un tel attentat serait aujourd'hui puni de mort.

Quels souhaits formes-tu?... Dans ton état affreux,
Oses-tu te livrer à de coupables vœux?
Tu prétends que le ciel, devenu plus propice,
Répande sur tes feux sa faveur protectrice....
Rentre dans ton néant... connais-toi... Tu frémis!...
Un espoir si flatteur peut-il t'être permis?
Quoi! lorsque dans mes sens, que le désir consume,
La flamme la plus forte à chaque instant s'allume
Quand je sens tous les feux du plus ardent amour.
Brûler et déchirer mon âme tour à tour;
Quand mon cœur, enchaîné par la loi la plus douce,
Suit l'instinct séducteur qui l'agite et le pousse,
Et que, par la tendresse au plaisir animé,
Il cherche avec transport l'objet qui l'a charmé,
Ce cœur est criminel!... Lorsque, dans le silence,
Je forme des projets d'amour et d'espérance,
Tout me dit: Abeilard, tes vœux sont superflus,
Ne cherche le bonheur qu'au sein de tes vertus.
Héloïse, qui peut blâmer notre tendresse?
Des époux malheureux elle fait la richesse.

Le fardeau des malheurs me paraîtra plus doux
Si, sans nous affliger, je le porte avec vous.

O vous, pour qui j'écris ces tristes caractères,
Du trouble de mes sens affreux dépositaires :
O vous que j'adorais !... que je n'ose nommer,
Que mon malheureux sort m'a défendu d'aimer;
Quoique trop rassuré par mon insuffisance.
Je sens trop le danger de la correspondance :
Le ciel de tous liens veut qu'on soit dégagé,
Et rejette le cœur quand il est partagé.
Ne pensez plus à moi.... mon ardeur vous outrage ;
Dans mon état cruel la honte est mon partage...
C'en est fait, Héloïse.... étouffons notre amour,
Peut-être touchons-nous à notre dernier jour.

Le monarque des cieux qui fait nos destinées,
Ne nous a rien appris du cours de nos années :
C'est une route obscure où l'on va sans flambeau;
Tel pense commencer qui descend au tombeau.
La mort, cette cruelle, à qui tout rend hommage,
A moissonné Clorinde au printemps de son âge.
Le jeune Céladon est tombé sous ses coups :
Ce qu'elle a pu sur eux, elle le peut sur nous ;
Et puisque, tôt ou tard, par un effet barbare,
Il faut que, malgré nous, sa rigueur nous sépare..
Vous m'entendez, hélas! dans l'état où je suis.

Prier pour Héloïse est tout ce que je puis.
Bannissez tout espoir de réchauffer ma cendre ;
Peut-on, en s'éteignant, conserver un cœur [tendre ?
Une plante stérile, un flambeau sans clarté,
Doivent être rejetés de la société.
Notre amour mutuel, funeste l'un à l'autre,
Exciterait mon feu sans éteindre le vôtre ;
Vous n'auriez un époux que pour vous affliger,
Et vous n'embrasseriez qu'un fantôme léger....
Mais quoi ! de mes discours vous êtes attendrie !
Croyez que d'Abeilard Héloïse est chérie :
Oui, mon cœur enflammé de vos attraits puissans,
Se range, malgré moi, du côté de mes sens.
L'amour dans ma retraite encor me tyrannise....
Abeilard croit jouir des faveurs d'Héloïse ;
Et, loin que mon cœur pense à sortir de vos fers,
Je vois avec chagrin les douceurs que je perds.
En vain pour me guérir du mal qui me possède
Le plus affreux désert me paraît un remède ;
Votre idée est toujours une ombre qui me suit;
A chaque pas l'amour s'y mêle et me conduit.
Vos traits à mon esprit se présentent sans cesse;
Cette pensée alors ranime ma tendresse.

Je vous parle et vous jure une constante foi.
Héloïse à mes yeux est l'univers pour moi.
L'amour, le tendre amour me transporte et m'enflamme;
Et, lorsque dans l'ivresse où se trouve mon âme,
Je me dis : Abeilard, il faut bannir l'amour,
Le fuir, n'y plus penser dans cet obscur séjour:
Je m'écrie : O mon Dieu! tandis que tout rappelle
A mon cœur enchanté mon épouse fidèle,
Je ne dois plus l'aimer!... Présente à mon esprit,
Héloïse me suit, en tout lieu m'attendrit.
Errant dans nos déserts, les ruisseaux, les fontaines,
Les bocages, les prés, les vallons et les plaines.
Tout me parle de vous.... Dans quel trouble je suis!.... [soucis.
Peignez-vous mon teint blême et mes cruels
Si je respire l'air dans ces climats champêtres,
Je relis votre nom sur l'écorce des hêtres;
Nos chiffres amoureux, l'un dans l'autre enlacés,
Paraissent de ma main sur le sable tracés.
Au plus haut des rochers où je fais ma retraite,
Echo, de mes accens est souvent l'interprête.
Lorsqu'elle prend le soin de conter aux zéphyrs,
Et mes chagrins mortels et mes tristes soupirs,
Aussitôt, abîmé dans ma douleur profonde,

Je me laisse assoupir au murmure de l'onde.
Abeilard, tout rempli de vos puissans attraits,
Semble vous voir alors plus belle que jamais.
Si la nuit dans les airs étend ses sombres voiles,
Et ramène en ces lieux la lueur des étoiles,
Je me trouve à vos pieds... et l'aurore à son tour
Me revoit sommeillant dans les bras de l'amour.
Tous mes sens transportés de la plus douce ivresse,
Me font voir Héloïse approuvant ma tendresse....
Mais, hélas! l'instant où de vous je crois jouir,
M'échappe à mon réveil et sert à me punir.
Voilà, tendre Héloïse, une faible peinture
De mon trouble pour vous et des maux que j'endure.
Je ne m'en repens pas; au contraire, il est doux,
Selon l'homme, de vivre et de mourir pour vous;
Mais, Héloïse, aussi, selon Dieu, le dirai-je?
Vivre et mourir pour vous c'est être sacrilége.
Le maître des humains, en nous donnant le jour,
S'est réservé nos cœurs ainsi que notre amour,
Comme il nous a formé sur son divin modèle,
Sa copie en doit être et sincère et fidèle;
Il faut qu'elle ressemble à son original;
Qu'elle fasse le bien, qu'elle évite le mal;

Qu'elle s'attache à lui, surtout, comme a sa
cause,
Et qu'elle l'aime seul plus que toute autre chose.
Que ce triste abandon m'arrache de soupirs!
Je sens combattre en moi désirs contre désirs.
De vos charmes toujours mon âme possédée,
De nos plaisirs passés se retrace l'idée.
Je rappelle en mon cœur ces entretiens secrets
Qui me font soupirer et forment vos regrets.
J'admirais chaque jour votre profond génie,
Je devais sous vos lois passer toute ma vie.
Il faut rompre, Héloïse, et ma chaîne et mes fers;
Passer mes tristes jours dans ces vastes déserts;
Cesser de vous aimer dans la force de l'âge
Où de l'amour vainqueur on connaît le langage;
En fuyant tout plaisir, ne penser désormais
Qu'à vivre et qu'à mourir consumé de regrets.
Quoi qu'ordonne, Héloïse, un amour doux et
tendre,
Vous n'êtes plus l'objet où mon cœur doit pré-
[tendre.
Je vous aime, il est vrai; vos attraits m'ont
charmé;
J'ose même en secret me flatter d'être aimé.
Etait-il sur la terre union plus parfaite?
J'étais content de vous, vous étiez satisfaite :
Du tyran de nos cœurs Héloïse avec moi,

Suivait aveuglément l'impérieuse loi :
Ma chaîne paraissait attachée à la vôtre,
Un charme séduisant l'éloignait de toute autre.
Cependant vous voyez que le ciel en courroux,
Pour punir notre amour, m'a séparé de vous....
Pour moi plus de plaisirs.... Hélas! mon cœur avide,
Plein des plus beaux objets, se trouve toujours vide;
Sur mille et mille fleurs j'ai beau chercher le miel,
Je ne l'y trouve pas.... J'aspire vers le ciel.
Il faut quitter pour Dieu, parens, amis, maîtresse,
Renoncer au plaisir, étouffer la tendresse,
Mépriser, rejeter la gloire, les honneurs,
Et fouler à ses pieds les mondaines grandeurs.
Le Seigneur a jeté ses regards sur la terre,
Pour voir s'il est encor quelqu'un qui le révère;
Il n'en est pas un seul : tous se sont corrompus;
Tous se sont éloignés du sentier des vertus.
Les hommes, du vrai Dieu, n'ont plus la connaissance;
Ils mettent en oubli ses bienfaits, sa clémence;
L'esprit est égaré, tout cœur devient pervers....
Héloïse, servons d'exemple à l'univers.

Il en est temps encor : Dieu pardonne le crime.
Attachons-nous à lui, suivons sa loi sublime ;
Nous lui donnons nos cœurs, lui seul doit nous charmer,
Et son amour en nous doit toujours s'enflammer....
Dieu m'inspire..... Il agit.... O décrets que j'adore !
Déja le froid succède au feu qui me dévore :
Il exerce en mon cœur un pouvoir tout-puissant ;
Oubliez, Héloïse, oubliez votre amant...
Pénétrez-la, grand Dieu ! d'une céleste flamme.
Le feu de votre amour épurera son âme
Et la dégagera des terrestres liens
Dont le poids a causé ses malheurs et les miens.
Ne me reprochez point que je suis infidèle ;
J'écoute mon devoir ; je vais où Dieu m'appelle.
A voir tous les dangers d'un monde séducteur,
C'est en Dieu qu'Abeilard trouve le vrai bonheur :
De tout être vivant il exige l'hommage ;
C'est un crime à ses yeux que le moindre partage ;
Son amour désormais doit faire nos plaisirs.
Héloïse n'est plus l'objet de nos désirs....

Dieu me dégage enfin d'une ardeur criminelle.
Abeilard, embrasé d'un charitable zèle,
Ne voit plus qu'en lui seul son unique recours :
A l'aimer, le servir, je consacre mes jours.
Rien ne doit m'attacher, me fixer sur la terre ;
Je n'y rencontrerais qu'une éternelle guerre (1).
Heureux de vous quitter pour un Dieu que je sers,
Mais malheureux d'aimer encor ce que je perds,
Adieu donc pour jamais.... notre funeste flamme
Nous perdrait tous les deux, sauvons du moins notre âme.
Que nos cœurs réunis ne forment plus qu'un cœur,
Pour le présenter pur à l'Être créateur :
Que l'univers, plaignant nos excès de faiblesse,
Verse sur nos malheurs des larmes de tendresse ;
Qu'il sache qu'Abeilard, qui n'adorait que vous,
Renonce pour Dieu seul au nom de votre époux.

ABEILARD.

---

(1) Abeilard essuya mille persécutions de ses ennemis : on condamna un de ses ouvrages au feu, dans un concile qui se tint à Soissons en 1140.

ÉPÎTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

MISE EN VERS PAR M. FEUTRY,

D'APRÈS LA LETTRE DE M. POPE.

Sic Fatur lacrymans... (VIRG. *En.* l. VI.)

DANS ce sombre désert, paisible solitude,
Séjour de l'innocence et de la quiétude,
Où mon âme et mes yeux vers le ciel élancés
Ne peuvent nuit et jour le contempler assez,
Qui peut venir troubler ma retraite profonde?
Loin des plaisirs bruyans et des erreurs du monde,
Quel souvenir rallume un feu séditieux?
Mon cœur s'égare-t-il au delà de ces lieux?
Dans ce moment cruel, me connais-je moi-même? [j'aime!
Helas! j'aime toujours... C'est Abeilard que
La trop faible Héloise adore encor ses traits.
Nom redoutable et cher...., que vous m'offrez d'attraits!
Ne le prononçons point: ma voix est consacrée
A célébrer de Dieu la majesté sacrée;

Cachons-le dans mon cœur, qu'il y soit avec lui;
Que leurs traits confondus se mêlent aujourd'hui.
Ne l'écris point, ma main.... Mais ce nom plein de charmes,
Déjà s'offre à mes yeux..... Effacez-le, mes larmes;
Je les répands en vain; mon amour me trahit,
Mon cœur dicte toujours et ma main obéit.

Vous, inflexibles murs, secrets dépositaires
Des sincères remords, des peines volontaires;
Rochers affreux, témoins des larmes de mon cœur;
Vous, caverne profonde où séjourne l'horreur;
Vases saints, devant qui nos vierges gémissantes
Lèvent des yeux éteints et des mains languissantes;
D'ossemens précieux, triste et froid monument
Qu'entourent le silence et le recueillement,
Comme vous insensible, à moi-même barbare,
Ces cilices, ces fers que le zèle prépare,
N'ont-ils pas mille fois, par de cruels efforts,
Sans éteindre mes feux, ensanglanté mon corps?
Le ciel en vain sur moi veut avoir l'avantage;
L'homme asservit mon cœur, ou du moins le partage,
Mon amour indompté ne connaît plus de frein;

Les larmes et les temps se succèdent en vain.
A mes vives douleurs, il n'est point d'intervalle :
A l'aspect imprévu d'une lettre fatale,
Je frémis.... et, voyant mon nom baigné de pleurs,
Je tremblais d'y trouver quelques nouveaux malheurs :
Chaque mot m'effrayait, me remplissait d'alarmes ;
Je versais, en lisant, un déluge de larmes :
Gémissant sur l'ennui de mon triste séjour,
Je vous voyais tantôt esclave de l'amour,
Tantôt vainqueur, le fuir dans ce lieu solitaire
Où de l'austérité la rigueur solitaire
Détruit les passions dans nos cœurs corrompus,
Et développe en nous le germe des vertus.
Peignez-moi les rigueurs du sort qui vous opprime.
Nos cruels ennemis, que la fureur anime,
Ne peuvent nous ravir, malgré leurs noirs complots
La douceur de nous plaindre et d'unir nos sanglots.
Ne me cachez donc rien et méprisons leur haine :
Abeilard aurait-il l'âme plus inhumaine ?
Lire, verser des pleurs et pousser des soupirs,
Voilà mon sort ; hélas ! j'y borne mes désirs.

Ce don du ciel, cet art de peindre la pensée,
Fait renaître l'espoir dans mon âme oppressée :
Par son secours divin, les amans malheureux
Se parlent, quoiqu'absens, et nourrissent leurs feux.
Ce confident sacré les soutient, les console,
Et porte les soupirs de l'un à l'autre pole.
Par lui la jeune amante, exprimant ses regrets,
Découvre sans rougir ses sentimens secrets ;
Pour peindre son amour, elle prévient l'aurore,
Et dévoile son cœur à l'amant qu'elle adore.

Vous savez, Abeilard, avec quelle candeur
Je répondis d'abord à votre tendre ardeur,
Lorsque sous l'amitié l'amant, cachant sa flamme,
Me perça de ses traits et captiva mon âme ;
Sous ce voile trompeur, par des attraits puissans,
Vous portâtes le trouble et le feu dans mes sens.
Mon cœur vous comparait aux sublimes essences,
Et vous croyait formé des célestes substances ;
Tels que deux feux brillans qui décorent les cieux,
Les rayons les plus purs s'échappaient de vos yeux.
Tantôt à votre voix amoureuse et plaintive,
Je prêtais en silence une oreille attentive ;

Vos chants mélodieux, par des accens divers,
Portaient, avec leurs sons, mon âme dans les airs;
Tantôt de vos discours l'éloquence rapide
Prouvait avec adresse à mon esprit timide
Qu'une vaine terreur ne doit point alarmer,
Et que sans crime enfin nos cœurs pouvaient s'aimer.
Un désir inconnu, principe de mes peines,
A l'instant se glissa dans mes brûlantes veines:
L'image du plaisir à mes yeux se peignit;
De ma faible raison le flambeau s'éteignit;
Mais l'amour me guidant par sa clarté funeste,
Je tremblai de vous croire une essence céleste:
Du sort des chérubins, mon cœur trop peu jaloux,
N'enviait plus le ciel qu'il oubliait pour vous.
Avant ce jour fatal, marqué par l'hyménée,
Qui devait décider de votre destinée,
Nos deux cœurs satisfaits d'un mutuel retour,
Ne voulaient d'autres lois que celles de l'amour.
Un bonheur toujours pur suit les cœurs qu'il enchaîne:
Mais cet enfant des cieux, ennemi de la gêne,
Plus léger que les vents, aussi libre que l'air,
A l'aspect des liens fuit ainsi que l'éclair.
Que les biens, les honneurs satisfassent l'épouse,

Qu'elle en jouisse enfin, je n'en suis point jalouse.
Honneurs, richesses, biens, objets de mes mépris,
Fuyez.... j'ai mon amour.... Qu'êtes-vous à ce prix?
Le plus puissant des rois viendrait m'offrir un trône,
Je foulerais aux pieds son sceptre et sa couronne:
Je ne veux pour tous biens que le cœur d'Abeilard,
Et je dédaignerais l'hommage de César.
O temps! ô jours heureux de l'innocence pure,
Où l'on suivait les lois de la simple nature!
Les humains fortunés, guidés par les plaisirs,
Ne formment point alors d'inutiles désirs:
De nouvelles ardeurs renaissaient avec l'âge,
Et leurs jours s'écoulaient sans le moindre nuage.
Voilà le vrai bonheur, si son être est certain.
D'Héloïse autrefois tel était le destin.
Quel changement, ô ciel!.... et quelle horreur soudaine!
Que vois-je? ô cruauté!.... mon amant qu'on entraîne
Reçoit le coup fatal et nage dans son sang!
Barbares, arrêtez.... percez plutôt mon flanc;
Frappez, voilà mon sein, je m'offre pour victime.

Je mérite vos coups.... mon amour fit son crime.
Mais que dis-je? insensée, et que faisais-je alors?
La rage et la fureur, secondant mes efforts,
Eussent armé mon bras conduit par le courage,
Et sauvé mon amant de ce cruel outrage.
Je succombe... ô pudeur! je respecte vos lois.
La douleur et la honte affaiblissent ma voix.

Pouvez-vous oublier cette horrible journée,
Lorsque, faible victime à l'autel entraînée,
Je fis à l'univers mes éternels adieux?
Une source de pleurs ruisselait de mes yeux.
Quand du bandeau fatal je me ceignis la tête,
Un cri triste et plaintif interrompit la fête;
Mon front pâle est couvert d'une froide sueur;
Le feu sacré n'a plus qu'une affreuse lueur;
Du tabernacle saint les voûtes retentissent,
La terre tremble, s'ouvre, et les tombeaux gémissent.
J'approche en frémissant de ce terrible autel;
J'y prononce des vœux aux yeux de l'Éternel,
Et par un faux serment dont vous êtes complice,
Je consomme, grand Dieu, ce cruel sacrifice!
Cher amant, puis-je encor compter sur votre foi?
Si je perds votre amour, tout est perdu pour moi.
Venez.... De vos discours la force enchanteresse
Adoucira mes maux, calmera ma tristesse.

Venez.... Que dans vos bras je perde ma raison,
Que d'un stérile amour j'avale le poison.
Malgré votre froideur, mon âme trop frappée,
De vos embrassemens est encore occupée....
Que dis-je? hélas! Non, non, venez plutôt des cieux
M'aplanir le chemin et dessiller mes yeux.
Combattez de mon cœur les passions funestes;
Rappelez mon esprit aux vérités célestes;
Montrez un Dieu vengeur qui veut nous pardonner;
Vous même, forcez-moi de vous abandonner.
Songez que ce troupeau, ce fruit de vos prières,
Ces enfans, de vos soins attendent vos lumières,
Pour conduire, animer leur courage abattu,
Et suivre les sentiers de l'austère vertu.
Lorsque par vos bienfaits on forma cet asile,
Vous rendiez ce désert moins triste et plus tranquille;
Nous goûtions le bonheur de vivre sous vos lois,
Et tout s'embellissait au son de votre voix.
Nos autels ne sont point ornés par des subsides
Enlevés à la veuve, aux orphelins timides;
Des avares craintifs ne nous ont point donné
L'or chéri qu'en mourant ils ont abandonné;

Une simplicité noble et majestueuse,
Rend l'approche du temple humble et respectueuse;
Nos dômes et nos toits de mousse sont couverts;
Nos jardins en tout temps, sont peuplés d'arbres verts;
Nous contemplons du ciel l'éternelle harmonie,
Et nous chantons de Dieu la puissance infinie.
Venez, ô cher époux, cher frère, cher amant!
Je gémis sous le poids de mon cruel tourment;
Laissez-vous donc fléchir par votre tendre amante;
Venez voir votre sœur, votre épouse tremblante;
Pour réunir ces noms, venez, par notre amour,
M'arracher à jamais de ce triste séjour.
Ces chênes orgueilleux qui couvrent nos montagnes,
Ces ruisseaux argentés qui baignent les campagnes,
Ces antres, ces forêts, ces vallons, ces côteaux,
Ces grottes dont l'écho répond au bruit des eaux,
Le souffle des zéphyrs agitant les feuillages,
De mille oiseaux divers les différens ramages,
Ces lointains azurés, l'immensité des cieux,
Ces riantes beautés n'affectent plus mes yeux;
Les prés n'ont plus pour moi cette aimable verdure;

Les fontaines n'ont plus ce tendre et doux murmure,
De nos champs émaillés les plus brillantes fleurs
Ont perdu leur éclat et leurs vives couleurs
Hélas! dans ma profonde et triste solitude,
Rien ne peut dissiper ma triste inquiétude;
Pour calmer de mes sens le trouble et les transports,
J'erre autour des tombeaux et je cherche les [morts.
Les feux noirs et tremblans de leurs lampes funèbres,
Le silence qui règne en ces lieux de ténèbres,
Les spectres effrayans, enfans de la terreur,
En augmentent encor l'épouvante et l'horreur.
C'est ici cependant mon affreuse demeure;
Il faut que dans ces lieux et je vive et je meure;
Je suis donc condamnée à d'éternels ennuis;
De mes égaremens voilà les tristes fruits.
Fatale preuve, hélas! de mon amour funeste!
Impitoyable mort, ton secours seul me reste.
C'est ici qu'en tombant sous ces terribles coups,
Mon cœur perdra ce feu dont il brûle pour vous;
Il attend que, sans crime, ensemble répandues,
Nos cendres au tombeau se mêlent confondues.
O ciel! secourez-moi dans ces extrémités,
Et daignez mettre un terme à mes calamités!

Dieu suprême, on me croit votre épouse chérie ;
Je suis une coupable indigne de la vie,
Une esclave du crime, attachée aux erreurs
Dont ce monde pervers empoisonne les cœurs.
Mais, ciel! quelle lumière a passé dans mon âme,
Est-ce un rayon divin! je crois sentir sa flamme.
D'où naît cette ferveur? me vient-elle des cieux,
Ou des cruels transports de mes sens furieux?
Je pleure mon amant sans gémir de mon crime!
D'un invincible amour, malheureuse victime,
J'entends les lois du ciel que je veux accomplir,
Je connais mes devoirs et ne peux les remplir.
Dans un cœur combattu, l'héroïsme suprême
Est de fuir sans retour l'aimable objet qu'on aime.
A ce sublime effort j'aspire vainement.
Puis-je vaincre l'amour et penser à l'amant?
J'adore le coupable et déteste l'offense....
Comment de mes remords connaître l'innocence
Mon âme forme en vain le projet de vous fuir.
Non, cher Abeilard, non.... je ne puis vous haïr...
Rappelez vos vertus, et, domptant la nature,
Étouffez de mes sens le coupable murmure ;
De mon funeste amour, que Dieu soit le vainqueur,

Lui seul peut occuper et vous ravir mon cœur.
Que le sort d'une vierge excite mon envie!
Vertueuse, elle mène une tranquille vie;
Ses vœux sont exaucés, ses désirs satisfaits;
Chaque jour est marqué par de nouveaux bienfaits:
Son cœur pur et content jouit d'un heureux calme,
Et voit, au loin, des cieux la couronne et la palme;
Quand sur ses yeux la nuit vient semer ses pavots,
Paisible, elle se livre aux douceurs du repos.
Des esprits bienfaisans, par d'innocens mensonges,
Font naître et voltiger les plus aimables songes;
Elle entend quelquefois le langage flatteur,
Et voit du ciel ouvert le spectacle enchanteur.
De ferveur consumée... elle tombe... elle expire;
Son âme prend l'essor vers le céleste empire;
Et, traçant dans les airs des sillons lumineux,
Elle vole au séjour des etres bienheureux.
A des songes impurs, mon âme, hélas! se livre;
De leurs plaisirs trompeurs, sans crainte, elle s'enivre.
Vagabonde, elle échappe, et, volant jusqu'à vous,
Elle brave du ciel le trop juste courroux.

O nuit! vient déployer les voiles les plus sombres,
Sur ces crimes honteux confiés à tes ombres.
Quand de l'astre du jour tu nous caches les traits
L'image d'Abeilard s'offre avec ses attraits.
De ce fantôme vain je dévore les charmes,
Sa beauté me ravit et suspend mes alarmes.
Je crois le voir, l'entendre et ma main le poursuit;
Elle croit l'arrêter... il se dissipe... et fuit.
Douces illusions, venez; mensonge aimable,
Paraissez à mes yeux; vous fantôme adorable,
Venez remplir mon cœur de vos divins appas:
Je le revois.... il vole au devant de mes pas,
Et s'élève au sommet d'une tour menaçante,
Que blanchit l'Océan dans sa rage impuissante;
Sur ces arides bords, mille monstres divers,
Par d'affreux hurlemens font retentir les airs;
Ce spectre tout à coup s'élance dans la nue;
Il m'invite à le suivre... et s'échappe à ma vue:
Mon cœur est pénétré d'une secrète horreur;
L'air siffle, la mer gronde et roule avec fureur;
Des flots précipités les chocs épouvantables
Se mêlent aux éclats des foudres redoutables;
Je m'éveille tremblante... et les destins cruels,
Jusque sur mon repos versent des maux réels.

Dans les arrêts du sort, ah! quelle différence!
Il répand sur vos jours la froide indifférence,
L'indolence du cœur, l'insensibilité,
Et vous fait voir mes maux avec tranquillité.
Vous les coulez, ces jours, dans une paix profonde,
Aussi purs que les airs, aussi calmes que l'onde,
Avant que l'Esprit Saint fût porté sur les eaux,
Et qu'il permit aux vents de soulever les flots.
Cher et cruel amant qu'Héloïse est à plaindre!
Revenez, Abeilard. Ah! qu'avez-vous à craindre?
Le flambeau de l'amour brûle t-il pour les morts?
Dieu! je revois le fer... je cède à mes transports;
La nature frémit, le ciel gronde et s'enflamme.
Hélas! vous êtes froid.... je suis toute de flamme;
Je veux vous fuir, partout votre image me suit,
Dans mon antre, aux autels, et le jour et la nuit;
Elle occupe mon cœur, rend vaine ma priere,
Et se roule avec moi dans la vile poussière.
Quand par le culte saint on invoque les cieux,
Temple, prêtres, flambeaux, tout s'éclipse à mes yeux.
Lorsqu'aux pieds des autels humblement prosternée,

Je dévoile mon âme au crime abandonnée;
Quand je demande au ciel ce feu toujours vainqueur,
Venez, si vous l'osez, lui disputer mon cœur;
Venez, par vos regards, vos discours et vos charmes,
Dissiper mes remords et suspendre mes larmes;
Faites évanouir la grâce et ses effets,
Opposez votre amour aux célestes bienfaits;
Venez, si vous l'osez, suivi de l'enfer même,
M'arracher à mon Dieu que j'implore et que j'aime.
Mais non, fuyez plutôt, craignez ce Dieu jaloux;
Entre Abeilard et moi, rochers, élevez-vous!
Que les plus vastes mers à jamais nous séparent;
Que, par mes pleurs, grand Dieu! mes crimes se réparent,
J'espère en vos bontés, je crains votre pouvoir.
Hélas! puis-je sans vous rentrer dans mon devoir?
Filles pures des cieux, vertus, grâce ineffable;
Lancez vos traits divins dans mon âme coupable.
Je sens déjà vos feux, espoir..... foi,.... charité,
Je vole sur vos pas à l'immortalité.
Voyez dans sa retraite Héloïse éperdue,

Sur un sombre tombeau tristement étendue,
Couverte d'une haire, en proie à ses remords,
Fuyant l'éclat du jour pour vivre avec les morts :
Dans ces lieux écartés consacrés à mes veilles,
Une lugubre voix vint frapper mes oreilles :
« Votre place est ici, venez, ma triste sœur,
« Dit-elle, et du repos éprouvez la douceur ;
« Autrefois de l'amour, comme vous la victime,
« J'en reconnus bientôt le dangereux abîme ;
« J'ai vaincu par mes pleurs mon penchant criminel,
« Et je jouis enfin du bonheur éternel. »
Grand Dieu, de mes regrets recevez les offrandes :
Je viens, esprits heureux, préparez vos guirlandes ;
Héloïse vous suit au céleste séjour ;
Guidez ses pas tremblans aux royaumes du jour;
En vêtemens sacrés, avec une foi vive,
Soutenez, Abeilard, mon âme fugitive ;
Pour expier mon crime, hélas ! je dois périr;
Vous-même, en me voyant, apprenez à mourir ;
Contemplez cet objet de votre amour funeste ;
La paleur de la mort est l'éclat qui lui reste,
Voyez de ce beau teint les roses s'effacer,
La crainte et la terreur sur mon front se tracer;
Ne m'abandonnez point et servez-moi de guide;

Ranimez de mon cœur l'espérance timide;
Sans crime vous pouvez sur moi fixer les yeux;
Dans ces derniers momens, recevez mes adieux.
O mort! maître éloquent, ton affreuse lumière
Peut seule nous prouver que nous sommes poussière,
Que l'homme est un néant, ses projets vanité,
Que ton pouvoir suprême est seul réalité.
Lorsqu'au fatal instant de cette heure imprévue,
Le destin offrira l'avenir à ta vue,
Et, lorsque de tes jours s'éteindra le flambeau,
Que la même épitaphe et le même tombeau
Rappellent de mes pleurs la déplorable histoire;
Nos malheurs, mes amours, mes combats, ta victoire.
Si de jeunes amans, conduits par le hasard,
Venaient voir dans ces lieux la tombe d'Abeilard,
Sur ce marbre insensible ils liront nos alarmes;
Une douce pitié leur arrachant des larmes,
Ils s'écrieront, sans doute, embrasés de leurs feux:
« Que notre amour, ô ciel! ait un sort moins affreux. »
Si, pénétré des maux d'une absence cruelle,
Quelque poëte enfin, amant tendre et fidèle,

Est, ainsi qu'Héloïse, accablé de tourmens;
S'il en est dont l'amour, par ses enchantemens,
Par ses feintes douceurs et par son artifice,
L'ait, comme moi, conduit au fond du précipice,
Qu'il chante mes malheurs, mes feux, mon repentir;
Mais pour les bien dépeindre il faut les bien sentir

HÉLOÏSE.

ÉPÎTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

PAR M. DORAT.

Pour servir de réponse à la lettre précédente.

AVERTISSEMENT.

L'Épitre suivante a été entièrement refaite par l'auteur. Nous la donnons telle qu'elle est imprimée dans la brochure intitulée : *Les Victimes de l'amour, ou Lettres en vers de quelques Amans célèbres*, par M. Dorat.

ÉPÎTRE

D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

(*Il faut supposer qu'*Abeilard, *dans sa retraite, est environné de livres sacrés à l'instant qu'il veut répondre à* Héloïse.)

D'une triste morale interprêtes austères,
Loin de moi, livres saints; vos dogmes, vos mystères,
Ces sombres vérités qu'on adore en tremblant,
Ne peuvent rassurer mon esprit chancelant :
Que m'offrez-vous ? des biens que la crainte empoisonne;
Vous montrez le bonheur, Héloïse le donne.
Laissez-moi parcourir ce gage de sa foi,
Cette lettre où son cœur s'élance encor vers moi.
J'y puise à tout moment une ardeur qui m'enchante :
J'y respire les feux dont brûle mon amante..
Mon cœur, loin d'étouffer ces cruels souvenirs,
Semble former encor de criminels désirs.
Trop coupable Abeilard ! trop sensible Héloïse !

Amans infortunés!... Quelle fut ta surprise,
Quand ton œil reconnut ces traits baignés de pleurs
Où ma tremblante main a tracé mes malheurs!
Le ciel m'a-t-il chargé d'empoisonner ta vie?
La paix te restait seule, et je te l'ai ravie!
Pardonne... que veux-tu? Comme toi je languis;
Laisse-moi dans ton sein répandre mes ennuis;
Me plonger dans l'amour, m'y concentrer sans cesse,
Et, pour l'accroître encor, parler de ma faiblesse...
Au plus cruel regret condamné pour toujours,
Quand je vis loin de toi s'envoler nos beaux jours,
J'ai cru que la sagesse et surtout que la grâce
Pouvaient de mon esprit en effacer la trace.
Pour vaincre mon amour, j'osai m'ensevelir:
Contre lui, par des vœux, je croyais m'aguerrir:
Vaine précaution! Contre sa folle ivresse.
Que peuvent la raison, la grâce, la sagesse?...
Mais que dis-je? Héloïse, et que dois-je penser?
Entre le ciel et moi pourrais-tu balancer?
Le ciel triomphe-t-il de mon ardeur jalouse?
Voudrait-il me ravir le cœur de mon épouse?
Héloïse, peux-tu rougir de tes transports?
Ta passion n'a point consumé tes remords!...

Tes remords! qu'ai-je dit? est-ce à toi d'en connaître?
A la voix de l'amour ils doivent disparaître.
Qu'ils ne flétrissent point tes innocens attraits:
Mets tu donc ta faiblesse au nombre des forfaits?
Va, notre Dieu n'est point un tyran formidable.
Un feu qu'il alluma peut-il être coupable?
Pourrait-il s'offenser d'un impuissant désir?
Lui, dont le souffle pur enfanta le plaisir?
Ce doux frémissement, ce trouble, cette ivresse,
Que l'amant fait passer au sein de sa maîtresse,
Est un tribut tacite, un hommage enchanteur,
Que l'homme anéanti rend à son créateur....
A de vains préjugés cesse d'être soumise:
Qu'Abeilard soit ton Dieu, le mien est Héloïse.
Oui, fidèle moitié d'un malheureux amant,
Je t'aime, et mon amour s'accroît par mon tourment.
Malgré le ciel et moi, je brûle au fond de l'âme,
Dans un corps tout glacé je porte un cœur de flamme;
Et je rassemble en moi, par un contraste affreux,
La vie et le néant, la froideur et les feux.
Est-ce là ce mortel, dont l'ardeur dévorante
Se rallumait sans cesse aux yeux de son amante,
Et qui, plein d'un amour accru par les désirs,

Sut t'en prouver l'excès, par l'excès des plaisirs?
Je me meurs... C'est en vain que, bornant sa vengeance,
Le ciel me fait jouir d'un reste d'existence.
Ménagemens cruels autant que superflus!
J'existe pour sentir que je n'existe plus.
O mort! m'as-tu frappé sans pouvoir me détruire?
L'homme est anéanti dans l'homme qui respire,
Et de l'humanité ce qui survit en moi
Fait rougir la nature et la remplit d'effroi.
Devrais-je faire, hélas! un aveu qui t'offense?
Que veux-tu? je t'adore et n'ai plus d'espérance:
Ah! pardonne aux transports d'un malheureux époux
Qui faisait de t'aimer son bonheur le plus doux!..
Pour te rendre à ton Dieu, je te rends à toi-même;
La paix renaît bientôt quand c'est lui que l'on [aime.
C'est du ciel désormais qu'il faut t'entretenir,
Et du fond de ton cœur c'est moi qu'il faut bannir.
Peux-tu m'aimer encor? C'est moi de qui [l'adresse,
Par l'attrait des faux biens, égara ta jeunesse:
Séduite par moi seul, par mes discours trompeurs,

Tes lèvres ont touché la coupe des pécheurs.
Ne pense plus à moi ; je te donne l'exemple :
Dieu sera ton soutient ; il t'appelle à son temple ;
Et mon fatal amour qui blesse sa grandeur,
Sans cesse me punit et te sert de vengeur....
Ce calme prétendu, dont je t'offre l'image,
N'est dans mon cœur brûlant qu'un éternel orage.
Peins-toi le désespoir de ce cœur furieux :
Mes désirs font encore étinceler mes yeux.
Le fer, qui m a laissé cette triste ressource,
De la nature en moi n'a pu tarir la source.
Plein de tes traits, de toi, de tes feux immortels,
Je retrouve Héloïse aux pieds de nos autels
En vain ton Dieu, le mien, que je ne puis comprendre,
A la voix d'un ministre est forcé d'y descendre ;
Je n'adresse qu'à toi mes vœux et mon encens ;
Je n'adresse qu'à toi mes douloureux accens.
Si, dans les livres saints, où ma raison s'épuise,
Je jette mes regards, je n'y vois qu'Héloïse,
De la religion les pures vérités
Ne peuvent consoler mes esprits agités.
O d'une âme captive impérieux murmure !
Dieu lui-même se tait où parle la nature.
Arbitre souverain de mon funeste sort,

A l'excès du malheur pardonne ce transport,
Les morts dans le tombeau t'offrent-ils leur hommage?
Rien ne vit plus en moi que ma honte et ma rage.
Sans cesse déchiré par de cruels combats,
L'univers est pour moi comme n'existant pas....
Frappe, achève, ou signale aujourd'hui ta puissance :
Venge-toi, mais en Dieu, d'un mortel qui t'offense.
Toi, dont la voix forma tous ces êtres divers,
Et du sein du chaos appela l'univers,
Accorde à mes soupirs la grâce que j'implore ;
Qui m'a déjà créé, peut bien le faire encore.
Brise ces fers honteux dont mes sens sont liés ;
Rends-moi mes droits, la vie, et je tombe à tes pieds....
Héloïse, ah! plutôt dans mon ardeur nouvelle,
J'irais tomber aux tiens et te serais fidèle :
Que la mort à jamais puisse me consumer,
Si, pour revivre, il faut renoncer à t'aimer!
Ainsi, toujours en proie à ce trouble funeste,
Je vois s'évanouir des jours que je déteste.
Séparé des humains, dans ces sombres réduits,
Je dévore en secret mes pleurs et mes ennuis.
Tels des feux resserrés au centre de la terre,

Dans ses abîmes sourds font gronder leur tonnerre,
Se détruisent enfin par leurs propres ardeurs,
Et s'exhalent dans l'air en stériles vapeurs.
Tout ce qui s'offre à moi me confond, m'importune,
Semble me reprocher ma cruelle infortune :
Je n'ai que la douceur de régner dans ces lieux (1).
Où je sers de ministre à la rigueur des cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes;
Mon triste désespoir les punit de mes crimes.
A de sevères lois j'aime à les asservir;
Vengé par leurs tourmens, je vois avec plaisir
Sur leurs fronts abattus, dans leurs regards avides,
La pâle austérite graver ses traits livides;
Et, de ces malheureux sans cesse environné,
Je me trouve plus calme et moins infortuné.
Héloïse, à quel point le désespoir m'égare!
Qui l'eut pensé, qu'un jour je deviendrais barbare?...
J'en atteste l'amour, si je vivais pour toi,

---

(1) Les moines de l'abbaye de Ruys élurent Abeilard pour leur supérieur.

Mes sermens et mes vœux ne seraient rien pour
moi.
Quels sont donc les liens d'un devoir si farouche?
Ah! vaut-il un baiser imprimé sur ta bouche?
Quand je vis de mes jours s'éteindre le flambeau,
Ton Dieu fut mon asile aux portes du tombeau.
Qu'aurais-je fait alors? tes yeux pleins de ten-
dresse,
Par des larmes semblaient accuser ma faiblesse.
Il fallait t'éviter : ce nouveau culte, hélas!
Dut fixer un amant arraché de tes bras;
Mais qu'il est languissant! quelle faible puis-
sance,
En captivant mon cœur, y laisse un vide im-
[mense!
La nature pour moi n'est qu'un désert affreux,
Où, parmi les débris, se traîne un malheureux.
Sur les plus beaux objets, ma vue appesantie.
Etend le voile épais dont elle est obscurcie.
Le soleil, que toujours je préviens par mes
pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.
Le silence des bois, le cristal des fontaines,
La verdure, les fleurs et l'émail de nos plaines,
D'un ciel pur et serein le spectacle riant,
Ne font que redoubler mon ennui dévorant.
Je cherche les rochers et les antres funèbres :

J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres;
Là, plein de mon outrage, indigné de mes fers,
Je voudrais me cacher aux yeux de l'univers.
Là, j'appelle Héloïse, et dans ma sombre ivresse,
Je crois entendre encor ta voix enchanteresse:
Un lamentable écho, sur les ailes des vents,
Semble me renvoyer tes longs gémissemens,
Et sans cesse frappant mon oreille surprise,
Répète en sons plaintifs, Héloïse!... Héloïse!
Jusque dans le repos ton image me suit:
Je soupire le jour et je brûle la nuit;
Et, quand je crois saisir, embrasser ce que j'aime,
A mes regards confus je disparais moi-même....
Cette nuit même un songe, un songe séducteur,
Avait rempli mes sens de leur première ardeur;
J'expirais sur ton sein, et mon âme enivrée
Errait avec transport sur ta bouche adorée.
O douce illusion! ô funeste réveil!
Mon rapide bonheur fuit avec le sommeil.
Jetant les yeux sur moi, j'ai détesté tes charmes;
Ils ont fait mes plaisirs, ils m'arrachent des larmes.
Quel état! Mais pourquoi t'offrir ces noirs tableaux,
Et t'accabler encor du récit de mes maux?
Retrace-toi plutôt ce moment de ma gloire,
Où l'amour, malgré toi, m'accorda la victoire.

L'astre du jour baissait, un vent paisible et frais
Se jouait à travers les ombres des forêts.
Je volai dans tes bras, et ta pudeur secrète,
Au lieu de te défendre, assura ta défaite.
Quels transports redoublés! hélas! t'en souviens-tu?
Abeilard triomphait dans ton cœur combattu.
Ta voix éteinte, en vain me reprochait mon crime;
J'embrasais de mes feux ma mourante victime.
La foudre aurait grondé, je n'entendais plus rien.
Heureux par mon transport, plus heureux par le tien.
La bienfaisance alors, sûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur empruntait ton image.
En vain mes ennemis, ardens persécuteurs,
Diffamaient saintement mes écrits et mes mœurs,
Pour mieux m'assassiner se paraient d'un faux zèle,
Semblaient d'un Dieu vengeur embrasser la quelle,
Et, défendant partout qu'on osât m'approcher,
Déjà pour plaire au ciel allumaient mon bûcher:
Je riais sur ton sein de leur haîne farouche,
Et j'étais consolé par un mot de ta bouche.
Je plaignais ces mortels, ces savans ténébreux,

Toujours vils et cruels, et souvent dangereux;
J'oubliais avec toi ces absurdes systèmes
Démentis l'un par l'autre et détruits par eux-
mêmes,
Et je savais unir, par un heureux lien,
Les plaisirs d'un amant au devoir d'un chrétien.
Si j'étais près de toi, peut-être, chère amante,
Tu pourrais ranimer ma force languissante :
Dans tes yeux je verrais éclore un nouveau jour;
La nature obéit aux ordres de l'amour.
Je te verrais du moins contente d'un vain songe,
Te prêter aux efforts d'un pénible mensonge....
Hé bien! dût l'Éternel s'élever contre moi,
Je romps tous mes liens et je vole vers toi.
Toi seule de mon cœur tu peux remplir l'abîme.
Si mon amour te plaît, je le crois légitime.
Héloïse m'appelle, Héloïse m'entend;
Je mourrai dans ses bras, et je mourrai content.
D'une religion aussi triste qu'austère,
Je suis las de traîner la chaîne involontaire;
Consumé de regrets, sous le joug abattu,
Dans le vil esclavage il n'est point de vertu.
Je préfère Héloïse à mes vœux, au ciel même;
Et, fût-ce un crime enfin, c'est un crime que
j'aime!
Je reverrai ces lieux par mes mains élevés,

A l'innocence ouverts, par tes soins cultivés,
Ces lieux où la vertu, fière de son supplice,
S'impose les ennuis et la peine du vice.
Dans ce réduit obscur, séjour du repentir,
Tu reverras briller les rayons du plaisir.
Malheureux! pour moi seul ce mot est un outrage.
Puis-je réaliser une si douce image?
Moi! j'irais dans des lieux où tes jeunes appas
Livreraient à mon cœur d'inutiles combats!
La beauté gémissante assiégerait sans cesse,
Sans cesse irriterait ma honteuse faiblesse.
Je verrais dans tes pleurs éteindre tes beaux jours,
Et sans jamais jouir, je brûlerais toujours....
Que dis-je! tout fuirait un mortel déplorable
Que le désir dévore et que son être accable;
Et toi-même, évitant la trace de mes pas,
Tu maudirais l'amour expirant dans mes bras.
Sous un chêne brisé par les coups du tonnerre
Voit-on se reposer la timide bergère?
Voit-on dans la prairie un essaim attaché
Sur le pavot mourant où le lis desséché?
C'en est fait; étouffons un espoir inutile:
Pour les infortunés la tombe est un asile.
Va, cesse de chérir un fantôme d'amant.

Que l'amour seul anime et dispute au neant.
A conserver ton cœur est-ce à moi de prétendre?
Lorsque l'amant n'est plus, adore-t'on sa cendre?
Ferme, ferme l'oreille à ma mourante voix :
J'expire.....Dieu te parle....obéis à ses lois.
Dans l'ombre de son temple ensevelis tes charmes;
Offre à ce Dieu jaloux tes amoureuses larmes;
Des plus funestes feux éteins le souvenir;
Je n'exige de toi que ton dernier soupir.

ABELLARD.

ÉPÎTRE
D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

IMITÉE DE POPE,

PAR Mr MERCIER.

1/4.

AVERTISSEMENT.

Nous espérons que l'Épître suivante sera lue avec autant de plaisir que les précédentes

Je n'ai pu résister, dit M. Mercier, au plaisir de m'exercer sur ce morceau, fameux chef-d'œuvre de poésie et de sentiment, aussi admiré en France qu'en Angleterre. On sait que M. Colardeau l'a traduit avec toutes les grâces d'une versification élégante, et revêtue d'un coloris brillant. Personne ne sent mieux que moi tout le mérite de son ouvrage : cependant, comme il a dédaigné quelques endroits (qui aux yeux des lecteurs pouvaient faire longueur) je me suis attaché de préférence à ceux-là; et j'ai cru, sans prétendre lutter contre une plume aussi habile, pouvoir publier une seconde imitation de cette admirable Épître. Heureux si elle se fait lire après la sienne!

ÉPÎTRE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD.

Dans ce temple sacré, qu'entourent des déserts;
Où la foi nous découvre un nouvel univers;
Dans ce séjour de paix où l'âme recueillie,
Reconnaît le néant du songe de la vie;
Quel feu victorieux de la grâce et des temps,
Quand je touche au tombeau, se réveille en mes sens!
Tu le croyais éteint!... Amante infortunée!
A de nouveaux tourmens te voilà condamnée!
Quoi! je les ai trahis ces sermens que j'ai faits!
Il est donc des penchans qu'on ne dompte jamais!
Arrête-toi, ma main.... il en est temps encore...
O Dieu! vois mes combats, Héloïse t'implore!...
Loin d'elle un nom si cher.... Ah! s'il était tracé,
Que ce nom sous mes pleurs disparaisse effacé....
Que fais-je? et qu'ai-je lu?.... Ma plume d'elle-même
A tracé par instinct : Abeilard, que je t'aime!

Tu frémis, et tu crains que ma coupable ardeur
N'arme enfin contre moi le bras d'un Dieu vengeur.
Je ne sais s'il punit un instant de faiblesse ;
Mais telle est de mes sens l'impétueuse ivresse ;
Pour arrêter ma plume, il tonnerait en vain.
L'amour, (qu'il me pardonne !) entraîne ici ma main.

Séjour religieux, enceinte redoutable,
Où le cœur innocent se punit en coupable,
Où, parmi les ennuis et les gémissemens,
Le temps appesanti ne marche qu'à pas lents ;
Temple où, près des autels, tremblante et prosternée,
J'ai veillé tant de fois d'ombres environnée,
Des marbres de nos saints embrassant les genoux,
Vous savez si, du ciel redoutant le courroux,
J'ai répandu sur moi des larmes solitaires :
Eh bien ! mes cris plaintifs, mes soupirs, mes prières,
Des voûtes, des tombeaux la ténébreuse horreur,
Ces autels et leur Dieu.... rien n'a changé mon cœur.

Avec quels traits de feu tu peins ta tendre amante.

Dans l'âge du bonheur et d'amour expirante,
Conduite tout à coup sous ces lugubres tours,
Sépulcre des plaisirs, où meurent les beaux jours!
Ici s'éteint l'amour, ici périt la gloire;
Ici le cœur s'immole en pleurant sa victoire.
Ah! du moins fais parler ton cœur et ses désirs;
Mes soupirs répondront à tes tristes soupirs.
Un amant malheureux inventa l'art d'écrire;
Sur un papier muet l'âme passe et respire;
On soulage l'absence, on brave ses tyrans;
Crainte, embarras, ennuis, et nos plus doux penchans.
Tout se dit, Abeilard, sans que le front rougisse;
Le sentiment naif abjure l'artifice;
Ce langage secret de deux cœurs dans les fers,
Vole d'un pôle à l'autre adoucir leurs revers.
Tu me vantais l'amour et je te crus sans peine:
Le remords disparut à ta voix souveraine.
Tu régnais sans effort; tes vœux étaient mes lois;
Le ciel même semblait s'expliquer par ta voix;
D'autant plus éloquent, d'autant plus redoutable,
Qu'à mes yeux des mortels s'offrait le plus aimable.

Que dis-je? je crus voir un de ces confidens,
Des ordres du Très-Haut ministres éclatans.
Tu souriais comme eux, une flamme légère,
Tel qu'un rayon céleste animait ta paupière.
Sur un chemin de fleurs j'avançais sans effroi,
Sans regretter ce ciel que je perdais pour toi.
Tu voulus que l'hymen consacrât notre ivresse.
Je te dis : Garde-toi d'outrager ma tendresse;
Quand l'amour nous unit, nous faut-il d'autres lois?
Est-il des nœuds plus sûrs, des liens plus étroits?
L'Amour, enfant céleste, ennemi de la gêne,
Fuit d'une aile légère à l'aspect de sa chaîne.
Et qu'avons-nous besoin de tous ces vains sermens
Que la crainte commande aux vulgaires amans?
Ne prenons pour garant d'une flamme si belle
Que ce charme inconnu que nous trouvons en elle.
D'un sentiment si pur pourquoi faire un devoir?
S'armer contre le crime est déja le prévoir.
Quand un roi sur mon front mettrait son diadême,
Dédaignant sans orgueil l'éclat du rang suprême,
Et renonçant sans peine à vingt titres pompeux,
On me verrait choisir un nom plus glorieux,

Nom cher à mon amant, nom fait pour la tendresse ;
Le nom simple et touchant, le nom de sa maîtresse.
Titre dont je suis fière, oui, tu m'énorgueillis !
Sceptres, trônes, grandeurs, qu'êtes-vous à ce prix ?
Que les indifférens condamnent mon ivresse ;
C'est dans ces cœurs glacés que l'amour est faiblesse.
Trop heureux deux amans l'un à l'autre attachés,
Toujours de leur bonheur également touchés,
Qui, fuyant les détours, sans art, sans imposture,
Suivent en paix l'amour, le plaisir, la nature ?
Ils jouissent ensemble, enivrés de leurs feux,
Et l'univers trompeur a disparu pour eux....
Tel était notre sort ; il n'est plus qu'un vain songe,
Quel réveil !... dans l'abîme à jamais il nous plonge.
Ah ! périsse ce jour !... Quels horribles tableaux !
Mon époux qu'on entraîne.... un fer.... et des bourreaux.
Il tombe, il se débat dans leurs bras homicides.

Ah ! cruels ! contre moi tournez vos coups perfides !...
Que faisait Héloïse en ces momens affreux ?...
Ses pleurs, son désespoir, ses accens douloureux....
De tels monstres quel Dieu pouvait dompter la rage ?...
Malheureux Abeilard ! abominable outrage !
Ma voix meurt ; de mon front la brûlante rougeur
En taisant le forfait en révèle l'horreur.
Il luit bientôt ce jour où, pâle, gémissante,
Me traînant aux autels, victime obéissante,
Je dis au monde entier un éternel adieu.
Je me jetai mourante entre les bras d'un Dieu :
Vains efforts, vain espoir d'une amante insensée !
Toi seul, cher Abeilard, t'offris à ma pensée.
Prêtres, temple, flambeaux, tout avait fui pour moi ;
Mes sermens, si j'en fis, s'adressèrent à toi.
Tu me donnais le voile, et mes mains languissantes
Le portaient avec peine à mes lèvres tremblantes.
Je sacrifiais tout, mon espoir mon soutien ;
Abeilard, j'immolais ton amour et le mien.
Le ciel fut étonné de ce vœu téméraire,

Et déjà l'Eternel allumait son tonnerre;
Mais voyant mes remords, mes larmes, mes combats,
Au cri de mes douleurs, il désarma son bras.
Sois sensible aux tourmens qui consument mon âme:
Viens, j'expire d'amour, je porte un cœur de flamme.
Que je boive à longs traits ce poison dangereux.
Ce poison enchanteur que j'ai pris dans tes yeux.
Repose sur mon sein.... Que je retrouve encore
Ce sourire si doux, et ce front que j'adore;
Ces regards de l'amour.... Va, si j'en crois mon cœur,
La volupté pour nous n'a pas perdu sa fleur.
Ces momens fortunés, nous pourrons les connaître.
Ah! sous combien de traits le plaisir peut renaître,
Plaisirs chers!... dans tes bras je les goûterai tous,
Et ne croirai jamais qu'il en est de plus doux.
Qu'ai-je dit? Ah! pardonne à mon trouble funeste,
A des vœux impuissans que ma raison déteste;
Dans un cœur plein de toi, rappelle un Dieu vengeur;

Ah ! cruels ! contre moi tournez vos coups perfides !...
Que faisait Héloïse en ces momens affreux ?...
Ses pleurs, son désespoir, ses accens douloureux....
De tels monstres quel Dieu pouvait dompter la rage ?...
Malheureux Abeilard ! abominable outrage !
Ma voix meurt ; de mon front la brûlante rougeur
En taisant le forfait en révèle l'horreur.
Il luit bientôt ce jour où, pâle, gémissante,
Me trainant aux autels, victime obéissante,
Je dis au monde entier un éternel adieu.
Je me jetai mourante entre les bras d'un Dieu :
Vains efforts, vain espoir d'une amante insensée !
Toi seul, cher Abeilard, t'offris à ma pensée.
Prêtres, temple, flambeaux, tout avait fui pour moi ;
Mes sermens, si j'en fis, s'adressèrent à toi.
Tu me donnais le voile, et mes mains languissantes
Le portaient avec peine à mes lèvres tremblantes.
Je sacrifiais tout, mon espoir mon soutien ;
Abeilard, j'immolais ton amour et le mien.
Le ciel fut étonné de ce vœu téméraire,

Et déjà l'Eternel allumait son tonnerre;
Mais voyant mes remords, mes larmes, mes combats,
Au cri de mes douleurs, il désarma son bras.
Sois sensible aux tourmens qui consument mon âme:
Viens, j'expire d'amour, je porte un cœur de flamme.
Que je boive à longs traits ce poison dangereux.
Ce poison enchanteur que j'ai pris dans tes yeux.
Repose sur mon sein.... Que je retrouve encore
Ce sourire si doux, et ce front que j'adore;
Ces regards de l'amour.... Va, si j'en crois mon cœur,
La volupté pour nous n'a pas perdu sa fleur.
Ces momens fortunés, nous pourrons les connaître.
Ah! sous combien de traits le plaisir peut renaître,
Plaisirs chers!... dans tes bras je les goûterai tous,
Et ne croirai jamais qu'il en est de plus doux.
Qu'ai-je dit? Ah! pardonne à mon trouble funeste,
A des vœux impuissans que ma raison déteste;
Dans un cœur plein de toi, rappelle un Dieu vengeur;

L'or vil du criminel à lui-même odieux
N'a point formé pour nous des vases précieux;
L'orphelin n'a point vu les trésors de son père,
D'un faste sacrilége orner le sanctuaire;
Sous de simples dehors l'auguste piété,
Brille de son éclat, belle de sa beauté.
Accours, cher Abeilard, nos vierges inquiètes
Languissent, loin de toi, dans leurs tristes retraites.
Les soucis ténébreux pèsent sur chaque front;
Parais, à ton aspect ils s'évanouiront.
Les dômes et les tours de ces demeures sombres.
Où le jour perce à peine en combattant les ombres,
Vont luire d'un soleil plus pur, plus éclatant :
Cet astre radieux est l'œil de mon amant.
Tout brille autour de lui; la gloire le couronne;
Il répand ses rayons sur ce qui l'environne,
Mon père, mon ami, mon frère, mon époux;
O toi qui réunis les titres les plus doux,
Rends-moi donc cette paix que tu m'avais promise;
Jette un œil de pitié sur ta chère Héloise.
Plus de repos pour elle; et les jours et les nuits
Sont des siècles entiers comptés par ses ennuis:
Rien ne la touche plus. La terre renaissante

Étale en vain l'émail de la saison brillante.
Ces lacs majestueux qui ceignent nos bosquets,
L'aquilon qui mugit à travers les forêts,
Et ces sauvages bois, que, sans vaine culture,
De son ciseau hardi façonna la nature,
A mes tristes regards ont perdu leurs beautés.
Le morne désespoir s'assied à mes côtés;
Sous son crêpe funèbre il éteint la verdure,
Et prête au zéphir même un lugubre murmure.
Je ne vois dans ces bois, sous ces rians berceaux,
Qu'une terre stérile ouverte à des tombeaux,
Et le signal du temps est un son d'épouvante,
Où j'entends de la mort la voix sombre et tonnante.

C'est ici cependant qu'il faut toujours gémir;
Tu l'as voulu, cruel, je n'ai su qu'obéir.
Un jour notre union deviendra légitime;
Nos cendres au tombeau se mêleront sans crime.
Grâce! Dieu de bonté, suspends ton bras vengeur;
Je déteste mon crime et j'en chéris l'auteur.
Hélas! comment dompter une ardeur si puissante?
Dans ces sombres prisons, captive et suppliante,
Qu'il faut, avant de vaincre, essuyer de combats!

O mort! la paix du cœur n'est donc que dans tes
bras.
Prends sa cause, Abeilard, tu le rendrais vain-
queur.
Viens, et songe du moins que le devoir t'appelle;
Ne dois-tu pas tes soins à ce troupeau fidèle
Que ta voix conduisit dans l'ombre des déserts,
Loin de ces vanités qui trompent l'univers?
Ce désert embelli sourit à ton outrage;
Nous adorons un Dieu sous un toit moins sau-
vage,
Heureuse mille fois une vierge innocente,
Qui trouve en l'Eternel cette paix consolante;
Elle est avec le Dieu qui remplit l'univers,
Et son chaste sommeil lui peint les cieux ouverts:
Ses jours purs et sereins se lèvent sans nuage;
La tempête des sens, long et terrible orage,
N'effleure point le calme où repose son cœur,
Et l'austère devoir ajoute à son bonheur.
Ah! qu'Héloïse est loin de cet état tranquille!
Moi que toujours dévore une flamme inutile
Moi, qui de mon esprit ne peux bannir ce jour
Où mon orgueil vaincu couronna ton amour:
Image dangereuse et sans cesse présente,
Comment peux-tu mourir dans le sein d'une
amante?

En songe quelquefois je vole sur tes pas;
Je t'arrête, je crois te serrer dans mes bras.
Tout change...Sous les flancs d'une cime avancée,
Où se brisent les flots d'une onde courroucée,
Sur les arides bords du vaste sein des mers,
Mon œil te voit monter sur le trône des airs.
Un nuage brillant te dérobe à ma vue;
Je m'élance vers toi, je retombe éperdue;
Je m'éveille, et soudain la triste vérité
Presente à mon erreur sa fatale clarté.
Rends grâces au destin sévère et favorable;
Nul désordre des sens ne te rendra coupable.
La nature est enfin d'accord avec la loi;
Ces redoutables feux ne vivent plus en toi.
Pourquoi donc m'éviter? craindrais-tu ma présence?
Eh! qui pourrait troubler ta paisible innocence?
Tels que sur les tombeaux, ces vases pleins d'encens,
Exhalent près des morts des parfums impuissans,
Tels sont les vains soupirs de mon âme enflammée;
Ces soupirs près de toi se perdent en fumée.
Je t'aime, et c'est, hélas! sans espoir de retour;
Mais, tout cruel qu'il est, je chéris mon amour.
Pour gémir, pour prier, je devance l'aurore,

La faiblesse y reçoit un pardon généreux,
La crainte est sur la terre et la grâce est aux cieux.
C'en est fait, et je sens mes forces défaillantes;
Mon âme vient errer sur mes lèvres mourantes.
Confonds-la dans ton sein... En proie à mes remords,
Pâle et les yeux éteints, je descends chez les morts
Je tremble, je m'égare, et je te cherche encore,
Dieu me frappe... j'expire... Abeilard, je t'adore...
Héloïse n'est plus; tu cesses d'être aimé,
Si l'amour abandonne un cœur inanimé....
La mort m'a présenté son affreuse lumière;
J'ai lu dans les cercueils: « L'homme n'est que « poussière,
« L'univers n'est que cendre aux yeux de l'Éter- « nel. »
Mais, lorsque je t'aimais, n'étais-tu qu'un mortel?
Oui, je veux te frayer ce terrible passage.
Que dis-je! épargne, ô ciel! ton plus parfait ouvrage;
Ajoute de mes jours à ceux de mon amant:
C'est du monde étonné le plus digne ornement.
S'il faut qu'il meure, hélas! puissances immortelles,
Accourez près de lui, couvrez-le de vos ailes;

Ouvrez à ses regards le spectacle des cieux;
Que son dernier soupir soit un soupir heureux.
Que son âme par vous en triomphe amenée
Retourne à l'être pur dont elle est émanée!
Puisse un même tombeau nous renfermer tous deux,
Rendre immortels nos noms, nos malheurs et nos feux!
Et pour ma gloire enfin, puisse la renommée
Apprendre à l'univers combien je fus aimée!
Si deux jeunes amans remplis du même amour,
L'un par l'autre égarés, visitent ce séjour,
Cet éloquent tombeau suspendra leur ivresse;
Ils pleureront sur nous, sur eux, sur leur faiblesse;
L'œil humide et fixé sur ce triste cercueil,
Ils verront des plaisirs l'inévitable écueil;
Et celui qui, rompant un douloureux silence,
Osera le premier gémir en assurance,
S'écriera : « C'est ainsi que, malgré nos ardeurs,
« La mort assoupira la flamme de nos cœurs. »
Pour toi, jeune vestale, innocente et paisible,
Dont l'âme aux passions est encore insensible,
Quand, chérissant le nœud que tu ne connais pas,
Dans ce temple fatal on conduira tes pas,

Au récit de nos maux, loin d'être indifférente,
Prêtes-y tous les jours une oreille indulgente;
Interroge ton âme et prévient les regrets
Que traînent après eux les sermens indiscrets;
Et lorsqu'au jour prescrit, de roses couronnée,
Trop crédule victime avec pompe amenée,
Un seul mot de ta bouche ordonnera ton sort,
Avant que d'embrasser ces voiles de la mort,
Ces lugubres bandeaux et ces chaînes mystiques,
Tremble... et jette un coup d'œil sur nos froides reliques.

HÉLOÏSE.

ÉPÎTRE
D'ABELARD A HÉLOÏSE,

PAR M. DORAT

Pour servir de réponse à l'épître précédente.

AVANT-PROPOS.

On ne peut voir une réponse plus grave, plus humble et plus chrétienne que cette Épître. Abeilard passe sous silence tout ce qu'Héloïse lui avait mandé de son attachement pour sa personne. Il ne lui dit rien sur toutes les marques qu'il avait autrefois reçues de son amour, et dont elle tâchait de lui rappeler le souvenir. Il semble qu'Abeilard ait oublié, et qu'il veut qu'Héloïse oublie aussi qu'il a été son amant et son époux, et que, s'il l'est encore, c'est pour l'exhorter à une entière résignation en Jésus-Christ. Enfin Abeilard, dans toute cette Epître, instruit, exhorte et console Héloïse, à qui il recommande qu'après sa mort son corps soit porté au Paraclet pour y être inhumé.

ÉPÎTRE

D'ABEILARD A HÉLOÏSE.

Malheureux! qu'ai-ie fait? j'ai rallumé ta flamme;
J'ai troublé le repos qui rentrait dans ton âme;
Ce cœur où, malgré moi, le ciel seul doit régner,
Déchiré par mes mains, recommence à saigner!
Que veux-tu? comme toi, je languis, je soupire,
Je meurs.... l'amour sur moi reprend tout son empire:
J'ai gardé trop long-temps un silence orgueilleux,
Et ce cœur fatigué s'abandonne à ses feux.
Du sort qui m'accabla, quoi! la rigueur extrême
A séparé de toi la moitié de toi-même!...
O trouble! ô désespoir! ardeurs, transports, désirs,
Tout me reste, Héloïse, excepté les plaisirs.
Cet abandon du cloître, et son affreux silence,
Tout me livre à moi même, et m'afflige, et m'offense:
Malgré tous mes efforts, je ne peux t'oublier.
Dieu me menace en vain, et j'ai beau le prier,

Tu triomphes toujours : oui, ma main téméraire
Te place à ses côtés au fond du sanctuaire ;
Et, quand de toutes parts règne un muet effroi,
Prosterné devant lui, je n'adore que toi.
Plus de calme, il me fuit ; j'en offre en vain l'image.
Dans le fond de mon cœur j'entends gronder l'orage.
Mais toi, quelle terreur a glacé tes transports ?
Héloïse fidèle a senti des remords !
Des remords, Héloïse !... est-ce à toi d'en connaître ?
A la voix d'un amant ils doivent disparaître.
Ah ! qu'ils ne souillent point tes innocens attraits !
Mets-tu donc ta faiblesse au nombre des forfaits ?
Héloïse, crois-moi, ta flamme est légitime :
Quelles sont nos vertus, si l'amour est un crime ?
Sur l'univers entier jette un moment les yeux ;
Animé par l'amour, l'univers est heureux.
Où suis-je ?... et qu'ai-je dit ? ô ciel ! où m'égarais-je ?
A mes profanes vœux je joins le sacrilège !
Arbitre souverain de mon funeste sort,
A mes sens désolés pardonne ce transport.
Tu le sais : abattu sous la haire et la cendre,
D'un trop cher souvenir je voudrais me défendre :

Déchiré devant toi par d'horribles combats,
L'existence pour moi n'est plus qu'un long trépas.
Mon Dieu, lorsqu'à tes lois mon âme s'est soumise,
Je ne t'ai point juré d'oublier Héloïse....
Héloïse.... va, cours, tombe aux pieds des autels;
Renonce pour jamais à tes feux criminels:
Que la religion, t'armant d'un saint courage,
De ton cœur, s'il le faut, arrache mon image,
Mon image trop chère et qui fait tes tourmens:
Je te remets ta foi, je te rends tes sermens.
C'est moi de qui la main couronnant ma victime,
Te cachait sous des fleurs le penchant de l'abîme;
Compte, si tu le peux, tes soins et tes chagrins.
Que de jours orageux pour quelques jours sereins!
Rassemble de l'amour les ennuis et les peines,
Et ses jaloux transports et ses terreurs si vaines;
Mets à part ses douceurs, ses passagers désirs,
Et vois combien ses maux surpassent ses plaisirs.
Rappelle toi surtout, pour affermir ta haine,
Ces jours de deuil, ces jours où, respirant à peine,
Courbé sous mes malheurs, je m'en fis de nouveaux,
Où dans tous les mortels je crus voir des rivaux.

Dévoré, poursuivi par mes noires alarmes,
Je redoutais en toi la jeunesse et les charmes,
Un sexe trop facile et prompt à s'enflammer;
Je redoutais surtout l'habitude d'aimer.
J'en hâtai chaque jour l'injuste sacrifice;
Songeant à mon repos, je pressais ton supplice:
Je désirai qu'un cloître, asile redouté,
Pour dissiper ma crainte enfermât ta beauté.
Les caresses, les pleurs d'Héloise attendrie,
Rien ne pouvait calmer ma sombre jalousie,
Et, ton amour lui-même augmentant mon effroi,
Je voulus que ton Dieu me répondît de toi.
Oui, de ma propre main je traînai la victime.
Je te donnais à lui; mais, ô fureur! ô crime!
Retenant mon présent, arraché de mes mains,
Je te donnais à lui, pour t'ôter aux humains.
Tu me disais: Ordonne, et choisis ma demeure;
Où veux-tu que je vive? où veux-tu que je meure?
Abeilard, je suis prête.... Et moi, dans ces [momens,
Je goûtais le plaisir au sein de mes tourmens.
Portiques révérés, asiles respectables,
Aux profanes regards dômes impénétrables,
Grâce à la piété qui veille autour de vous,
Combien vous assurez le bonheur d'un jaloux!
Que je fus soulagé de t'y voir renfermée,

Et de te voir soustraite au péril d'être aimée !
J'attendais cet instant où quelques mots cruels
T'enlèveraient à moi comme à tous les mortels.
Par l'offre de ta dot, je parvins à séduire
Celle qui dans ton cloître exerçait son empire ;
Et cette femme enfin, secondant ton bourreau,
Pour toi, dans un désert, me vendit un tombeau.
Ah ! d'un pareil amour n'es-tu pas indignée ?
Ne vois-tu pas le piége où tu fus entraînée ?
A des transports honteux cesse de t'emporter,
Et d'aimer un mortel que tu dois détester....
Me détester ! qui ? moi !... Non, ma chère Hé-
loïse....
Non.... tu ne le dois pas.... Ta foi me fut promise.
Je réclame ton cœur, il est encore à moi....
Cent fois plus qu'à ce dieu.... que je trahis pour
toi.
Mes douloureux affronts, tes maux que je par-
[tage,
Jusqu'aux emportemens de ma jalouse rage,
Tout m'assure à jamais une âme où j'ai régné....
Je suis trop malheureux pour être dédaigné.
Pour moi seul la nature est affreuse et stérile :
Ce sépulcre où je vis n'est pas même un asile.
Le soleil, que toujours je préviens par mes
pleurs,
Ne trace pour moi seul qu'un cercle de douleurs.

Je cherche les rochers et les antres funèbres;
J'aime à m'ensevelir dans l'horreur des ténèbres.
Je descends quelquefois dans ces sombres caveaux
Où triomphe la mort au milieu des tombeaux;
C'est là qu'anéanti je me dis en moi-même:
Voilà donc la demeure et l'asile suprême,
Le terme où les amans heureux ou malheureux
Verront s évanouir leur tendresse et leurs feux.
De moment en moment, il vient ce jour horrible;
Où la mort glace enfin le cœur le plus sensible,
Et c'est là qu'Abeilard, pour toujours renfermé,
Ne se souviendra plus d'avoir jamais aimé....
Là, se perdent les rangs, les vertus et les charmes;
Après de tristes jours, prolongés dans les larmes;
C'est donc là qu'Héloïse.... et soudain oppressé,
Au milieu des cercueils je tombe renversé.
Prends pitié de mes maux, du feu qui me consume....
De ce poison brûlant tout aigrit l'amertume;
Tout me blesse et me nuit.... Ah! pénètre avec moi
Dans les replis d'un cœur qui ne s'ouvre qu'à toi.
Combien je suis changé! moi-même j'en frissonne;

Je hais et je maudis tout ce qui m'environne,
Et m'applaudis souvent de régner dans ces lieux
Où je sers de ministre à la rigueur des cieux.
J'appesantis le joug de mes jeunes victimes;
Ma jalouse fureur les punit de mes crimes.
J'aime à voir la pâleur de leurs fronts pénitens,
Et l'aspect de leurs maux adoucit mes tourmens....
Héloïse, à quel point le désespoir m'égare!
Qui l'eût pensé qu'un jour je deviendrais barbare?
Tu le sais, Héloïse, en des temps plus heureux,
Je fus, ainsi que toi, sensible et généreux.
L'indigence jamais ne me fut importune,
J'ouvrais mon âme entière aux cris de l'infortune.
En vain mes ennemis, ardens persécuteurs,
Cherchaient à diffamer ma conduite et mes mœurs;
La bienfaisance alors, sûre de mon hommage,
Pour entrer dans mon cœur empruntait ton image;
Et, tant que je l'ai pu, dans mes obscurs destins,
J'ai goûté la douceur d'être utile aux humains.
O jours trop fortunés!... ô jours de mon ivresse!
Où je laissais sans crainte éclater ma tendresse,

Où rien n'interrompait ce commerce enchanteur,
Ce doux épanchement des secrets de mon cœur;
Où libre de te voir et chargé de t'instruire,
J'aimais à t'égarer, au lieu de te conduire;
Où, pour toute leçon, à tes pieds prosterné,
Je te peignais l'amour que tu m'avais donné....
Tu n'as point oublié cet instant de ma gloire,
Ce moment où j'obtins la première victoire.
Les parfums du matin s'exhalaient dans les airs.
Un jour voluptueux brillait sur l'univers:
Plus riante et plus belle, au gré de mon ivresse,
La nature semblait pressentir ta faiblesse.
Tes yeux; qu'obscurcissait une douce vapeur,
S'ouvraient sur Abeilard avec plus de langueur.
Ma main sous un berceau te conduisit tremblante;
J'entendis soupirer ta vertu chancelante:
Mes regards enflammés t'exprimaient le désir;
J'aperçus dans les tiens le signal du plaisir....
Je volai dans tes bras.... En vain ta voix éteinte,
A travers cent baisers murmurait quelque plainte;
Je ne t'écoutais plus, je n'entendais plus rien;
Heureux par mon transport, plus heureux par le tien.

Ah ! détourne les yeux de ce tableau profane ;
Tout me consterne ici, m'accuse et me condamne.
Devant moi se découvre un avenir vengeur,
Et la voix de mon Dieu tonne au fond de mon cœur.
Toi qui creusas l'abîme où ton courroux me laisse,
J'espérais que ton bras soutiendrait ma faiblesse;
J'ai cru que ta bonté descendrait jusqu'à moi,
Et que les passions se taisaient devant toi.
Hélas ! dans ces réduits ont-elles plus d'empire ?
Serait-il des penchans que tu ne peux détruire ?
Je pleure, je gémis et les nuits et les jours ;
Je me repens, t'implore, et je brûle toujours.
Frappe enfin, et punis un mortel qui t'offense;
Fais au pied de l'autel éclater ta vengeance ;
Et, puisque tu n'as pu m'arracher mon penchant,
Pour éteindre l'amour anéantis l'amant.

O ma chère Héloïse ! ô toi que j'ai perdue !
Toi que j'égare encore, éloigné de ta vue.
Où me cacher ? où fuir un feu trop dévorant
Qui s'attache à mon cœur et coule avec mon sang ?
Cette terre où je rampe a-t-elle assez d'abîmes,
Si l'œil perçant de Dieu vient à compter mes crimes ?

Que de faibles mortels mon exemple a séduits!
Que de coupables feux par les miens enhardis!
Dans les lieux les plus saints, nos fautes sont connues.
Nos lettres, tu le sais, sont partout répandues:
On les lit, on s'y plaît, on y puise un poison
Qui, pour aller au cœur, enivre la raison :
La jeunesse, livrée à tout ce qui l'abuse,
Dans ses déréglemens nous cite pour excuse:
Notre amour malheureux fait encor des jaloux;
Il a creusé l'abîme où l'on tombe après nous.
Il est temps, il est temps de se vaincre soi-même,
De contraindre nos feux à cet effort suprême.
Nos longs égaremens, source de nos malheurs;
Veulent, pour expier, de la honte et des pleurs.
Pleurons et rougissons; du sein de la poussière,
Élevons vers le ciel notre ardente prière.
Peut-être que le ciel, à la fin désarmé,
Au cri du repentir ne sera plus fermé.
Cesse de m'inviter, hélas! trop indiscrète,
A venir partager tes soins et ta retraite.
Qui? moi! de tes devoirs soulager le fardeau,
Diriger de tes sœurs le docile troupeau,
Les sauver des périls que pour moi je redoute,
Des vertus que je fuis leur aplanir la route!

Moi ! j'irais dans des lieux où tes jeunes attraits...
Non, ce n'est plus pour moi que les plaisirs sont faits.
Si tu pouvais me voir, l'œil cavé par les larmes
Baissant toujours ce front qui t'offrit quelques charmes;
De spectres effrayans toujours environné,
Triste, défait comme eux, et comme eux décharné:
Tu voudrais bien plutôt éviter cette image,
Et loin de le chercher, tu fuirais mon passage.
Ne me prodigue plus le nom de fondateur;
Je suis un malheureux, je suis un corrupteur,
Qui, dans l'affreux moment où la raison l'éclaire,
Frémit de son amour, que pourtant il préfère;
Arrache, avec effort, un cœur trop criminel,
Qui, la bouche collée aux marches de l'autel,
Dans la religion espérant un refuge,
Attend la grâce encore, ou l'arrêt de son juge.
Joins tes remords aux miens; surtout ne m'écris plus:
Cachons-nous désormais des soupirs superflus,
Ou laissons entre nous un intervale immense;
Espérons tout du temps et surtout du silence.
Va, cesse de chérir un fantôme d'amant,
Que l'amour seul anime et dispute au néant.

Dieu le veut ;... dans son temple ensevelis tes
charmes :
Offre à ce Dieu jaloux tes pénitentes larmes,
Et que ces pleurs enfin effacent à leur tour
Tous les pleurs qu'Héloïse a versés pour l'amour.
Si la mort, dans ces lieux, devançant ma
vieillesse,
Vient terminer des jours tissus par la tristesse.
Je veux qu'au Paraclet Abeilard soit porté,
Et que dans cet état il te soit présenté,
Non pour te demander un regret inutile,
Mais pour fortifier ta piété fragile.
Plus éloquent que moi, ce spectacle cruel
Te dira ce qu'on aime en aimant un mortel.

ABEILARD.

ÉPÎTRE
D'HÉLOÏSE A SON ÉPOUX,

ABBÉ DE SAINT-GILDAS DE RUYS,

PAR M. G** DOUXIGNÉ.

AVANT-PROPOS.

Héloïse, dans cette Épître, paraît beaucoup affligée de la lettre d'Abeilard à un de ses amis; elle le conjure de lui donner souvent de ses nouvelles; elle lui représente qu'après l'avoir perdu il ne peut, sans injustice, la priver de la consolation que ses lettres lui donneraient; qu'elle n'a jamais aimé en lui que lui-même; et que, dans l'excès de son amour, elle s'est fait religieuse uniquement pour lui plaire; elle lui reproche la défiance qu'il eut alors de sa fidélité. Enfin, elle tire cette conséquence, qu'il serait le plus ingrat des hommes, s'il refusait de lui écrire et de la consoler, ainsi que ses religieuses, qu'elle qualifie *filles d'Abeilard*.

ÉPÎTRE
D'HÉLOÏSE A SON ÉPOUX,

Une lettre, où nos maux étaient par toi dépeints,
L'autre jour, par hasard, fut remise en mes mains;
Des traits de mon époux je reconnus l'empreinte,
Et crus pouvoir l'ouvrir sans scrupule et sans crainte;
Mais que mon triste cœur d'un vain espoir flatte,
Abeilard, paya cher sa curiosité!
Hélas! loin d'adoucir l'ennui qui me dévore,
Cette lettre n'a fait que l'augmenter encore.
Eh quoi! d'un malheureux, pour calmer les douleurs,
Fallait-il rappeler le sujet de nos pleurs;
Et que, pour soulager des disgrâces communes,
Ta main lui retraçât toutes nos infortunes?
Ah! du sort d'un ami c'est prendre trop de soin;
Et pour moi ton amour n'eût pas été plus loin.
Depuis ce jour fatal, ainsi que ma tristesse,
J'ai senti dans mon cœur renaître ma tendresse.
Mes feux qu'avaient domptés le temps et la vertu,

Ont repris sur mes sens un pouvoir absolu.
Que dis-je? de tes maux la peinture touchante,
Les a renouvelés dans l'âme d'une amante.
Non, ces maux, Abeilard, par ta plume tracés,
Jamais de mon esprit ne seront effacés.
Je croirai voir toujours cette main ennemie,
Qui d'un oncle cruel servit la barbarie.
Je n'oublierai jamais ces indignes rivaux
Dont l'orgueil distilla son fiel sur tes travaux;
En vain pour te soustraire à leurs lâches outrages
Tu daignas expliquer le sens de tes ouvrages;
On te vit succomber sous leurs coups odieux,
Et le feu consuma tes écrits précieux.
Par combien de noirceurs, ces docteurs témé-
raires,
Ces vils religieux, que tu traites de frères,
N'essayèrent-ils pas de flétrir ton honneur?
Le temps même n'a pu désarmer leur fureur;
A peine ton trépas éteindra-t-il leur haine;
Et peut-être qu'un jour leur envie inhumaine,
Jusque dans ton cercueil, lançant sur toi ses
traits,
De ta cendre tranquille ira troubler la paix.
Que cette idée, ô ciel! et m'irrite et m'accable!
Rougis de ton erreur, siècle aveugle et coupable!
Toi qui, l'abandonnant à d'injustes mépris,

Des vertus d'Abeilard n'as point connu le prix.
Quoi! de tes maux passés la mémoire remplie,
Te faudra-t-il trembler sans cesse pour ta vie?
Et dans ces lieux, jamais, hélas! ne pourrons-nous
Prononcer sans effroi le nom de mon époux?
Ce nom y fera-t-il toujours couler mes larmes?
Montre-toi, cher époux, sensible à nos alarmes;
Que le plus prompt retour te rapproche de moi;
Ou, si du sort jaloux l'impérieuse loi,
A mon empressement t'empêche de te rendre,
Console, en m'écrivant, l'amante la plus tendre;
Le fardeau de mes maux en sera plus léger,
Si ton cœur avec moi veut bien le partager.
Par tes lettres tu peux modérer mon martyre;
Au nom de notre amour, hâte-toi de m'écrire.
Pouvant de son épouse adoucir les douleurs,
Abeilard sera-t-il insensible à ses pleurs?
Et ne voudra-t-il pas faire du moins pour elle
Ce que pour un ami lui suggéra son zèle?
Ce n'est pas que je blâme une juste pitié;
L'amour d'un noble cœur n'exclut pas l'amitié.
Je ne puis condamner l'ingénieuse adresse
Par qui de ton ami tu calmas la tristesse,
En comparant au sien un plus cruel ennui;
Mais ne nous devais-tu pas encor plus qu'à lui?

On nous nomme tes sœurs : nous sommes ta famille :
Chacune d'entre nous prend le nom de ta fille;
Et, si quelqu'autre nom pouvait plus nous flatter,
Nous nous disputerions l'honneur de le porter.
Tout nous inspire ici des sentimens si justes,
Et de ta piété ces monumens augustes,
Ce cloître, ces autels sont autant de témoins
De notre attachement ainsi que de tes soins.
Nous n'en perdrons jamais le souvenir fidèle,
Et nous dirons toujours que c'est toi dont le zèle,
Dans un désert, au meurtre autrefois consacré,
Daigna fonder pour nous un temple révéré;
Que ce n'est point aux rois qu'est dû cet avantage,
Et que ces murs sacrés sont ton unique ouvrage.
C'est là qu'en ta faveur nos cœurs reconnaissans
Offrent sans cesse au ciel les vœux les plus ardens.
Le Dieu que nous servons dans cet asile austère
Y reçoit tous les jours notre hommage sincère.
Toutefois cet amour pour la religion
N'étouffe point en nous toute autre passion.
De notre sexe, hélas! tu connais la faiblesse:
Si de nos cœurs souvent la grâce est la maîtresse,

Trop souvent la nature y domine à son tour,
Et pour la vaincre il faut combattre plus d'un jour,
Notre vertu fragile a besoin qu'on la guide;
C'est à toi d'affermir cette vertu timide.
Esclaves du péché, de la chair et des sens,
Que produiraient, sans toi, nos efforts impuissans?
Ah! reviens, Abeilard, reviens par ta présence
Fortifier nos vœux, fixer leur inconstance;
Et de Paul imitant les travaux précieux,
Sois de notre salut l'artisan glorieux.
Nous savons qu'ennemi d'une oisive mollesse,
Loin de nous, au travail tu te livres sans cesse,
Mais tu n'enrichis plus de tes productions
Que des hommes pervers indignes de tes dons;
Et, refusant tes soins à des enfans dociles,
Tu prends pour des ingrats des peines inutiles.
Quoi! pour rendre ton cœur propice à mes souhaits,
Dois-je, au nom de mes sœurs, te parler désormais?
Héloïse sur toi n'a-t-elle plus d'empire?
Crains-tu de consentir à ce qu'elle désire?
Cependant, grâce au nœud dont nous sommes unis,
Abeilard, tout commerce entre nous est permis;

Et d'ailleurs, à me fuir qui pourrait te contraindre?
De tes désirs éteints je n'ai plus rien à craindre.
Et nos vœux, et le fer d'un assassin cruel,
Ont mis à nos transports un obstacle éternel.
Viens donc, par ton exemple, en ce lieu solitaire,
Rendre à mes sens troublés un calme salutaire.
Si je suis par raison dans ce séjour de paix,
Fais que, par pitié, j'y trouve des attraits.
Dès qu'une fois l'amour a subjugué notre âme,
Il est bien malaisé d'en éteindre la flamme....
Tu dois te rappeler quels étaient mes tourmen
Quand il fallait sans toi passer quelques momens,
Et combien, Abeilard, de ta plus courte absence
Le temps paraissait long à mon impatience.
Fuyant tous les regards jusques à ton retour,
Je veillais pour t'écrire et la nuit et le jour.
Ma plume de mon cœur te peignait la tendresse
Et les divers ennuis qui l'agitaient sans cesse,
Et je ne jouissais d'un instant de repos
Que lorsque ta réponse adoucissait mes maux.
Que de pleurs à mes yeux n'as-tu pas fait répandre? [tendre;
Ce détail te surprend, et tu crains de l'en-

Mais je ne rougis plus, depuis que, pour t'aimer,
Je suis venue ici, jeune encor, m'enfermer.
Renoncer à vingt ans au monde, à ses délices!
Un vertueux amour fait seul ces sacrifices.
Quand la soif des plaisirs excite nos transports,
On n'a garde, Abeilard, de s'attacher aux morts,
Et l'on cesse d'aimer l'objet dont la tendresse
Ne peut plus de nos sens satisfaire l'ivresse.
Que Fulbert se trompait alors que sa fureur
Du plus noir des forfaits te fit subir l'horreur.
Il crut que, du plaisir faisant ma loi suprême,
Je préférais ton sexe à ta personne même;
Mais, malgré lui, toujours je sens les mêmes feux:
Le perfide a commis un crime infructueux;
Et mon fidèle amour, plus puissant que sa rage,
Te venge, dans mon cœur, de son barbare outrage.
L'homme en toi n'était pas ce que j'aimais le plus;
J'adorais ton esprit, tes talens, tes vertus.
Tu l'as bien éprouvé par cette résistance,
Qu'à notre hymen long-temps opposa ma constance:
Car, quoiqu'autorisé par la religion,
Le nom d'épouse fût un respectable nom,
Tu le sais, Abeilard, le tendre nom d'amante

Offrait un plus doux charme à ma flamme innocente.
L'amour veut être libre, et de ses feux souvent
L'hymen détruit l'ardeur en l'assujettissant.
C'est ce qui de mon cœur alarmait la tendresse;
Je me voyais du tien souveraine maîtresse :
Maîtresse d'Abeilard ! ce titre était pour moi
Plus flatteur que celui de l'épouse d'un roi.
Le véritable amour, dédaignant la fortune,
Du faste et des grandeurs fuit la pompe importune,
Et, ne trouvant en lui ce qui peut le charmer,
Attache son bonheur au seul plaisir d'aimer.
Oui, s'il est un bonheur, il est dans ce délire,
Dans ces doux sentimens qu'à deux amans inspire
Un penchant mutuel que l'estime a produit.
Tel fut, cher Abeilard, celui qui nous unit.
Par ton mérite seul, mon âme fut séduite.
Eh ! qui n'eût point rendu justice à ton mérite :
Est-il une province, une ville, un pays,
Où ton illustre nom n'ait pas été transmis ?
On vantait en tous lieux tes sublimes ouvrages :
Ton aspect triomphait des femmes les plus sages;
Ton air noble, tes traits, tes discours éloquens,
Cette simplicité, compagne des talens,

Ces yeux où de ton âme on lisait la franchise,
Tout parlait en faveur du vainqueur d'Hélo se;
Tes rares qualités, sur toi, de toutes parts,
Des peuples et des grands attiraient les regards.
Admirant à l'envi ton génie et tes grâces,
Pour te voir et t'entendre, on volait sur tes traces.
Solide tour à tour, et rempli d'agrémens,
Tu ne ressemblais point à ces sombres savans
Dont l'orgueil a rendu l'esprit atrabilaire,
Et qui, pour trop savoir, ignotent l'art de plaire.
Quels charmes n'avaient pas ces vers ingénieux
Où, pour te délasser d'un travail sérieux,
De l'amour quelquefois tu traçais les caprices?
Du lecteur, en tout temps, ils feront les délices;
Cette *Rose* (1), surtout, où de tant de beautés
Tu découvris l'éclat à nos yeux enchantés,
Fiction à la fois dé icate et nouvelle,
Aux poëtes toujours servira de modèle.
Quelle lyre a jamais rendu de plus doux sons?
Ton génie animait jusques à ces chansons
Qui, pour moi, par l'amour t'ayant été dictées,
Seront par mille amans pour d'autres répétées.

---

(1) On attribue à Abeilard le *roman de la Rose*, en vers. C'est une erreur; ce roman est de Jean de Mehun.

Ainsi, tes vers touchans, monumens de nos feux,
Iront, de bouche en bouche, à nos derniers neveux,
Et l'on s'entretiendra de nous et de nos flammes,
Tant que le dieu d'amour régnera dans les âmes.
Que j'ai vu de beautés, dont chacune pensait
Être l'heureux objet que ta muse encensait,
Et dont la vanité, sur la moindre apparence,
De captiver ton cœur concevait l'espérance,
Mais qui, reconnaissant à la fin leur erreur,
Exhalaient contre moi leur jalouse fureur!
Ton amante, Abeilard, disaient-elles sans cesse,
Ne devait son éclat qu'à ta seule tendresse,
Et serait dans l'oubli demeurée à jamais
Si tes vers n'avaient point célébré ses attraits.
Mon amour-propre en vain souffrait de cet outrage,
Je méprisais des cris enfantés par la rage,
Et je m'applaudissais d'avoir fixé les vœux
D'un homme qui savait, par un art merveilleux,
Transformer en déesse une simple mortelle.
Souvent même, peut-être, à tes regards plus belle,
En lisant tes écrits, je me persuadais
Être telle en effet que tu m'y dépeignais.

Mais que sont devenus ces jours remplis de
charmes ?
Maintenant, condamnée à répandre des larmes.
Je puis à peine ouvrir mes yeux appesantis ;
Mes traits, par la douleur, sont usés et flétris.
Je ne vois les objets qu'à travers un nuage ;
Le jour le plus serein me semble un jour d'orage ;
Tout ce qui m'environne est pour moi sans
appas ;
Et de toute ma joie il ne me reste, hélas !
Qu'un souvenir amer qui redouble ma peine.
O vous dont mon bonheur arma l'aveugle haine !
Cessez de vous livrer à des transports jaloux ;
Abeilard ne vit plus, ni pour moi, ni pour vous ;
Ses malheurs ont du sort asservi l'injustice ;
Ma flamme a fait son crime et causé son supplice ;
Il se laissa toucher par mes faibles attraits,
Et, l'un de l'autre épris nous vivions satisfaits,
Lorsque sur mon amant une main homicide
Osa, vil instrument d'une rage perfide...
Mais ici la pudeur et l'amour offensés,
M'empêchent d'achever : mon trouble en dit
assez.
A combien de revers étais-tu destinée,
Trop sensible Héloïse ! épouse infortunée ?
Le temps, de ton époux a ralenti l'ardeur :

La glace de ses sens a passé dans son cœur;
A sa flamme légère un froid dégoût succède;
L'ingrat te laisse en proie à l'ennui qui t'obsède;
Et, las de sa conquête, il dédaigne aujourd'hui
Un cœur qui s'était mal défendu contre lui :
Il l'avait pris sans peine, il te le rend de même.
Tu devais bien prévoir cette infortune extrême,
Quand ta raison pouvait, certaine du succès,
De ton amour naissant arrêter les progrès :
Que te sert, à présent, sa tardive lumière?
A tes feux, sans remords, livre-toi tout entière,
Ame lâche! et, perdant à jamais tes plaisirs,
Pour ces plaisirs encor forme de vains désirs.
Qu'ai-je dit? où m'emporte une ardeur criminelle?
Dans quel aveuglement, ô ciel! me plonge-t-elle?
Quoi! l'épouse d'un Dieu brûle pour un mortel!
Et j'ose l'avouer! tu m'y forces, cruel!
Fallait-il tout d'un coup, par ta flamme inconstante,
Porter le désespoir dans le cœur d'une amante?
Et ne devais-tu pas attendre que le temps
Eût pu briser des nœuds si chers et si puissans?
Viens m'arracher du moins à ma propre faiblesse.
Abeilard, viens m'aider à vaincre ma tendresse;

Et de la piété me montrer les appas.
Mais non, fuis-moi plutôt, et ne m'écoute pas :
Ta présence, fatale au repos de mon âme,
Au lieu de la dompter, irriterait ma flamme ;
Et, sous l'excès d'un feu vainement combattu,
Je verrais à regret succomber ma vertu.
Fuis-moi, dis-je ; il est temps qu'à mes vœux asservie
Je consacre à mon Dieu le reste de ma vie.
Oui, Seigneur, c'en est fait, je m'abandonne à toi.
Trop long-temps indocile et rebelle à ta loi,
Je ne veux m'appliquer désormais qu'à te plaire,
Et mourir, s'il se peut, sous ton joug salutaire.
Daigne, du haut des cieux, sensible à mes remords,
De mon cœur pénitent protéger les efforts,
Éteindre en moi le feu d'une coupable flamme,
Et par un feu plus pur l'effacer de mon âme.
Être éternel, toi seul mérites notre amour.
Contre un amant chéri, je t'implore en ce jour.
Signale en ma faveur ta puissance céleste.
Je ne peux rien sans elle ; un obstacle funeste
Vient s'opposer sans cesse à mon juste dessein :
Mon feu mal étouffé se rallume en mon sein ;

Malgré moi, de mes sens à toute heure il s'empare;
Je ne me connais plus, je me perds, je m'égare,
Je frémis, je frissonne, et mon cœur déchire
Repousse en vain l'amour dont il est dévoré.
Quels combats!... Quels tourmens faut-il que je subisse?
Puis-je sans expirer souffrir un tel supplice?...
Quel souvenir encore m'agite et me poursuit!
Au milieu des tombeaux, dans l'ombre de la nuit,
Héloïse, à genoux sous ces voûtes fatales,
Veillait à la lueur des lampes sépulcrales:
Les flambeaux presque éteints dans ces lieux redoutés,
A peine répandaient leurs mourantes clartés.
Du fond d'un monument, une voix souterraine,
Semblait jusques à moi s'élever avec peine.
Viens, ma sœur, disait-elle, et descends près de moi;
Cet asile éternel est préparé pour toi:
Viens, ô ma triste sœur! brise un joug qui t'opprime.
Comme toi, de l'amour je fus long-temps victime;
J'ai tremblé, j'ai gémi, j'ai répandu des pleurs:

La mort a dans son sein endormi mes douleurs.
Ici, des malheureux on n'entend point les plaintes.
La superstition y rougit de ses craintes,
Et l'Éternel pardonne aux cœurs infortunés
Que des cruels humains l'orgueil a condamnés.
Viens, il te tend les bras...son auguste clémence,
Des mortels malheureux fut toujours l'espérance...
Sensible à ces accens, je me rends, et mon cœur,
Cher Abeilard, renonce à sa profane ardeur :
Dieu l'emporte sur toi dans mon âme soumise.
Seconde par tes vœux ma pieuse entreprise,
Et reçois, en cédant ton épouse à ton Dieu,
D'Héloïse mourante un éternel adieu.

HÉLOÏSE.

ÉPÎTRE
D'ABEILARD A SON ÉPOUSE,

TRADUITE LIBREMENT EN VERS

PAR M C**. (*),

Pour servir de réponse à l'épître précédente.

POURQUOI, chère Héloïse : avoir osé m'écrire?
Pourquoi m'avoir appris que votre cœur soupire?
Que je suis seul l'objet de vos tourmens affreux?...
Est-il, après le mien, un sort plus malheureux?
Que ne me laissez-vous dans ma retraite austère
Appaiser de mon Dieu la trop juste colère?
Votre cœur et le mien, agités, combattus,

(*) On trouvera peut-être dans cette épître des idées un peu trop hardies, je l'avoue; mais il faut les pardonner à l'amour désespéré d'Abeilard. Il vient de recevoir de sa maîtresse une lettre passionnée qui lui rappelle ses malheurs : il s'échappe, il est vrai; mais tout ce qu'il dit part d'une âme enflammée et non d'un cœur

Sont encore éloignés du sentier des vertus.
Ne me reprochez pas ma froide indifférence :
Moins sensible que vous, j'aime plus qu'on ne pense.
Oublions pour toujours ces plaisirs attrayans,
Qui, pour notre malheur, ont corrompu nos sens.
Que vous sert à present cette vive tendresse
Pour un être insensible à la moindre caresse ?
Autrefois, jeune, ardent, de vous j'étais aimé ;
Aujourd'hui je ne suis qu'un squelette animé....
Ah ! si vos yeux voyaient mon teint livide et blême,
Vous diriez : Est-ce là cet Abeilard que j'aime ;
Cet amant, cet époux pour qui je brûle encor,
Et de qui j'estimais l'amour plus qu'un trésor ?...
Cessez donc de brûler pour un peu de poussière.

---

corrompu. D'après cela j'ai hasardé quelques traits ; je les démens d'avance s'ils peuvent paraître dangereux, et je prie les personnes qui me liront de ne point juger avec une froide malignité le langage brûlant de la passion, qui ne connait point d'autre frein, et dont les écarts sont presque toujours excusables.

Héloïse à Dieu seul doit aspirer de plaire,
Vos soupirs et vos vœux doivent être pour lui;
Servez-le toujours bien, il sera votre appui.
Si, par votre savoir la France vous contemple,
Que votre piété soit pour elle un exemple :
Pour ne point succomber à la tentation,
Faites-vous un rempart de la religion;
Des malheureux mortels c'est la consolatrice :
Plus vous la cultivez, plus vous fuyez le vice;
Le cœur est moins troublé lorsque l'on suit ses lois :
Du Dieu que nous servons elle emprunte la voix.
Hélas! si dans ces temps de plaisir et de crime,
Où notre passion nous semblait légitime,
Loin de livrer nos cœurs à nos sensations,
Je vous avais donné de pareilles leçons....
Nous jouirions encor de ces transports aimables
Que l'hymen et l'amour rendent inépuisables;
Je n'aurais point cessé d'être ce que j'étais,
Et des plus tendres feux pour vous je brûlerais....
Le ciel s'est irrité de notre flamme impure :
Il nous en a puni. Subissons sans murmure
Nos peines, nos tourmens : trop heureux d'expier
Nos funestes erreurs à force de prier!
Imitez Abeilard, Héloïse; et votre âme
Ne s'occupera plus d'une inutile flamme.

Vous avez des devoirs si sacrés à remplir,
Qu'ils échauffent le cœur bien loin de l'amollir.
Héloïse, armez-vous de la philosophie.
Il n'est pas un moment dans cette courte vie
Que nous devions passer sans la donner à Dieu.
Quelqu'endroit qu'on habite, il est bon en tout lieu.
Nous avons, Héloïse, éprouvé sa clémence,
Qu'il lise dans nos cœur notre reconnaissance.
Prosternés humblement au pied des saints autels,
Adressons-lui nos vœux pour ces faibles mortels,
De qui le cœur, épris d'une amoureuse ivresse,
Ne peuse qu'aux plaisirs que donne une maîtresse.
S'ils savaient ces mortels, que ces plaisirs sont faux,
Qu'ils avancent leurs jours, qu'ils creusent leurs tombeaux,
S'abandonneraient-ils aux excès de la table,
Aux appas de l'amour, leur perte inévitable?
Héloïse, Dieu seul deviendrait leur espoir;
Et la sagesse alors reprendrait son pouvoir
Sur ces cœurs affaiblis par trop de jouissance.
Et pour qui Dieu suspend encore sa vengeance
Lorsque dans le devoir l'homme veut bien rentrer,

De sa bonté suprême il peut tout espérer.
Nous sommes ces mortels, Héloïse, et notre heure
De faire pénitence est dans cette demeure.
Nous y devons avoir l'esprit rempli des vœux
Que nous avons formés pour des jours plus heureux.
Nous possédons ces jours de repos et de calme.
De nos saints travaillons à mériter la palme :
Ils étaient comme nous des pécheurs, des mortels;
Ils ont, par leurs vertus, obtenu des autels;
Le Saint-Esprit sur eux répandait ses lumières :
Ils ont fléchi le ciel par d'ardentes prières,...
Ne vivons désormais que dans ces sentimens
Qu'Abeilard vous souhaite, hélas! depuis longtemps.
Ainsi donc, Héloïse, au lieu de cette flamme
Qui captive vos sens et maîtrise votre âme,
Que l'amour de Dieu seul règne dans votre cœur;
Vous jouirez alors de ce parfait bonheur
Qu'aux mortels affligés il procure sans cesse.
Dieu veut le repentir de la moindre faiblesse.
Résignez-vous à lui dans ces cruels momens
Où le profane amour s'insinue en vos sens.
Sur votre état cruel concevez moins d'alarmes;

Implorez et priez, n'épargnez pas vos larmes;
Un cœur pur, Héloïse, est à ses yeux divins
L'hommage le plus grand qu'il reçoit des hu-
mains. [ange,
Parmi vos sœurs je crois vous voir, Héloïse,
Entonner avec joie une hymne à sa louange,
Les célestes esprits se mêler à vos chants,
Et former des accords aussi beaux que touchans.
Je crois voir l'esprit saint pénétrer dans votre
âme,
Embraser votre cœur de la plus pure flamme...
C'est alors qu'Abeilard voudrait être avec vous...
Comme un frère, un ami, mais non plus comme
époux. [quilles.
J'y passerais des jours plus heureux, plus tran-
Dans ces affreux déserts, des moines indociles,
Je ne puis éviter la persécution;
Mais où n'est point la paix, point de religion.
Prière, exemple, vœux, soins, rien ne les arrête;
Le fer et le poison environnent ma tête.
La débauche effrénée où sont leurs cœurs per-
vers,
En offensant le ciel, étonne l'univers.
Frémissez du tableau que je viens de vous peiu-
dre!
Entouré de brigands, je serais moins à plaindre...

Chère Héloïse, eh bien! les yeux baignés de pleurs, [douleurs:
J'offre à mon Dieu mes maux; il suspend mes
J'éprouve les bienfaits de sa toute-puissance;
Et remets en ses mains le soin de ma vengeance:
Le ciel, vous le savez, protége l'innocent:
Il le comble de biens, en prive le méchant.
Chère épouse, ces biens sont ma seule espérance;
Heureux si de mes maux ils sont la récompense!
Voilà, tendre Héloïse, un sincère récit
Du régime de vie où l'amour m'a réduit
Ah! lorsque votre époux, des peines qu'il endure,
Vous fait dans cette lettre une vive peinture,
Il ne pense qu'à vous, vous faites son tourment!...
Je ne puis oublier que je fus votre amant.
Vos grâces, votre esprit à mes yeux se retraçent;
En vain dans ces momens, le ciel, Dieu me menacent;
Vos attraits, malgré moi, l'emportent sur mes sens...
Mais quelle est cette voix qu'au fond du cœur j'entends?
C'est la voix du remords. C'est ce muet langage
De la divinité, dont profite le sage....

Le tourment du coupable...Oui c'est la voix du
ciel
Qui retient Abeilard déjà trop criminel....
Je ne dois plus aimer Héloïse !.... Que dis-je ?
Je l'adore.... Ah ! mon Dieu ! pardonne ce vertige....
De mes sens égarés cruelle illusion !!
Vos écrits sur mon cœur font trop d'impression ;
Ne m'écrivez donc plus ; je le demande en grâce.
Dieu tout-puissant, rendez ma prière efficace !
Vos lettres ne feraient que rallumer un feu
Mal éteint, et qui ne doit brûler que pour Dieu.
Notre âme est son essence, il faut la rendre entière,
Chère épouse, telle est ma volonté dernière.
Vous êtes, je le sais, plus à plaindre que moi ;
Esclave de vos sens, ils vous font tous la loi :
Les veilles, la prière, éteignent leur empire ;
Eh ! c'est peu pour un cœur qui pour Dieu seul soupire.
Si pour moi vous avez quelques restes d'amour,
Aussitôt qu'Abeilard ne verra plus le jour
(Car enfin à mes maux il faut que je succombe),
Souffrez qu'au Paraclet on me creuse une tombe.

Si la mort après moi vient vous fermer les yeux,
Que le même tombeau nous renferme tous deux.
Hélas! quand vous viendrez à votre heure dernière,
Mes os seront alors convertis en poussière :
Heureux si notre exemple aux mortels corrompus
Change leurs passions en autant de vertus.
Puisse notre épitaphe en ces mots être écrite :
« Ci gisent deux époux, Héloïse, Abeilard;
« Ils furent malheureux. Passant, plains leur conduite;
« Et sur eux, de pitié, jette un tendre regard.
« Mais si ton œil avide assez près les contemple,
« Réfléchis mûrement sur leurs maux inouis!
« C'est l'amour et l'hymen qui les ont seuls produits,
« Et tout en les plaignant ne suis point leur exemple. »

ABEILARD.

ÉPÎTRE

D'HÉLOÏSE A ABEILARD,

IMITÉE DE POPE,

PAR M. SAURIN,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Saint asile, où, du monde abjurant les attraits,
Mon cœur crut retrouver l'innocence et la paix;
Thébaïde profonde, où l'âme détrompée,
Fuit les terrestres biens pour des biens plus parfaits,
Que d'un soin différent mon âme est occupée!...
Cher et fatal amant cette lettre est de toi,
Cette lettre.... Ma bouche y vole malgré moi :
Pardonne, Dieu jaloux, Abeilard l'a tracée,
C'est son nom que j'y baise en l'arrosant de pleurs :
O mon cher Abeilard! j'y lis tous nos malheurs!
Mes larmes l'ont déjà presque toute effacée :
O souvenir fatal d'un bonheur qui n'est plus!

Mo ·ns délicieux, et pour jamais perdus,
Où ıour dans tes bras.... J'en fis mon dieu
. prême, [même:
Pour toi j'oubliai tout, tout jusques au ciel
Ce ciel que je perdais; je le trouvais en toi.
On voulait que l'hymen nous soumit à sa loi,
L'amour, à son aspect développant ses ailes,
Eut bientôt loin de nous emporté ses faveurs :
Ah! qu'à jamais, disais-je, il règne sur nos cœurs!
Hymen, ton joug est dur, tes chaînes sont
cruelles,
Porte ailleurs tes trésors, tes titres, tes grandeurs;
Aliment des cœurs froids, soutien des âmes
vaines,
Valent-ils des amans les plaisirs et les peines?
Non : l'univers entier disparaît à leurs yeux,
Habitant de la terre, ils jouissent des cieux.
Bonheur, hélas! trop court! souvenir qui me tue!
Dieu! quel spectacle s'offre à mon âme éperdue?
Abeilard, nu, sanglant... Arrêtez, inhumains,
Si son crime est d'aimer, je suis la plus coupable;
Tournez sur moi ce fer.... Hélas! mes cris sont
vains,
C'en est fait... O douleur! ô perte irréparable!
Malheureuse Héloïse! Abeilard est vivant,
Il n'est point infidèle, et tu n'as plus d'amant.

A des tourmens sans fin je me vis condamnée:
Tu devins mon tyran en perdant ton amour;
Le mien s'en augmenta : rappelle-toi ce jour,
Ce jour où, par toi-même à l'autel entraînée,
Victime d'un amour impuissant et jaloux,
Le cœur rempli de toi, je pris Dieu pour époux:
Ma main porta le voile à mes lèvres tremblantes,
Du flambeau sur l'autel je vis le jour pâlir,
Le temple s'ébranla : sous ses voûtes croulantes
Je crus le ciel vengeur prêt à m'ensevelir :
Au Dieu de vérité ma bouche osait mentir.
Mais son épouse, hélas! c'est ainsi qu'on me nomme!
Malheureuse! ah! tu n'es que l'esclave d'un [homme!
Tu vins bientôt après m'apporter tes adieux;
Tu me quittais, et moi, seule avec ton image,
Seule avec mes regrets, je restai dans ces lieux,
Dont l'aspect effrayant, dont le site sauvage
Plaisait à ma douleur en attristant mes yeux.
D'effroyables rochers pendans sur un abime,
Des pins et des cyprès qui couronnent leur cîme,
Un torrent à grand bruit roulant du haut des monts,
Et mêlant le fracas de son onde écumante
Au sourd mugissement des sombres aquilons,
Voilà quel est l'asile où gémit ton amante.

La piété, dit-on, y trouve le bonheur;
C'est là que des humains elle fuit les approches
Hélas! je n'ai trouvé dans ces lieux que l'horreur,
Que l'affreux désespoir assis entre ces roches,
De l'abîme à ses pieds mesurant la hauteur.
Tu vois mon sort, tu vois qu'Héloïse éperdue,
Loin de toi se consume en t'appelant en vain;
Ne sois point sans pitié, rends-lui du moins ta vue;
Viens, qu'Abeilard encor repose dans mon sein;
Viens, que ma bouche encor, sur ta bouche adorée,
Retrouve ce poison dont je fus enivrée:
Presse-moi sur ton cœur, serre-moi dans tes bras,
Trompe enfin mes désirs, si tu ne les sens pas;
Laisse le soin du reste à mon âme égarée.
Que dis-je? ah! viens plutôt me dessiller les yeux;
Viens remettre mes pas dans la route des cieux;
Viens apprendre à mon cœur, trop plein de ce qu'il aime,
A renoncer au monde... et surtout à toi-même:
Qui t'arrête? l'amour est pour toi sans flambeau:
Que crains-tu près de moi? quel péril te menace?
La vigne, en s'attachant au bois mort qu'elle embrasse,

Fait-elle reverdir ce stérile rameau?
Ta faiblesse est ta force, et la victoire est sûre;
La grâce, en toi, n'a point à dompter la nature;
Le repos de ton cœur est trop bien affermi :
Viens donc, ô mon époux, mon père, mon ami....
Insensée! A quels vœux j'abandonne mon âme!
Si ton image seule y nourrit tant de flamme,
Si cette lettre y jette un si grand trouble, hélas!
Que ferait ta présence?... Ah! ne m'écoute pas;
Prive-moi pour jamais d'une si chère vue.
Pour jamais! .... Quoi! toujours incertaine en
mes vœux,
Sans cesse de remords, de désirs combattue,
Ne pourrais-je du moins savoir ce que je veux?
O mille fois heureuse une vierge sacrée,
Lorsqu'ignorant le monde, et du monde ignorée,
Conduite par la grâce en cet asile obscur,
Elle présente à Dieu l'offrande d'un cœur pur!
De soins qui lui sont chers tout le jour occupée,
Sa paupière, la nuit, de pleurs n'est point trem-
pée :
La vapeur du sommeil y coule sans effort,
Ses songes ne sont point les enfans du remords,
Sa voix chante de Dieu les merveilles antiques;
Et, quand son sacrifice est enfin consommé,
Elle voit s'entrouvrir les célestes portiques,

Et vole dans le sein d'un époux bien-aimé :
Mais d'un profane amour, moi qui, triste victime,
Eus pour vocation l'impuissance du crime ;
Moi, qu'avec ton image, un Dieu vengeur poursuit,
Jouet d'un vain désir, en proie à mille alarmes,
J'appelle vainement le sommeil qui me fuit,
Aux pieds du crucifix, que je baigne de larmes,
Je lui demande en vain de m'arracher à toi,
Je te trouve toujours entre le ciel et moi...,
Qu'entends-je ! qu'elle voix ? On m'appelle,... Héloïse !
Qui prononce mon nom dans ces lieux où tout dort ?
Une autre fois, déjà, dans mon âme surprise,
Cette voix a porté les accens de la mort.
J'errais, pendant la nuit, sous ces voûtes funèbres,
Où, mêlant un jour pâle à d'affreuses ténèbres,
La lueur d'une lampe éclaire des tombeaux :
Dans ce muet séjour de la froide épouvante,
Je conjurais la mort de terminer mes maux :
J'embrassais une tombe, il en sortit ces mots :
« Viens, chère et triste sœur ; viens, malheureuse amante ;

« Tes vœux sont exaucés, et ta place est ici;
« Tu ne nourriras plus un dévorant souci.
« C'est sous ces marbres froids que le repos habite.
« Jadis, le cœur en proie au trouble qui t'agite,
« Je n'ai trouvé la paix qu'en ce sombre séjour :
« Un long silence y règne et fait taire les plaintes;
« La superstition y dépose ses craintes;
« Car ce Dieu qu'on nous peint terrible et sans retour,
« Plus indulgent que l'homme, et juge moins sévère,
« Pardonne à la faiblesse, et ne punit qu'en père. »

Je viens, ma sœur, je viens, j'obéis à ta voix :
Et, toi, cher Abeilard, pour la dernière fois,
Viens voir ton Héloïse, et recevoir son âme;
Contemple sans danger cet objet de ta flamme,
Sous la main de la mort vois ses traits se flétrir,
Enseigne à ton amante; apprends d'elle à mourir.
Vois de son teint déjà les couleurs effacées;
Ses yeux d'ombres couverts, et ses lèvres glacées....
O mort! terrible mort! par toi seule éclairée,
L'homme voit le néant de tout ce qui l'attache.
Jouet des passions, et par elles égaré,

Leur voile est sur ses yeux, ton bras puissant l'arrache.
De nos vœux insensés, hélas! quels sont les fruits?
Après de courts plaisirs et de trop longs ennuis,
Un sommeil éternel ferme notre paupière;
Nos vains projets et nous, tout rentre en la poussière.
Que de tes jours le ciel protége le flambeau;
Mais lorsqu'ils s'éteindront, que le même tombeau
Réunisse Abeilard avec son Héloïse;
Qu'on y grave nos noms: il suffit qu'on les lise.
Si, dans ces tristes lieux, par l'amour amenés,
Quelques amans un jour y visitent nos cendres,
Courbés sur notre marbre, et les fronts inclinés:
Ah! diront-ils, baignés des larmes les plus tendres,
Puissions-nous, en aimant, être plus fortunés!

HÉLOÏSE.

SCÈNES

EXTRAITES

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD,

PIÈCE DRAMATIQUE,

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PAR M. GUIS,

DE L'ACADÉMIE DE MARSEILLE.

AVERTISSEMENT.

Le drame où nous avons puisé les scènes suivantes a paru en 1752. Si M. *Guis* ne s'était point tant écarté de la vraisemblance, et qu'il eût suivi plus fidèlement, dans la composition de son drame, l'histoire que tout le monde sait des Amours d'Abeilard et d'Héloïse, nous nous serions moins bornés dans notre extrait. Nous savons que tout auteur y est souvent forcé pour le nœud et l'intrigue d'une pièce quelconque, et qu'il en a même la liberté quand le sujet qu'il a choisi manque absolument d'intérêt. Ce drame en général renferme des beautés de détails qui font honneur à M. *Guis*, connu avantageusement dans la république des lettres : les scènes que nous rapportons sont les deux dernières de son poëme; pour les rendre plus intéressantes, nous avons cru pouvoir faire quelques changemens à celle qui les précède.

SCÈNES

EXTRAITES

D'HÉLOÏSE ET D'ABEILARD,

PIÈCE DRAMATIQUE.

(*Il faut supposer qu'un ami d'*Abeilard *vient annoncer à* Héloïse *la fâcheuse nouvelle de l'horrible accident arrivé à son époux.*)

HÉLOÏSE, UN AMI D'ABEILARD.

L'AMI D'ABEILARD.

Quel attentat affreux! quel funeste destin!
Dans ce monde, Héloïse, il n'est rien de certain...
Vous n'avez plus d'époux.... que vous êtes à plaindre!

HÉLOISE, *tremblante.*

Que m'apprenez-vous?.... Ciel!

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'est plus temps de feindre....
Abeilard....

HÉLOÏSE, *avec effroi.*

Il est mort !... dites-moi par quels coups.

L'AMI D'ABEILARD.

Il n'est pas mort pour lui, mais il est mort pour vous.

HÉLOÏSE, *étonnée.*

Quel est donc ce mystère ?... et que voulez-vous dire ?....

L'AMI D'ABEILARD.

On a détruit en lui l'homme sans le détruire....
Tendre Héloïse !... Enfin, pour vous parler sans fard,
Il est mort sans mourir.... il est vivant sans vivre.
Abeilard n'est plus homme.... il n'est plus qu'Abeilard....

HÉLOÏSE, *que les larmes suffoquent.*

Je me meurs....

L'AMI D'ABEILARD

Ses sanglots m'empêchent de poursuivre...
Je ne puis voir couler des pleurs de si beaux yeux.

HÉLOÏSE, *seule, toute éplorée.*

Puis-je jamais survivre à ma douleur mortelle?
Cher époux, c'est donc là le précipice affreux
Qu'a creusé sous tes pas mon amour malheureux ?
Les regrets, la douleur, une honte éternelle,

Peut être même encor ta mort;
Mais une mort effroyable et cruelle,
Vont être désormais ton sort!
Voilà la triste dot que t'apporte Héloïse!
Oui, c'est moi seule, hélas! qui fais tous tes malheurs,
N'en cherche point la cause ailleurs....
Lorsqu'à te voir mon oncle m'eut soumise,
C'est moi qui la première, égarant ta raison,
De l'amour en ton sein ai versé le poison!
C'est moi qui, me prêtant aux plus tendres maximes,
Ai pris plaisir d'entretenir ces feux
Qui rendent les amans heureux,
Mais que le ciel traite d'illégitimes.
J'ai contre toi fait servir mes appas,
Tristes dons, dont le ciel en m'ornant m'a punie!
Par des liens secrets j'ai voulu t'être unie.
J'ai tout fait, en un mot, pour hâter ton trépas.
Ce souvenir me déconcerte!...
Cherchons, pour nous cacher, quelques lieux inconnus,
Quelque antre obscur dans une île déserte,
Où mon nom ni le tien ne soient point parvenus.
Fuyons le monde.... Oui; je ne verrai plus

Mes crimes, ni les cieux, ni tes maux, ni ma perte.
Et je vais... Mais que vois-je? Abeilard, est-ce vous?

ABEILARD, HÉLOÏSE.

ABEILARD.

Le reconnaissez-vous encore,
Cet objet malheureux du céleste courroux,
Ce vil rebut que tout le monde abhorre?

HÉLOÏSE.

Épargnez-vous ce titre détesté.
N'êtes-vous pas toujours cet Abeilard aimable,
Cet homme partout respecté?

ABEILARD.

Du nombre des mortels je ne suis plus compté.
Allez. Fuyez un misérable;
J'ai trop vécu.

HÉLOÏSE.

Respectez vos vertus.
Vivez.

ABEILARD.

Vous ignorez mon destin déplorable.

HÉLOÏSE.

Non. Je sais tout.

ABEILARD.

Ne me voyez donc plus.

HÉLOÏSE.

Un semblable discours vous offense et m'outrage,
Mes barbares parens l'avaient ainsi pensé.
Ils ont cru que, rampant sous un vil esclavage,
J'étais des passions le jouet insensé,
Et que, courant après un spécieux fantome,
Mon cœur dans Abeilard n'avait cherché qu'un homme;
Ils ont cru me punir en vous sacrifiant;
Mais leur espérance est trompée.
Par le plus faible endroit les cruels m'ont frappée.
Sans m'ôter mon amour, ils m'ôtent mon amant.
Je ne suis point changée, et lorsque je vous aime,
Dans vous, cher Abeilard, je n'aime que vous-même.
S'ils prétendaient en effet me punir
De cet amour qui les irrite,
Leur fureur devait vous ravir
Vos vertus et votre mérite;
Alors j'aurais pu vous haïr.

ABEILABD.

Oh d'un amour parfait effort sublime et rare!
Quel cœur! j'eusse été trop heureux!

Quoi! tandis qu'un abîme affreux
Pour jamais de vous me sépare,
Quand j'éprouve l'horreur du sort le plus barbare,
Quand je deviens à moi-même odieux,
Vous m'aimez, vous brûlez toujours des mêmes feux?

HÉLOÏSE.

Ah! que plutôt Héloïse périsse;
Avant que cet objet qui la sut enflammer....

ABEILARD.

Arrêtez, Héloïse, il n'est plus temps d'aimer.
Il est temps que sur soi chacun de nous gémisse...
Avant que du ciel en courroux,
Le bras sur nous s'appesantisse.
Cherchons à prévenir ses coups,
Et par nos pleurs désarmons sa justice.
Il commence déjà par nous humilier.
Sa vengeance bientôt va nous sacrifier
Comme de coupables victimes,
Si nous ne nous hâtons de nous purifier.
Vos malheurs et mes maux sont le fruit de nos crimes.
Loin de nous plaindre, il faut les recevoir,
Et les recevoir avec joie.
Ils sont notre ressource, ils sont l'unique espoir

Que le ciel quelquefois aux criminels envoie.
Croyez-en Abeilard, et sans temporiser....
Faisons....

HÉLOÏSE.

Eh bien ! parlez. Que faut-il que je fasse ?

ABEILARD.

Par un prompt repentir mériter notre grâce.
Le ciel est offensé, nous devons l'apaiser.
Aux folles passions asservis l'un et l'autre,
Nous leur avons, pour nos contentemens,
Sacrifié tous nos momens,
Vous faisiez mon bonheur, je travaillais au vôtre.
Toujours charmés, toujours charmans,
Chaque jour, chaque instant augmentait nos délices.
Ces beaux temps ne sont plus. D'affreux événemens
Ont changé ces plaisirs en autant de supplices,
Qui, par de justes châtimens,
Vengent le ciel de nos déréglemens
C'est à nous d'achever cet important ouvrage.
Le monde est cette mer où nous fîmes naufrage :
Vous entendez encor ses fiers mugissemens ;
Nous périrons sous ses flots écumans,
Si nous ne regagnons au plus tôt le rivage.

Fuyons.

HÉLOÏSE.

Et dans quels lieux dois-je porter mes pas?

ABEILARD.

Après l'ignominie où notre sort nous jette,
Le cloître est la seule retraite
Où nous puissions en paix attendre le trépas.

HÉLOÏSE.

Comment, le cœur brûlé d'une flamme inquiète
Oserai-je embrasser le plus saint des états?
Quoi! quand mes passions me déclarent la guerre,
Trouverai-je la paix ailleurs?
Quoi! leverai-je au ciel des yeux noyés de pleurs,
Ces yeux toujours attachés à la terre?
Voile, sacrés autels, salutaires rigueurs,
Vœux augustes, retraite austère,
Etoufferez-vous mes ardeurs?
Le juste ciel toujours terrible en sa colère,
Lui qui ne veut de nous qu'un hommage sincère,
Ecoutera-t-il les douleurs
D'une victime involontaire?
Et changeant notre état, changera-t-il nos cœurs?

ABEILARD.

Oui. Le ciel peut dans nous opérer ces miracles.
Commençons seulement, et bientôt ses faveurs
Surmonteront tous les obstacles

HÉLOÏSE.

Vous le voulez ?

ABEILARD.

J'ose vous en prier.
Jusqu'ici l'univers, témoin de nos tendresses,
A connu nos erreurs, a compté nos faiblesses.
Après l'avoir séduit, il faut l'édifier.

HÉLOÏSE.

Allons donc nous sacrifier.

ABEILARD.

Que de vertus ! Reçois ce sacrifice,
O ciel ! et puisses-tu nous devenir propice !
Adieu. Voici l'instant qui va nous séparer.

HÉLOÏSE.

Hélas !

ABEILARD.

J'entends votre cœur soupirer.
En ces derniers momens soyez plus magnanime;
Et par l'effort d'une vertu sublime,
Montrez qu'on peut sans murmurer,
Quitter tout ce qu'on aime et tout ce qu'on estime.....

Mais moi-même je tremble, et je sens que m
voix...

HÉLOÏSE.

Je vous perds donc ! Au moins puisqu'encor je
vous vois,
Soutenez ma vertu chancelante, indécise.

ABEILARD.

Le ciel prendra ce soin si vous êtes soumise.
Abandonnez-lui tous vos droits.

HÉLOÏSE.

Ah ! mon cher Abeilard !

ABEILARD.

Ah ! ma chère Héloïse
J'ai prononcé ce nom pour la dernière fois.

Fin du tome second et dernier.

AUG 31 1983

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRA